

*Antiquaire (7.2) 9/10*

LES

*8409aa8.*

# LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.



A LONDRES;

*Et se trouvent à Paris,*

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint  
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint  
Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LVII,







# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

*L*E nom seul de l'Auteur de cet *Ouvrage* est un sûr garant de l'accueil favorable que le Public fera à ces *Conversations*. Tout le monde chérit la mémoire de *Madame de Maintenon*, & les jeunes *Demoiselles de Saint Cyr*, entre les mains desquelles ce *Livre* tombera, sçauront gré à l'Éditeur de la faire revivre parmi elles. Cette illustre *Fondatrice* a témoigné cent fois que sa plus grande satisfaction étoit de vivre au milieu de ses filles, de s'entretenir familièrement avec elles, & de leur donner des leçons qui parussent de purs délassemens. En lisant ce *Volume* on y trouvera l'esprit de sagesse, de douceur, & de piété qui l'animoit, &

## vj A VERTISSEMENT.

*qui a toujours dirigé la conduite des personnes qui lui ont succédé.*

*On sera peut-être curieux de savoir comment le manuscrit de ces Loifirs m'est parvenu. On n'osera accuser d'infidélité les personnes à qui cet Ouvrage a été confié comme un gage d'une amitié respectable. Madame de Maintenon se connoiffoit trop en amitié, & son intention, pourra-t-on dire, n'étoit pas qu'il dût jamais paroître au grand jour. Plusieurs s'imagineront peut-être que ces Conversations partent d'une plume plus oifive que ne l'étoit la sienne. Je n'ai rien à répondre sinon que le manuscrit m'a été remis par des gens dignes de foi, qui se respectent assez eux-mêmes pour ne point compromettre leur réputation, en trompant le Public, & qui sont trop jaloux de la gloire de l'Auteur & de l'utilité de la Jeunesse, pour laisser plus long-tems dans l'oubli un Ouvrage qui ne peut tout à la fois qu'instruire & plaire.*

---

# T A B L E

## DES CONVERSATIONS

contenuës dans ce Volume.

---

<b>P</b> R E M I E R E C O N V E R S A T I O N .	
<i>Sur la Société ,</i>	page 1
I I . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur la Rai-</i>	
<i>son ,</i>	9
I I I . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur la Con-</i>	
<i>trainte ,</i>	19
I V . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur l' Amour</i>	
<i>propre ,</i>	27
V . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur le bon</i>	
<i>Esprit ,</i>	37
V I . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur la bonne</i>	
<i>Gloire ,</i>	47
V I I . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur le Men-</i>	
<i>songe ,</i>	58
V I I I . C O N V E R S A T I O N . <i>Sur les</i>	
<i>Egards ,</i>	68



viiij      T A B L E.

IX. CONVERSATION. <i>Sur les quatre Vertus Cardinales ,</i>	page 79
X. CONVERSATION. <i>Sur l'Ajustement ,</i>	91
XI. CONVERSATION. <i>Sur l'Indiscrétion ,</i>	104
XII. CONVERSATION. <i>Sur l'Ordre ,</i>	114
XIII. CONVERSATION. <i>Sur le Courage ,</i>	123
XIV. CONVERSATION. <i>Sur la Droiture ,</i>	136
XV. CONVERSATION. <i>Sur la Rail-lerie ,</i>	145
XVI. CONVERSATION. <i>Sur les Agrémens ,</i>	153
XVII. CONVERSATION. <i>Sur la Douceur ,</i>	159
XVIII. CONVERSATION. <i>Sur l'E-mulation ,</i>	169
XIX. CONVERSATION. <i>Sur l'Edu-cation de Saint Cyr ,</i>	177
XX. CONVERSATION. <i>Sur la Dé-pendance ,</i>	185

# T A B L E. ix

XXI. CONVERSATION. <i>Sur les in-</i> <i>convéniens du Mariage,</i>	page 196
XXII. CONVERSATION. <i>Sur l'Es-</i> <i>prit du Monde,</i>	206
XXIII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Humeur,</i>	209
XXIV. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>différens Caractères d'esprit,</i>	223
XXV. CONVERSATION. <i>Sur la con-</i> <i>trainte de tous les états,</i>	231
XXVI. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Travail,</i>	241
XXVII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Conduite,</i>	251
XXVIII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>Reconnoissance,</i>	260
XXIX. CONVERSATION. <i>Sur l'E-</i> <i>lévation,</i>	271
XXX. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>Générosité,</i>	279
XXXI. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>différens états,</i>	293
XXXII. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Contenance,</i>	305



## T A B L E.

XXXIII. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Mystere,</i>	317
XXXIV. CONVERSATION. <i>Sur les</i> <i>Amitiés,</i>	328
XXXV. CONVERSATION. <i>Sur la</i> <i>bonne Foi,</i>	337
XXXVI. CONVERSATION. <i>Sur le</i> <i>Point d'honneur,</i>	347

Fin de la Table;



# LES LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.

---

PREMIERE CONVERSATION.

*Sur la Société.*

MADemoiselle VICTOIRE.

**U**N E personne , parlant  
d'une autre, disoit qu'elle  
étoit sociable; je n'en-  
tends pas bien ce que ce mot  
signifie.

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois mieux dire propre à  
la Société , & c'est une grande  
louïange.

\* A



Mlle HENRIETTE.

Expliquez-nous cette loüange,  
je vos prie.

Mlle ALEXANDRINE.

Une personne aimable dans la  
Société, est celle qui en fait sou-  
vent le plaisir, & qui ne la trou-  
ble jamais.

Mlle VICTOIRE.

J'ai besoin d'être instruite en  
détail : qu'est-ce qui rend aimable  
dans la Société, & comment est-  
ce qu'on la trouble ?

Mlle FAUSTINE.

Je crois que ce qui rend aima-  
ble, & qui fait le plaisir dans la  
Société, c'est d'avoir de l'esprit.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut plus que de l'esprit ; on  
pourroit en avoir, & n'être pas  
propre au commerce.

Mlle VICTOIRE.

Comment l'entendez-vous ?  
Peut-on plaire sans esprit ?

*de Madame de Maintenon.* 3

Mlle ALEXANDRINE.

Oui, on pourroit au moins être commode, & si on ne fait pas le plaisir de la Compagnie, du moins on n'en feroit jamais la peine.

Mlle FAUSTINE.

Pour peindre une personne propre à la Société, nous dirons bien des choses qui conviennent à une bonne humeur.

Mlle VICTOIRE.

Il n'importe, pourvû que nous nous instruisions.

Mlle ALEXANDRINE.

Pour être propre à la Société, il faut de la complaisance, de la douceur, & de la politesse.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! nous jeter dans des complimens continuels !

Mlle EMILIE.

Vous croyez que la politesse consiste en complimens !

Mlle VICTOIRE.

Je l'ai toujours cru.

Mlle ALEXANDRINE.

Non, Mademoiselle ; la grande politesse est de ménager en tout & par-tout les gens avec qui nous vivons.

Mlle HENRIETTE.

Comment ?

Mlle ALEXANDRINE.

En ne les blessant jamais , en entrant dans tout ce qu'ils veulent , en ne contrariant ni ce qu'on dit , ni ce qu'on fait.

Mlle HENRIETTE.

Je ne dirois point mon sentiment , & je me tiendrois toujours à celui des autres ?

Mlle FAUSTINE.

On peut disputer pour animer la conversation , mais il ne faut pas s'aigrir.

Mlle VICTOIRE.

Si les autres s'aigrissent , est-ce ma faute ?

*de Madame de Maintenon.* 5.

Mlle ALEXANDRINE.

Oui , si vous avez dit quelque chose d'aigre , de rude ou de grossier.

Mlle HENRIETTE.

Je commence à comprendre la louange d'être sociable , car il faut presque toutes sortes de bonnes qualités.

Mlle FAUSTINE.

Il est vrai , & quand vous voyez une personne désirée par - tout , & dont on s'accommode long-tems , vous pouvez conclure qu'elle n'est pas sans mérite.

Mlle VICTOIRE.

Je vous demande le portrait d'une personne propre à la Société.

Mlle ALEXANDRINE.

Elle a de l'esprit jusqu'à un certain point , elle est douce , complaisante ; elle veut tout ce qu'on veut , jouer aux jeux que



les autres proposent, quand ils ne feroient pas de son goût, se promener, demeurer dans la chambre, parler, se taire, travailler; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit, elle n'abuse point de l'attention des autres en se faisant écouter trop long-tems; elle n'est point curieuse, elle ne veut fçavoir que ce qu'on veut lui dire, elle ne pénètre point dans les choses dont elle n'est point chargée; elle ne se fâche jamais, elle laisse tomber tout ce qui paroît fâcher une autre, elle loue ce qui est bon, elle se tait sur tout ce qui est blâmable dans les personnes; elle entend dire ce qu'elle fçavoit sans montrer qu'elle le fçût, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaisir de celle qui veut apprendre une nouvelle. Je ne finirois point, si je parcourais tout ce qui fait une personne propre à la Société.

*de Madame de Maintenon.* 7

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bien le portrait de la grossière.

Mlle ALEXANDRINE.

Je suis honteuse de tant parler, & je prie Mademoiselle Faustine de le faire.

Mlle FAUSTINE.

Il est facile, car c'est le contraire de ce que vous venez de dire : elle est occupée d'elle, elle oublie les autres, elle prend la bonne place, elle se jette à table sur ce qui est le meilleur, elle parle d'elle, & se fâche aisément, elle épie ce qu'on fait, elle en juge, elle est attachée à son opinion, elle veut dominer, elle se vante, elle ne peut souffrir la moindre opposition, elle voudroit que sa volonté fût toujours suivie.

Mlle HENRIETTE.

En voilà assez pour compren-

A iv

dre que cette personne ne peut être defirée , elle me fait peur.

Mlle VICTOIRE.

Nous fommes bien obligées à ces Demoifelles de nous avoir développé des chofes qui nous peuvent être fi utiles.

Mlle ALEXANDRINE.

C'eft que vous n'y avez pas encore fait réflexion , car vous avez déjà affez d'expérience pour voir que les perfonnes que vous defirez ou que vous craignez ont quelque chofe des portraits que nous venons de faire.



## II. CONVERSATION.

### *Sur la Raison.*

MADemoiselle ADELAÏDE.

**S**I j'osois me mettre de la partie, je dirois que le hazard assemble aujourd'hui une très-bonne Compagnie.

Mlle ANASTASIE.

Je dirois volontiers la même chose.

Mlle MARCELLE.

Pour moi je suis fort aise d'y être, car si je ne le mérite pas par moi-même, je ne m'en sens pas indigne par le goût que j'ai pour les personnes raisonnables.

Mlle ELEONORE.

Qu'elles sont rares ! il me semble qu'on trouve plus aisément de l'esprit que de la raison.

Av



Mlle EUPHROSINE.

Je le crois comme vous.

Mlle ODILLE.

L'esprit peut divertir en paffant,  
& la raifon ne nous déplaît que  
quand elle nous contrarie , mais  
pour vivre enfemble la raifon eft  
préférable à l'esprit.

Mlle ELEONORE.

Comment peut-on aimer ce  
qui nous contrarie ?

Mlle ADELAÏDE.

C'eft que ce qui nous contrarie  
en une occafion , nous approuve  
dans une autre , & que rien n'eft  
plus agréable que l'approbation  
d'une perfonne raifonnable.

Mlle ODILLE.

La raifon a quelque chofe de  
bien férieux & d'oppofé aux piaifirs.

Mlle MARCELLE.

N'eft-ce point qu'on la confond avec la févérité ?

*de Madame de Maintenon. 11*

Mlle ADELAIÏDE.

Oui, c'est cela même ; on en fait une idée triste, rien n'est plus aimable que la raison.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous point que les personnes qui raisonnent continuellement sont ennuyeuses ?

Mlle ADELAIÏDE.

Si elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.

Mlle ELEONORE.

Pourquoi ? & qu'est-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans le commerce ?

Mlle ADELAIÏDE.

De la complaisance, de la joie, du badinage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres.

Mlle MARCELLE.

Vous donnez une agréable idée

A vj

de la raifon avec de tels accompagnemens.

Mlle ADELAIDE.

Je ne crois point la raifon toujours hériffée , févère , critique ; elle met tout en fa place , elle veut que les enfans jouent , que la jeunefle fe divertiffe innocemment , que la vieillesse même cherche des relâchemens.

Mlle ANASTASIE.

Vous en prouvez fort bien l'agrément ; faites - nous en voir de même la folidité.

Mlle ADELAIDE.

Elle s'accommode de tout, elle compatit aux foibleffes des autres , elle diminue les fiennes ; elle console dans les affiétions , elle les avoit prévûes ; elle fe modere dans les plaifirs , elle jouit de la Société, elle s'en paffe ; elle goûte la fanté , elle ne s'accable point dans les maladies ; elle fait

*de Madame de Maintenon.* 13  
un bon usage de la fortune , elle  
soutient la pauvreté ; elle est en  
paix , elle la porte par-tout ; au-  
tant qu'il lui est possible , elle ti-  
re le meilleur parti des états les  
plus malheureux.

Mlle EUPHROSINE.

Voilà certainement un beau  
portrait , & je ne crois pas que  
personne l'ait jamais mieux con-  
nue que vous.

Mlle ADELAÏDE.

Je n'en dis pas encore tout ce  
que j'en connois , & il est certain  
que je n'en connois pas toute l'é-  
tendue.

Mlle MARCELLE.

Vous la mettez donc au-dessus  
de tout ?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, certainement : on ne peut  
jamais en avoir trop , on doit la  
cultiver pour l'augmenter , car il  
n'y a rien de si bon pour soi &  
pour les autres.



Mlle ANASTASIE.

Vous ne pouvez pas la préférer  
à la piété.

Mlle ADELAÏDE.

Non, car la piété peut fauver  
fans la raifon. Mais la piété feroit  
beaucoup plus de bien, fi elle  
étoit réglée par la raifon : la piété  
peut prendre le change, la raifon  
ne le prend jamais : la piété peut  
être indiscrete, la raifon ne le  
peut être.

Mlle ELEONORE.

Je crois en vérité que vous ai-  
mez trop la raifon, car il me pa-  
roît que vous la mettez au-deffus  
de toutes les vertus.

Mlle ADELAÏDE.

Les vertus ont befoin de la  
raifon pour agir à propos, & pour  
ne prendre nulle extrémité.

Mlle EUPHROSINE.

Que fera toute la raifon poffi-  
ble contre une mauvaife fortune ?

*de Madame de Maintenon.* 15

Mlle ADELAIÏDE.

Elle la fera supporter avec plus de fermeté, elle rendra la personne si aimable & si estimable, qu'elle trouvera des gens qui la soulageront dans ses malheurs.

Mlle MARCELLE.

Mademoiselle N.... a bien de la raison ; en est-elle plus heureuse dans sa retraite ?

Mlle ADELAIÏDE.

N'en doutez pas, elle trouve de la ressource dans ses réflexions, elle comprend qu'il y a des places encore plus malheureuses que la sienne ; elle compte le soir que les jours sont passés pour les heureux comme pour elle, & qu'il ne leur reste rien de leurs plaisirs ; elle se fait aimer des personnes avec qui elle vit, parce qu'elle ne songe qu'à leur plaire ; elle s'accommode à leur goût, à leurs manières, à leurs

régles , & ces personnes - là de leur côté songent à adoucir son état.

Mlle ANASTASIE.

Vous supposez donc que les autres sont auffi raisonnables.

Mlle ADELAÏDE.

Il est impossible que la raison n'adoucisse & ne gagne même les personnes du monde les plus groffieres.

Mlle MARCELLE.

Vous dites de la raison tout ce qu'on dit de la fageffe , de la droiture , du bon esprit.

Mlle ADELAÏDE.

Quand nous confondrons tout ce que vous venez de dire , ce ne fera pas un grand malheur.

Mlle EUPHROSINE.

Mais d'où vient cette raison ? )

Mlle ADELAÏDE.

Elle vient de Dieu , qui veut bien être appellé la souveraine Raison.



*de Madame de Maintenon.* 17

Mlle E L E O N O R E.

Je ne puis croire que cette conversation nous soit inutile , & vous donnez une grande envie d'être raisonnable.

Mlle A D E L A Ï D E.

Soyons-le dans notre conduite, car celle qui n'apprend qu'à raisonner dans la conversation n'est pas une véritable raison.

Mlle O D I L L E.

Je vous avoue que vous l'avez racommodée avec moi , & que la maniere dont vous l'expliquez est très - différente de ce que je pensois : elle me faisoit peur , & je l'aurois volontiers renvoyée si elle s'étoit présentée ; allons chacune de notre côté commencer à faire connoissance avec elle par nos réflexions.

Mlle M A R C E L L E.

Souvenons - nous que Mademoiselle Adelaïde dit que ce n'est



rien de raisonner dans fes réflexions , ni dans fes discours , & qu'il faut qu'elle régle toute notre conduite.

Mlle O D I L L E.

Mais , Mademoifelle, nous ne fommes pas toujourns maîtrefles de régler notre conduite par la raifon , & nous fommes quelquefois forcées de prendre des partis que notre raifon ne prendroit pas: nous dépendons de la volonté des autres ; un mari veut faire de la dépense , quoiqu'il ne le puiſſe fans s'incommoder dans ſes affaires ; une mere vous met dans le monde , quand la raifon vous en retireroit.

Mlle M A R C E L L E.

On nous vient de dire que la raifon tire le meilleur parti de tout , & dans les deux cas que vous venez de marquer , la raifon ſ'accommoderoit de la vo-

*de Madame de Maintenon. 19*  
lonté de ceux dont elle dépend ,  
& dépenderoit , & s'abandonne-  
roit au monde le moins qu'il lui  
feroit possible , au lieu qu'une  
personne sans raison se perdrait  
dans l'un & dans l'autre.

Mlle ADELAIDE.

Ce sujet de conversation est  
inépuisable , & quelque exemple  
que vous puissiez donner , vous  
verrez que la raison trouve tou-  
jours sa place , & fait du bien par-  
tout.

---

### III. CONVERSATION.

*Sur la Contrainte.*

MADemoiselle MELANIE.

**V**Oici l'heure de causer en-  
semble , je pensois à vous  
demander à toutes en quoi vous  
feriez consister le bonheur ?

Mlle A T H E N A ï s.

A être riche.

Mlle A U G U S T E.

Et moi , à être élevée au-deffus  
de tout ce que je connois.

Mlle S O P H I E.

Et moi , à me divertir continuel-  
lement.

Mlle F L O R I D E.

Et moi je le mettrois à n'être  
jamais contrainte.

Mlle M E L A N I E.

Aucunes de ces conditions ne  
peuvent être heureufes ; mais il y  
en a une impossible.

Mlle A T H E N A ï s.

Laquelle ?

Mlle M E L A N I E.

Celle de ne fe pas contraindre,  
car je crois qu'il n'y a fur la terre  
que les fous qui ne fe contrai-  
gnent jamais.

Mlle F L O R I D E.

C'est donc à dire qu'on ne peut  
jamais être heureufe ?

*de Madame de Maintenon.* 21

Mlle HORTENSE.

Il est bien vrai qu'on n'est jamais parfaitement heureux, mais il y a bien des personnes qui ne se trouvent pas malheureuses, pour être un peu contraintes.

Mlle FLORIDE.

Je ne connois pas un plus grand malheur.

Mlle MELANIE.

C'est en effet que vous n'en connoissez point d'autres : quand vous en aurez éprouvé de plus grands, vous ne compterez pas tant la contrainte.

Mlle FLORIDE.

Mais, Mademoiselle, n'y a-t-il point d'état où l'on ne soit pas contraint ?

Mlle AUGUSTE.

Si j'étois au-dessus des autres, qu'est-ce qui me contraindrait ?

Mlle HORTENSE.

Je crois que les grandes con-



traintes font pour les places élevées.

Mlle ATHENAÏS.

Vous croyez que le Roi fe contraint ?

Mlle MELANIE.

Depuis le matin jufqu'au foir.

Mlle FLORIDE.

Ah ! Mademoifelle, vous me permettez de vous dire qu'il y a de l'exageration, car au moins dans fes plaifirs il ne fe contraint point, puisqu'ils ne feroient plus plaifirs.

Mlle MELANIE.

Si j'exagere, il faut que vous conveniez que vous êtes extrême, fi vous croyez que la moindre contrainte ôte tout plaifir.

Mlle ATHENAÏS.

Revenons au Roi, & dites-nous fes contraintes ?

Mlle HORTENSE.

Il fe leve à une heure réglée

*de Madame de Maintenon. 23*

pour la commodité de ses sujets ,  
& il n'est pas vraisemblable qu'il  
n'y ait des jours où il voudroit se  
lever ou plutôt ou plus tard : il  
s'habille en public pour faire plai-  
sir aux grands Seigneurs , & il y  
a bien des tems où il aimeroit  
mieux être seul : il dîne de même  
réglement & en public.

Mlle MELANIE.

Il travaille avec ses Ministres ,  
& ce n'est pas toujours avec plai-  
sir : il voit des étrangers , il don-  
ne des audiences , il entend des  
choses fâcheuses & ennuyantes ;  
tout cela se peut-il faire sans con-  
trainte ?

Mlle HORTENSE.

Il va à la chasse ou à d'autres  
plaisirs ; il y faut mener souvent  
ceux qui déplaisent , de peur de  
fâcher les uns , d'offenser les au-  
tres qui ont des places distin-  
guées ; il faut laisser ceux qui le

divertiroient, de peur d'exciter la jalousie; en un mot fe contraindre toujours.

Mlle A T H E N A ï S.

Je ne veux plus être Roi, après cette description ; je fuis un bon payfan.

Mlle M E L A N I E.

Il faut fe contraindre pour travailler, quand on voudroit fe reposer ; il faut fe contraindre dans fa famille qui n'eft pas toujours felon fon goût, il faut bien vivre avec fes voifins ; il faut ménager les gens qui font au - deffus de nous, & même ceux qui font au-deffous ; enfin tout eft contrainte.

Mlle F L O R I D E.

Et que m'arriveroit-il, quand je ne ferois rien de tout cela ?

Mlle H O R T E N C E.

Il vous arriveroit d'être haïe, infupportable, méprifée & évitée par tout le monde.

Mlle

*de Madame de Maintenon.* 25

Mlle F L O R I D E.

Vous m'étonnez, Mademoiselle, & s'il n'est pas possible d'éviter la contrainte, apprenez-nous à la supporter.

Mlle M E L A N I E.

Je crois que la meilleure manière de la supporter est de s'y attendre, & de s'y accoutumer.

Mlle H O R T E N S E.

En effet, quand on s'accoutume de bonne heure à s'occuper des autres, à s'oublier soi-même, à prendre sur soi, on s'en fait une habitude.

Mlle F L O R I D E.

Qu'y a-t-il qui puisse nous payer d'un tel martyre ?

Mlle M E L A N I E.

Ce martyre s'adoucit tous les jours, comme Mademoiselle Hortense vient de vous l'expliquer, & nous sommes payés par le bonheur d'être aimées & estimées

B



comptez-vous cela pour rien ?

Mlle HORTENSE.

C'est une néceffité où il n'y a pas de remede , & il faut aller dans un défert , fi on ne veut pas fe contraindre.

Mlle SOPHIE.

Vous m'en donneriez envie par l'impossibilité que vous mettez à vivre en liberté.

Mlle MELANIE.

C'est à vous à choisir entre les souffrances & la contrainte, car je crois que vous ne seriez pas bien à votre aife dans un défert.

Mlle AUGUSTE.

Je croyois qu'on n'étoit contrainte que dans l'enfance , ou dans un Couvent.

Mlle HORTENSE.

Vous verrez un jour , Mademoifelle , que ce tems-là a été le plus heureux & le plus libre de toute votre vie.

---

#### IV. CONVERSATION.

*Sur l'Amour propre.*

MADemoisELLE ROSALIE.

**N**E troublons - nous point,  
Mademoiselle , le plaisir  
que vous prenez à lire ?

Mlle ALPHONSINE.

Nullement , Mademoiselle ;  
soyez persuadée que j'en aurai un  
beaucoup plus grand d'être avec  
VOUS.

Mlle IRENE.

Pourroit - on vous demander ,  
Mademoiselle , quel Livre vous  
lisez ?

Mlle ALPHONSINE.

Un Traité où tout le monde a  
intérêt ; car c'est sur l'amour pro-  
pre.

Mlle ROSALIE.

Je crois en effet qu'il y a peu  
Bij

de personnes qui n'en ayent du plus au moins.

Mlle ALPHONSINE.

C'est un grand malheur, Mademoiselle ; car on en est plus désagréable à Dieu & plus insupportable aux hommes.

Mlle IRENE.

Je comprends bien que cet attachement à nous-mêmes déplaît à Dieu , qui veut que nous n'en ayons que pour lui , mais pourquoi déplaît-il aux hommes qui ont le même défaut ?

Mlle ALPHONSINE.

C'en est justement la raison ; car l'attachement que nous avons pour nous fait que nous aimons à en parler , & que nous ennuyons les autres ; l'attachement que nous avons à nous-mêmes fait que nos opinions nous paroissent bonnes & que nous les soutenons avec opiniâtreté , ce qui déplaît aux autres.

*de Madame de Maintenon.* 29

Mlle OLIMPIADE.

Il est vrai , & ce même amour de nous-mêmes fait que nous voulons toutes sortes de préférences sur les autres.

Mlle DOROTHÉE.

Oui , & nous fait paroître ce qui nous touche fort important.

Mlle IRENE.

Mais , Mademoiselle , faut-il s'oublier soi-même ? cela n'est pas naturel ni raisonnable , & jamais on ne pourroit y parvenir.

Mlle ALPHONSINE.

Non , assurément , nous ne ferons jamais dans ce détachement entier , mais il faut y travailler , & être le moins occupé de soi que l'on peut.

Mlle IRENE.

Si je n'étois occupée de moi-même , je ferois des sottises depuis le matin jusqu'au soir ; & je ne sçais , Mademoiselle , comment



vous accordez l'oubli que vous voulez que l'on ait de foi avec l'attention que nous devons avoir à veiller fur nous.

Mlle ALPHONSINE.

Rien n'est plus aisé à accorder, car une des principales raisons pour veiller fur nous est d'éviter ce que nous fait faire l'amour de nous-mêmes.

Mlle IRENE.

Mais c'est ce même amour de moi-même qui me fait aimer les louanges, & si j'étois dans ce détachement que vous voulez me persuader, je ne me contraindrois pas tant pour me perfectionner.

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous ne voulez être parfaite que pour être louée ?

Mlle IRENE.

Et pourquoi, Mademoiselle ; m'opposerois-je à toutes mes inclinations, si ce n'étoit pour ac-

*de Madame de Maintenon.* 31  
querir l'estime des honnêtes gens?

Mlle DOROTHÉE.

Je ne sçais s'il ne seroit pas bien  
dangereux d'inspirer à de jeunes  
personnes le mépris des louan-  
ges.

Mlle ROSALIE.

C'est ce qu'on appelle émula-  
tion, & qui ne se trouve que dans  
les cœurs élevés.

Mlle OLIMPIADE.

Et comptez-vous pour rien  
d'aimer la vertu pour la vertu, &  
le plaisir de bien faire?

Mlle DOROTHÉE.

Ce sentiment est bien épuré, &  
je doute que de jeunes gens en  
soient capables.

Mlle AURELIE.

Je crois que la plûpart des  
grandes choses se sont faites pour  
s'attirer des louanges, & que ce  
desir-là a fait les Héros.

Mlle ALPHONSINE.

Toute votre vertu n'est donc que par vanité , & si on ne vous voyoit pas , vous feriez tout le mal qui se présenteroit ?

Mlle IRENE.

Je ne ferois pas de grands maux , car je ne suis pas méchante , mais je ne me contiendrois pas.

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous seriez colère , paresseuse , inégale , indiscrette , opiniâtre , insupportable ?

Mlle IRENE.

Oui , Mademoiselle , s'il ne me revenoit aucunes loüanges de n'être rien de tout ce que vous venez de dire.

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas cela.

Mlle DOROTHÉE.

Et moi je comprends fort bien ce que dit Mademoiselle , & je ne crois pas que les Héros eussent

*de Madame de Maintenon.* 33  
passé leur jeunesse dans les fati-  
gues de la guerre en hazardant  
leurs vies , s'ils n'eussent eu en-  
vie d'être admirés.

Mlle ALPHONSINE.

Que leur en reste-t-il , Made-  
moiselle ?

Mlle IRENE.

D'être louées à tout jamais , d'être cités en toutes occasions.

Mlle ALPHONSINE.

Goûtent-ils ce plaisir ? en sont-ils plus heureux présentement ?

Mlle IRENE.

Non , Mademoiselle , mais par quels motifs voulez - vous donc qu'on agisse ?

Mlle ALPHONSINE.

Vous le voyez mieux que moi , Mademoiselle , & vous avez trop bon esprit pour vouloir vous contraindre toute votre vie pour être louée , quand même vous seriez assurée de l'être.

B v



Mlle DOROTHÉE.

Mais vous défaprouvez qu'on veuille plaire & s'attirer l'estime des personnes de qui on dépend ?

Mlle ALPHONSINE.

Je ne veux pas empêcher ce que vous dites , mais je voudrois une vûe plus folide.

Mlle IRENE.

Vous voulez nous conduire à n'agir que pour Dieu ; je ſçais bien que c'eſt-là le plus parfait , mais ce n'eſt pas de dévotion dont nous parlons préſentement , nous en ſommes à la morale.

Mlle ALPHONSINE.

Et qu'eſt-ce que la morale , ſi elle n'eſt fondée ſur la piété ? vous en revenez toujours à ne penſer qu'à l'opinion des hommes , & jamais cela ſeul ne fera votre bonheur ?

Mlle IRENE.

Je compte pour beaucoup leur eſtime.

*de Madame de Maintenon. 35.*

Mlle ALPHONSINE.

Je vous le dis encore , Mademoiselle , vous ne l'aurez que par une vertu solide.

Mlle IRENE.

Qu'appellez-vous solide ?

Mlle ALPHONSINE.

C'est ce qui a une fin éternelle.

Mlle DOROTHÉE.

Vous voulez mettre une trop grande perfection dans notre commerce , & nous jeter dans une grande contrainte.

Mlle ALPHONSINE.

Je veux vous mettre en liberté , vous rendre satisfaite de tout , contente quand vous serez louée , contente quand vous ne le serez pas , & toujours assurée d'une récompense pour tout ce que vous ferez de bon.

Mlle IRENE.

Je me rends , Mademoiselle , & vous me prouvez que cet état se puisse trouver.

B vj

Mlle ALPHONSINE.

Il n'y a pour cela qu'à n'agir que pour Dieu , qu'à lui offrir toutes nos actions , qu'à nous attacher à lui , & l'avoir pour objet dans tout ce que nous faisons.

Mlle IRENE.

Vous appelez cela liberté ?

Mlle ALPHONSINE.

Oui , Mademoiselle , & vous en conviendrez , si vous voulez en essayer : vous ne ferez jamais en peine comme vous l'êtes sur l'opinion des hommes , vous sçauvez toujours que vous aurez bien fait ; si les hommes sont contens de vous , à la bonne heure , vous en ferez bien aise ; s'ils ne le sont pas , vous en ferez consolée , & vous ferez assurée d'avoir des louanges qui dureront toujours : il vous fera même permis de vous aimer par rapport à lui , de vous conserver , de vous réjouir , & vous se-

*de Madame de Maintenon. 37*  
rez sûre de n'aller jamais trop loin,  
lorsque vous agirez avec dépen-  
dance.

Mlle I R E N E.

Vous avez cru ne pouvoir me  
persuader qu'en m'accordant un  
peu d'amour pour moi-même ;  
mais en vérité, Mademoiselle, je  
suis charmée de tout ce que vous  
venez de dire , & je ne veux ja-  
mais l'oublier.

---

## V. CONVERSATION.

*Sur le bon Esprit.*

MADemoISELLE AGATHINE.

**I**L y a long-tems , Mesdemoi-  
selles, que je cherche une per-  
sonne qui me dise la différence  
qu'il y a entre avoir de l'esprit &  
un bon esprit.



Mlle F A T I M E.

Je le comprends , mais je ne fçaurois le définir auffi nettement que je le voudrois.

Mlle E L I S E.

Je crois que l'efprit eft une lumière plus ou moins étendue , qui donne du goût pour toutes les chofes où il y a de l'efprit , qui échauffe l'imagination , qui rend agréable dans la converfation , & qui contribue à fon plaifir & à celui des autres.

Mlle F L O R I D E.

Ah ! Mademoifelle , que vous parlez en perfonne qui en a au-deffus des autres ! je ne doute pas que vous ne définiffiez auffi-bien le bon efprit.

Mlle E L I S E.

Je vous dirai fimplement ce que j'en penfe , je crois que le bon efprit eft de l'avoir réglé , de s'accommoder à tout , de faire fon

*de Madame de Maintenon.* 39

plaisir de celui des autres , d'aimer les choses solides , de proportionner son goût à son état , de jouir des plaisirs avec ceux qui en ont , de sçavoir s'en passer avec ceux qui n'en ont pas , & de ne pas faire sentir les avantages que nous donne notre esprit à ceux qui en ont moins que nous.

Mlle FLORIDE.

Ce que vous dites du b'on esprit est précisément ce que je dirois de la sagesse & de la raison, si je vou-  
lois la définir.

Mlle FATIME.

En vérité , j'aurois bien de la peine à les distinguer.

Mlle HORTENSE.

Cependant , Mademoiselle , il y a des personnes de très-peu d'esprit qui sont sages , réglées & raisonnables.

Mlle VICTOIRE.

Il est vrai , mais il faut demeu-

rer d'accord que l'esprit est une lumière qui nous fait voir plus loin que les autres.

Mlle AUGUSTE.

Nous sommes d'un sexe bien plus obligé à avoir l'esprit réglé que de l'avoir si étendu , & nous verrons toujours assez loin, si nous voyons qu'il n'y a rien de solide que de travailler à son salut, & de choisir l'état qui pourra nous le rendre plus sûr & plus facile.

Mlle CELESTINE.

Vous êtes donc aussi du sentiment de ceux qui veulent ôter à notre sexe l'avantage d'être sçavantes ? je ne comprends pas quel plaisir il y a d'être avec des personnes qui ne sçavent ni l'histoire, ni les nouvelles , des femmes qui sont si appliquées à leur ménage qu'elles ne sçavent pas faire la différence qu'il y a entre une Ode , une Elégie & un Poëme.



Mlle AUGUSTE.

Que sert-il à une fille ou à une femme de sçavoir faire ces différences ? J'ignore ce que c'est , & ne désire point l'apprendre , pourvû que je contente les personnes de qui je dépends.

Mlle CELESTINE.

Ah ! comment pouvez - vous vous plaire à travailler depuis le matin jusqu'au soir à un ouvrage où l'on fait toujours la même chose ? Quoi ! piquer une étoffe , tirer son aiguille ! que cela est bas & indigne d'une Demoiselle née pour toute autre chose ! Je ne puis m'assujettir à cela.

Mlle AGATHINE.

Et moi , Mademoiselle , j'y prends beaucoup de plaisir : lorsque je suis à mon métier je n'ai point l'esprit inquiet des affaires d'autrui , j'ai le contentement de voir avancer mon ouvrage , & la



fatisfaction quand il eft achevé, d'avoir fait quelque chofe : je ne fuis point expofée à des converfations fatyriques , qui me pourroient faire offenser Dieu ; je ne fuis point dans une oifiveté qui me cauferoit de l'ennui , & lorsque je repaffe dans mon efprit ce que j'ai fait , je fuis très-contente de n'avoir ni la pareffe , ni les discours inutiles à me reprocher : je me couche contente , & je dors fans inquiétude.

Mlle CELESTINE.

A ce que je vois , vous aimez les femmes ménageres.

Mlle AGATHINE.

Oui , il eft vrai , que je les eftime.

Mlle CELESTINE.

Je ne fçais de quel goût vous êtes , pour moi je ne puis me résoudre à entrer dans des détails qui ne font propres qu'à des Fer-

*de Madame de Maintenon.* 43  
mieres. Quoi ! se lever matin comme des femmes de campagne , qui à peine sont hors du lit qu'elles envoient leurs gens au travail , & entrent elles - mêmes dans les plus petits détails du ménage !

Mlle AUGUSTE.

Une personne qui agit de la sorte est véritablement sage : elle imite la femme forte dont parle Salomon.

Mlle CELESTINE.

Vous seriez donc d'humeur , si vous étiez chez Madame votre mere , d'avoir soin des clefs & de tout le ménage.

Mlle AUGUSTE.

Ne vous en moquez pas , Mademoiselle : je le ferois , & croirois ne pouvoir rien faire de mieux.

Mlle CELESTINE.

En vérité , je ne le ferois pour rien du monde. Quoi ! moi , qui

ai l'esprit éclairé, je m'abaisserois à ces fortes de choses ! je ne puis me plaire qu'avec des Rhétoriciens, des Poètes, des Philosophes, en un mot avec de beaux esprits.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je n'ai de satisfaction qu'en faisant mon devoir.

Mlle CELESTINE.

Vous passerez une vie bien malheureuse, & vous serez toujours esclave de votre devoir.

Mlle AUGUSTE.

Je suis plus heureuse que vous, Mademoiselle, car je fais tout ce que je veux, ne voulant que ce que je dois, & vous n'aurez pas toujours des personnes propres à vous plaire.

Mlle CELESTINE.

Pourquoi, Mademoiselle ?

Mlle AUGUSTE.

Parce que vous aimez les per-

*de Madame de Maintenon.* 45  
sonnes spirituelles , & qu'il s'en  
trouve très-peu telles que vous  
les désirez.

Mlle CELESTINE.

Je suis présentement avec des  
gens de Lettres , qui ne me par-  
lent point de choses communes.

Mlle FATIME.

Dites-moi , je vous prie ; leur  
trouvez-vous beaucoup de juge-  
ment ?

Mlle CELESTINE.

Je me divertis présentement  
avec des Astrologues.

Mlle AUGUSTE.

Faites-vous consister le juge-  
ment à sçavoir l'Astrologie ? Tel  
croit se connoître aux Astres &  
veut nous en marquer le cours ,  
qui ne sçait pas se conduire.

Mlle CELESTINE.

Je l'avoue ; mais vous me pres-  
sez trop , & je crois que si je vous  
écoutois davantage , je me rend-  
rois à vos raisons.



Mlle AUGUSTE.

J'en aurois bien de la joie, car vous en feriez plus sage & plus heureuse : mais nous ne devons pas nous en tenir à une sagesse humaine qui n'aura point de récompense : il faut que la nôtre ait Dieu pour principe & pour fin.

Mlle CELESTINE.

Quoi ! vous ne vous contentez pas de me vouloir sage, vous me voudriez encore dévote ?

Mlle AUGUSTE.

C'est que l'un ne peut être fans l'autre, & nous entendrions mal nos intérêts, si nous nous en tenions à une sagesse qui n'auroit point de récompense.



## VI. CONVERSATION.

*Sur la bonne Gloire.*

MADemoisELLE ADELAIÏDE.

**J**E voudrois bien vous faire  
Juge d'un différend que je viens  
d'avoir ; Mademoiselle & moi  
passions dans la place où il n'y  
avoit que du peuple : tout le  
monde nous saluoit, je rendois  
le salut ; elle se moque de moi &  
prétend qu'on ne doit la révéren-  
ce qu'à des gens de qualité.

Mlle I R E N E.

J'aurois bientôt condamné Ma-  
demoiselle , car je n'ai jamais pu  
comprendre qu'on reçût un salut  
sans le rendre.

Mlle S O P H I E.

A des misérables ! vous les trai-  
tez donc comme des Gentilshom-  
mes ?

Mlle I R E N E.

Ma révérence eft proportionnée aux perfonnes que je falue : mais je vous avoue que j'aime mieux là-deffus en faire trop que trop peu.

Mlle S O P H I E.

Vous n'êtes pas glorieufe.

Mlle I R E N E.

Je ne laiffe pas de l'être : mais je regarde l'incivilité comme une mauvaife gloire.

Mlle E U P H R A S I E.

Une Chrétienne en connoît-elle de bonne ?

Mlle I R E N E.

L'humilité chrétienne n'eft point oppofée à l'honneur , à la probité , au défintéreflement , au courage ; & c'eft-là ce que j'appelle bonne gloire.

Mlle S O P H I E.

Vous croyez que le défintéreflement & la bonne gloire font la même chofe ?

Mlle

Mlle IRENE.

Non, Mademoiselle, la bonne gloire est d'être incapable de bassesse, & comme c'est d'ordinaire l'intérêt qui nous porte à en faire, j'ai compris le désintéressement avec la bonne gloire.

Mlle ADELAÏDE.

Comment mêlez-vous le courage avec la bonne gloire ?

Mlle IRENE.

C'est qu'il faut un grand courage en de certains états pour ne pas faire de bassesses.

Mlle ADELAÏDE.

Donnez-nous des exemples qui nous fassent comprendre ce que vous dites en général.

Mlle IRENE.

J'ai connu des personnes sans fortune à qui on en offroit de considérables pour faire quelque chose contre leur honneur : ne faut-il pas du courage & de la

C.



bonne gloire pour refufer de telles propositions & demeurer dans fa mifere ?

Mlle ADELAIÏDE.

Je fçais qu'une femme de chambre a refusé une fomme qui la tiroit de la néceffité de fervir , fi elle vouloit donner une Lettre ; elle la refufa , & s'offenfa de ce qu'on lui propofoit.

Mlle EUPHRASIE.

Cela eft très-beau.

Mlle IRENE.

Voilà ce qui s'appelle bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Les perfonnes de naiffance ne font pas expofées à de telles propositions.

Mlle IRENE.

On leur en fait plus délicatement ; mais elles n'en font pas moins dangereufes ; ne faut-il pas un grand courage à une jeune per-

*de Madame de Maintenon.* 51

bonne pour aimer mieux être mal  
vêtuë que de recevoir des habits,  
pour aimer mieux s'ennuyer que  
de se divertir de peur de hazarder  
sa réputation, pour préférer de  
servir son pere & sa mere pauvres  
& malades, que d'aller chercher  
des amusemens, pour aimer mieux  
ne se point marier que de prendre  
un homme sans naissance & sans  
mérite?

Mlle EUPHRASIE.

Vous donnez une grande étendue  
à la bonne gloire : mais j'aurois  
voulu sçavoir en un mot ce  
que c'est que la mauvaise.

Mlle IRENE.

Je crois que c'est de se faire  
une honte de ce qui n'est pas honteux,  
& de se faire un mérite de  
ce qui n'en est pas un.

Mlle ADELAÏDE.

Comme quoi?

C ij

Mlle I R E N E.

D'avoir de la honte d'être mal vêtue, d'être mal logée, de se servir soi-même, quand on est d'une naissance à devoir être autrement.

Mlle E U P H R A S I E.

Vous ne trouvez point de honte à tout ce que vous venez de marquer.

Mlle I R E N E.

Non, certainement il n'y en a point.

Mlle D O R O T H É E.

Mais à quoi donc mettriez-vous de la honte ?

Mlle I R E N E.

A faire quelque chose de mal.

Mlle D O R O T H É E.

Eh ! quelle sorte de mal ?

Mlle I R E N E.

Tout ce qui est contraire à la probité, à l'honneur, au courage, à la fidélité, à la reconnaissance,

*de Madame de Maintenon.* 53.  
en un mot à la bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Mais comment accommodez-vous cette bonne gloire avec l'humilité ?

Mlle IRENE.

Les vertus ne se contrarient point, Mademoiselle ; elles se soutiennent les unes les autres.

Mlle EUPHRASIE.

L'humilité ne veut-elle pas que nous ayons de bas sentimens de nous-mêmes , & que nous soyons bien aises que les autres nous méprisent ?

Mlle IRENE.

Oui, Mademoiselle ; mais elle ne veut point que nous méritions ce mépris à force de faire des lâchetés & des bassesses.

Mlle EUPHRASIE.

Comment aurois - je mauvaise opinion de moi, si j'avois les vertus que vous dites ?



Mlle I R E N E.

Il nous reste toujours assez de défauts pour fonder notre humilité : nos vertus ne sont pas souvent entières , & comme nous ne les tenons pas de nous , nous ne devons pas nous en glorifier.

Mlle D O R O T H É E.

Je vous demande encore un mot sur la mauvaise gloire que vous ne nous faites pas si bien comprendre que la bonne.

Mlle I R E N E.

La mauvaise gloire est une vanité de ce que nous sommes , ou de ce que nous croyons être , de notre naissance , de nos talens , qui méprise les autres , qui s'occupe de soi-même , qui fait parler à son avantage , qui dispute pour passer la première à une porte , & pour prendre les meilleures places , qui nous fait désirer d'être bien vêtus , qui nous rend hon-

*de Madame de Maintenon.* 55  
teuses quand on nous voit dans la  
misere, qui nous fait faire des ef-  
forts pour la cacher, & qui par-là  
fait tomber dans bien des inconvé-  
niens & des ridicules.

Mlle EUPHRASIE.

Voudriez-vous qu'on se mît au-  
dessus d'une personne moins que  
soi, & qu'on la laissât passer la  
premiere ?

Mlle IRENE.

Je le souffrirois sans peine.

Mlle DOROTHÉE.

Cela est difficile à une person-  
ne qui a du courage.

Mlle IRENE.

Nous avons déjà dit que le  
courage met aisément au-dessus  
de ces choses-là, & que ce n'est  
pas en quoi il consiste.

Mlle EUPHRASIE.

Mais voulez-vous qu'on vive  
avec des misérables comme avec  
ceux qui sont au-dessus de nous ?

C iv

Mlle I R E N E.

Je veux qu'on refpecte ceux qui par leur naiffance , par leur fortune , ou par leurs charges , ou par leur âge font au-deffus de nous , qu'on vive avec de grands égards avec fes égaux , & une grande bonté & honnêteté avec ceux qui font au-deffous.

Mlle D O R O T H É E.

Quoi ! je fongerai à être honnête avec les payfans de mon village ou avec mes domeftiques ?

Mlle I R E N E.

Oui , fans doute ; on dit bon jour à un payfan , on lui demande de fes nouvelles, on l'écoute avec patience , on lui rend raifon de ce qu'il demande , & on traite à peu près de même fon domeftique.

Mlle E U P H R A S I E.

Avec qui voulez-vous donc qu'on tienne fon rang?

*de Madame de Maintenon. 57.*

Mlle I R E N E.

Nous n'en avons aucun à soutenir : notre mauvaise fortune & notre jeunesse nous mettent au-dessous de tout le monde.

Mlle D O R O T H É E.

En est-on moins pour être jeune ?

Mlle I R E N E.

Non : mais on doit du respect aux personnes d'un âge avancé : le partage de la jeunesse est d'obéir, & de céder ; nous ne serons aimées que par notre douceur, par nos services, par notre complaisance, & jamais on ne comptera notre naissance, que lorsque nous paroîtrons l'avoir oubliée.



C. y



---

**VII. CONVERSATION.***Sur le Mensonge.***MADemoisELLE CORNELIE.**

**J**E suis ravie de vous trouver, Mesdemoiselles , pour vous faire mes plaintes de ce que Madame de . . . . . s'accommode du commerce d'une personne qui ne sçauroit s'empêcher de mentir.

**Mlle FAUSTINE.**

Vous voulez parler de Mademoiselle de . . . . . il est vrai qu'elle s'en est fait une habitude.

**Mlle CORNELIE.**

Mais , Mademoiselle , je me consolerois sur ce qui la regarde , pourvû que mes amies la chassassent de leur Société , comme il a fallu qu'elle quittât elle - même son Pays , parce qu'on ne l'écoutoit plus.

2

*de Madame de Maintenon.* 59

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois assez à m'en divertir  
pour une heure.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois jamais me divertir d'une personne que je ne pourrois croire.

Mlle ALEXANDRINE.

La conversation ne doit pas toujours rouler sur des choses assez sérieuses , pour qu'il y faille apporter tant de foi.

Mlle HENRIETTE.

Il est vrai que je crois qu'il y a bien des sortes de menteries innocentes.

Mlle CORNELIE.

Et moi je n'en crois guères , & il est si dangereux de s'y accoutumer , & de ne s'en point tenir aux innocentes, supposé qu'il y en ait , que je crois plus chrétien & plus honnête de ne mentir jamais.

Mlle MELANIE.

Pour moi qui aime la vérité , & qui me fens une grande opposition au menfonge , je voudrois qu'il fût décidé qu'il ne faut jamais mentir.

Mlle EUPHROSINE.

Mais quand on l'auroit décidé, comment voulez-vous vivre dans le monde fans faire quelques menfonges , puisqu'il y en a mille qui font autorifés par l'ufage ?

Mlle CORNELIE.

Les honnêtes gens devroient changer l'ufage , & fe rendre les plus forts en ne fe fervant jamais du moindre déguifement.

Mlle CLOTILDE.

Et que deviendront les complimentemens ? car il y a mille petits menfonges de civilité , & la bienféance ne veut pas même qu'on s'en empêche.



*de Madame de Maintenon.* 61

Mlle HENRIETTE.

Il y en a d'officieux & qui peuvent empêcher de grands malheurs.

Mlle ALEXANDRINE.

Je demande grace pour ceux qui sont plaisans.

Mlle MELANIE.

Je n'en permettrois aucun.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi ! vous ne mentiriez pas pour sauver la vie à une de vos amies ?

Mlle MELANIE.

Je regarderois au moins comme un malheur d'avoir à me servir de ce remède.

Mlle ALEXANDRINE.

Je veux mentir pour m'excuser.

Mlle CORNELIE.

Si j'étois tentée de mentir, ce ne seroit jamais pour mon intérêt, & je me ferois un double plaisir de dire une vérité qui seroit contre moi.



Mlle EUPHROSINE.

Cela eft admirable , mais j'avoue que j'aurois de la peine à le faire.

Mlle FAUSTINE.

Tout ce que nous difons fait voir qu'il y a plus de menteurs qu'on ne penfe.

Mlle MELANIE.

On fe laiffe là-deffus entraîner au mauvais exemple , on commence par un petit conte faux , & puis on fait un menfonge plus confiderable.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi ! Mademoifelle , vous ne permettez pas que l'on dife une fauffeté , quand elle orne une hiftoire ?

Mlle MELANIE.

Pour une fauffeté entiere je n'y consentirois jamais , & le plus que je pourrois faire , ce feroit de permettre quelques exagérations.

*de Madame de Maintenon. 63*

Mlle HENRIETTE.

Ah ! pour des exagérations , je vous défie de les empêcher , ou il faut changer toutes nos coutumes , au lieu de dire : *Il y a long-tems que je ne vous ai vûe* , il faudroit dire : *Il y a un jour & demi que je ne vous ai vûe* ; au lieu de dire : *Je suis ravie de vous voir* , il faudroit dire : *Je suis médiocrement aise de vous voir* ; au lieu de dire : *Je suis sensible à vos malheurs* , on pourroit quelquefois dire : *Je me sens assez indifférente à vos malheurs* ; ainsi presque de tous les discours du commerce.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez railler , Mademoiselle ; mais ne croyez - vous pas que , si on ne peut pas ôter tout-à-fait ces exagérations , l'on feroit mieux d'approcher toujours le plus près que l'on peut de la vérité.

Mlle HENRIETTE.

J'y confens , pourvû que cela ne mette point une contrainte & une fadeur dans la conversation qui en ôteroit un grand agrément.

Mlle ALEXANDRINE.

Encore faut-il que je m'instruife une fois pour toutes fur cet article , & que je faffe quelques questions : n'est-il pas permis , Mademoifelle , d'ufer de ces menfonges officieux qui vont à louer nos amis ou à cacher leurs défauts ?

Mlle MELANIE.

Je crois qu'il faut louer nos amis , & même ceux qui ne le font pas de tout ce qu'ils ont de bon , & fe taire fur ce qu'ils ont de mauvais.

Mlle CLOTILDE.

Si on les accufe , ne les défendrez-vous pas ?



*de Madame de Maintenon. 65*

Mlle MELANIE.

Je les excuserai le plus que je pourrai , & comme la charité m'oblige à bien juger de leurs actions , ou de leurs motifs , je les excuserai sans que ce soit un mensonge.

Mlle CLOTILDE.

Mais une faute visible qui ne se peut excuser ?

Mlle MELANIE.

J'éviterois d'en parler.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut pas attendre un grand secours de Mademoiselle , & il ne faut pas que ses amies fassent de grandes fautes.

Mlle FAUSTINE.

Il est vrai que si on la croit, elle nous jettera dans un grand silence.

Mlle HENRIETTE.

Je ne sçais même si elle ne nous accusera pas de mentir en ne disant rien ?



Mlle MELANIE.

Vous êtes trop bien instruite ,  
Mademoiselle , pour ignorer que  
j'eusse raison de vous en accuser ,  
& que c'est un mensonge , & même  
très - criminel , de taire une  
vérité quand il est à propos de la  
dire.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous me desesperez , Made-  
moiselle , & je ne parviendrai ja-  
mais à ne pas mentir.

Mlle CLOTILDE.

Il faut pourtant y parvenir , &  
il n'y a pas de peine qu'il ne faille  
prendre pour ne pas faire un mal  
quand nous le connoissons.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut donc plus faire de  
complimens ? car ce sont autant  
de mensonges.

Mlle MELANIE.

Ils sont tellement connus pour  
tels , & en si grand usage dans le

*de Madame de Maintenon. 67*  
monde qu'ils ne trompent personne , ainsi je n'en fais pas grand scrupule.

Mlle HENRIETTE.

Puisque vous nous permettez ceux-là , vous nous accorderez bien d'ajouter quelque chose à un conte agréable.

Mlle MELANIE.

Comme on ne croit pas plus les contes que les complimens , je laisse là - dessus entière liberté à votre imagination.

Mlle CLOTILDE.

La conclusion de tout ce que nous venons de dire est , à ce que je vois, qu'il ne faut jamais déguiser la vérité , qu'il la faut chercher en tout , qu'il faut s'y attacher avec plaisir , jusques dans les choses les plus innocentes , qu'il ne faut jamais abuser de la crédulité de personne , & qu'il ne faut faire de mensonges que lors-

que tout le monde les connoît pour tels , & que nous divertifions feulement par un effet de notre imagination.

Mlle MELANIE.

Rien n'est fi beau que la vérité; c'est ce qui fera notre bonheur dans le ciel , & c'est ce qui fait la fûreté de la Société fur la terre.

---

## VIII. CONVERSATION.

*Sur les Egards.*

MADemoiselle ODILE.

**J**E fuis furprise de ce que, nous parlant autant des égards qu'on nous en parle , on ne nous en ait pas fait une conversation pour nous faire bien comprendre ce que c'est.

Mlle LOUISE.

N'est - ce pas nous tout dire en



*de Madame de Maintenon.* 69  
un mot , quand on nous renvoye  
à la charité.

Mlle HORTENSE.

Tout le monde , Mademoiselle , ne comprend pas si vite que vous , ni n'a autant de bonne volonté pour mettre en pratique ce que vous comprenez.

Mlle ODILE.

Il est vrai que les jeunes personnes ont besoin d'explication , & d'un détail qui les instruisse , & que les plus vieilles se trompent quand elles jugent de la compréhension des autres par la leur.

Mlle LOUISE.

Ce sont des manieres bien bigottes de ne se conduire depuis le matin jusqu'au soir que par la charité : je voudrois des instructions qui convinssent à une personne qui veut vivre dans le monde.



Mlle O D I L E.

Eh bien ! Mademoifelle , nous parlerons de politesse , qui ne fçauroit pourtant aller plus loin , que cette règle , de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.

Mlle H O R T E N S E.

Cherchons en détail à nous appliquer cette règle.

Mlle O D I L E.

Elle va bien loin , elle s'étend fur tout , & rendroit les perfonnes bien aimables , & la vie bien douce.

Mlle L O U I S E.

Trouvez-vous la vie bien douce , quand il faut fe contraindre depuis le matin jufqu'au foir pour tout ce que l'on dit , & craindre toujours de fâcher ?

Mlle O D I L E.

Elle feroit bien plus fâcheufe , fi on difoit tout ce que l'on penfe ,

*de Madame de Maintenon.* 71  
& si on vouloit toujours faire sa  
volonté sans consulter celle des  
autres.

Mlle LOUISE.

Pourquoi supposez - vous que  
l'on ne veuille pas la même cho-  
se ?

Mlle ODILE.

On le veut quelquefois , &  
c'est ce qu'il faut étudier.

Mlle HORTENSE.

Vous réduisez donc tous les  
égards à la complaisance , & à  
soumettre sa volonté ?

Mlle ODILE.

Il s'en faut beaucoup , & les  
égards sont bien plus étendus. On  
ne finiroit pas, si on disoit en quoi  
il en faut avoir , puisqu'il est très-  
vrai qu'il en faut avoir en tout.

Mlle LOUISE.

Oui , si les personnes sont bi-  
sarres ; mais ne convenez - vous  
pas qu'il en faut moins avec cel-

les qui font raisonnables ?

Mlle O D I L E.

Il est certain qu'il en faut moins avec les personnes raisonnables : mais il en faut encore ; on n'a pas les mêmes goûts , il faut entrer dans ceux des autres , abandonner les siens , & se conformer à leur humeur.

Mlle L O U I S E.

Quand on est raisonnable , on n'a point d'humeur.

Mlle H O R T E N S E.

Peu sont sans humeur : je crois que cela n'est que du plus ou du moins.

Mlle O D I L E.

Sans être de mauvaise humeur, on a de l'humeur, on a ses déplaisirs , ses joies ; & quand on a des égards , on s'accommode de ce que l'on trouve.

Mlle L O U I S E.

Nous passâmes hier tout le jour  
chez,

*de Madame de Maintenon.* 73  
chez Madame de . . . . . Rappel-  
lons ce qui s'y passa , & voyons  
pour notre instruction si personne  
n'y manqua d'égards.

Mlle O D I L E.

Oui , certainement on en man-  
qua , & je vous avoüe que j'y  
souffris beaucoup.

Mlle H O R T E N S E.

Je crus voir une personne fort  
choquée de ce que , racontant  
une histoire , qui que ce soit ne  
parut l'écouter.

Mlle L O U I S E.

Sa narration fut si longue & si  
mauvaise, qu'il n'y eut pas moyen  
de l'entendre.

Mlle O D I L E.

Il ne faut pas de grands égards  
pour écouter ce qui nous plaît ;  
mais il est certain qu'il faut écou-  
ter ceux qui nous parlent , quand  
même ils nous ennuyent.

D.



Mlle LOUISE.

Je ne disois rien , je pensois à  
autre chose.

Mlle ODILE.

C'est ce qu'elle vit , & ce qui  
l'offensa.

Mlle HORTENSE.

Vous voulez qu'on ait de l'at-  
tention pour les choses qu'on ne  
voudroit pas entendre !

Mlle ODILE.

C'est cette attention qui s'ap-  
pelle égards , politesse , complai-  
sance ; & si je l'ose dire devant  
Mademoiselle Louise , charité.

Mlle LOUISE.

Auriez-vous voulu aussi qu'on  
n'eût pas interrompu ce Joueur  
de Luth , qui nous faisoit mourir  
d'ennui.

Mlle ODILE.

En cela toute la compagnie  
manqua d'égards. La maîtresse du  
logis devoit remercier & congé-

*de Madame de Maintenon.* 75  
dier son Jouëur de Luth , de peur  
de vous ennuyer , & vous auriez  
dû ne pas montrer votre ennui.

Mlle H O R T E N S E.

Il vaut mieux demeurer chez  
soi en repos, que d'aller chercher  
toutes ces contraintes.

Mlle O D I L E.

On s'ennuye quelquefois dans  
ce repos; les hommes sont socia-  
bles , & n'aiment pas une solitude  
trop longue.

Mlle L O U I S E.

Ne remarquates-vous pas deux  
personnes qui parlerent toujours  
tout bas?

Mlle H O R T E N S E.

Oui , & c'est ce qui s'appelle  
ne pas sçavoir vivre ; mais ce que  
je ne comprends pas si bien , c'est  
que j'entendis hier blâmer des  
gens qui s'entrenoient à la Co-  
médie : c'est un lieu public , on y  
est pour son argent , on n'y doit  
rien à personne.

D ij

Mlle O D I L E.

On doit écouter la Comédie ;  
& ne pas offenser les Comédiens.

Mlle L O U I L E.

Ils font payés , que leur faut-il de plus ?

Mlle O D I L E.

De l'attention , des loüanges.  
Seriez-vous bien aife fi vous réci-  
tiez des vers , qu'on ne vous  
écoutât pas ? C'est cette règle  
qu'il faut toujourns garder.

Mlle L O U I S E.

Mettez - nous à notre aife un  
jour dans notre vie , & faites-le  
nous passer fans contrainte.

Mlle O D I L E.

Demeurez feule , je n'ai point  
d'autre invention. Mais , Made-  
moifelle , on n'est pas affez con-  
trariant pour ne vouloir jamais ce  
que les autres veulent : on aime  
les vers , un instrument , la pro-  
menade ; mais il eft vrai qu'il y a



*de Madame de Maintenon.* 77  
peu de choses qui se passent précisément comme nous le voudrions , & c'est-là en quoi il faut avoir des égards , de peur de fâcher.

Mlle HORTENSE.

On vous prie à dîner pour demain ; une légère incommodité survient , il faut se contraindre pour ne pas affliger celle qui vous a conviée.

Mlle ODILE.

Les exemples iroient à l'infini , il faut des égards pour ses domestiques.

Mlle LOUISE.

Ah ! pour ceux-là, ils m'en doivent , mais je ne leur en dois pas.

Mlle ODILE.

Vous seriez insupportable à servir, si vous n'en aviez pas : il faut les épargner le plus qu'on peut , quoiqu'on ait tout pouvoir sur eux.



Mlle LOUISE,

Jamais il ne me feroit paffé par l'efprit que je duffe ménager mon Laquais.

Mlle ODILE.

Quoi ! vous l'enverriez d'un bout à l'autre de la Ville , fans lui marquer ce qu'il a à faire dans un Quartier avant que d'aller à l'autre ?

Mlle HORTENSE.

Une perfonne raifonnable a des égards pour fes chevaux.

Mlle ODILE.

Oui , certainement , & il eft bien honteux qu'en tout l'intérêt foit préféré à la charité ; pardonnez-moi ce terme, Mademoifelle.

Mlle LOUISE.

Il faut donc nous féparer fans avoir trouvé le fecret de vivre fans contrainte.

Mlle ODILE.

Vous le cherchiez inutile-

*de Madame de Maintenon. 79*  
ment : nous avons tous des défauts , des humeurs ; il faut se ménager tour à tour pour vivre en paix , & les plus aimables sont ceux qui ont beaucoup d'égards pour les autres, & qui en demandent peu pour eux.

---

## IX. CONVERSATION.

*Sur les quatre Vertus Cardinales.*

MADemoiselle VICTOIRE.

**P**Our entrer dans le dessein que l'on a de nous rendre capables de conversations raisonnables, j'ai pensé que nous devions prendre aujourd'hui les Vertus Cardinales pour sujet de la nôtre, & dire sur chacune ce qui nous viendra dans l'esprit.

Mlle PAULINE.

Voilà qui est fait, je prends la Justice.

D iv

Mlle VICTOIRE.

Et moi la Force.

Mlle EUPHRASIE.

Et moi la Prudence.

Mlle AUGUSTE.

Vous ne me laissez pas à choisir , mais je fuis contente de mon partage, & ravie d'être la Tempérance.

LA JUSTICE.

Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égalér à moi: rien n'est fi beau que la Juftice ; elle a toujours la Vérité auprès d'elle, elle juge fans prévention , elle met tout dans fon rang , elle fçait condamner fon ami , & donner le droit à fon ennemi , elle fe condamne elle-même , elle n'eftime que ce qui eft eftimable.

LA FORCE.

Tout cela eft vrai , mais vous avez befoin de moi , & vous vous lafferiez, fi je ne vous fouteñois.



**LA JUSTICE.**

Pourquoi me lasserois-je ?

**LA FORCE.**

Parce que votre personnage est triste, que vous déplaîsez souvent, qu'on ne vous aime gueres, qu'on vous craint, & qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous.

**LA PRUDENCE.**

C'est à moi à régler ses démarches, à l'empêcher de se précipiter, à lui faire prendre son tems ; & vous gâteriez tout l'une & l'autre sans moi.

**LA JUSTICE.**

Est-ce qu'il ne faut pas être toujours juste ?

**LA PRUDENCE.**

Oui, mais il ne faut pas toujours être sur son Tribunal à rendre justice, il faut mettre tout à sa place.

**Dv**



**LA FORCE.**

Vous pouvez en effet rendre quelques services à la Justice , mais les miens vous font nécessaires ; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir , si je ne vous donne à toutes deux mon secours.

**LA JUSTICE.**

Je ne vous comprends point : quoi ! j'ai besoin de votre secours pour voir que mon amie a tort & mon ennemie raison !

**LA FORCE.**

Non , vous le voyez par vous-même ; mais vous avez besoin de moi pour oser le dire , car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre amie.

**LA JUSTICE.**

Il me fuffit qu'une chose soit juste pour la soutenir.

**LA FORCE.**

Oui , si je fuis avec vous , mais

*de Madame de Maintenon.* 83

c'est que vous ne me voulez pas voir : vous donnez à la Justice ce qui est à la Force , & vous voilà injuste.

### LA TEMPERANCE.

Je vous admire , Mesdemoiselles , de croire que vous pouvez vous passer de moi , & que je vous suis inutile , parce que je ne me presse pas de parler.

### LA PRUDENCE.

Voudriez - vous aussi faire la nécessaire ?

### LA TEMPERANCE.

Je le suis si fort, que je vous défie toutes trois de vous passer de moi.

### LA FORCE.

Et que ferez - vous avec votre froideur ?

### LA TEMPERANCE.

Je vous empêcherai de pousser tout le monde à bout.

D vj

**LA JUSTICE.**

Quel service me rendrez-vous ?

**LA TEMPERANCE.**

Je modérerai votre justice souvent amere & défagréable.

**LA PRUDENCE.**

Je ne pense pas que vous prétendiez rien fur moi.

**LA TEMPERANCE.**

Je m'opposerai à vos incertitudes , à votre timidité qui va souvent trop loin.

**LA FORCE.**

A vous entendre , vous l'emporteriez donc fur nous toutes ?

**LA TEMPERANCE.**

Sans doute vous penchez toutes aux extrémités , si je ne vous modere ; c'est moi qui mets des bornes à tout , qui prends ce milieu si nécessaire & si difficile à trouver , & qui m'oppose à tous les excès.

**LA PRUDENCE.**

Je vous aurois toujours regardée



*de Madame de Maintenon.* 85  
comme opposée à la gourmandise , & rien de plus.

### LA TEMPERANCE.

C'est que vous ne me connoissez pas ; je détruis en effet la gourmandise & le luxe , je ne souffre aucun emportement ; non seulement je m'oppose à tout mal , mais il faut que je régle le bien : sans moi la Justice seroit insupportable à la foiblesse des hommes , la Force les mettroit au désespoir , la prudence empêcheroit souvent de Prendre les partis qu'il faut prendre & perdrait son tems à tout peser ; mais avec moi la Justice devient capable de ménagemens, la Force s'adoucit , la Prudence donne ses conseils , sans trop affoiblir ; elle ne va ni trop vite , ni trop lentement ; en un mot , je suis le remède à toutes les extrémités.



**LA JUSTICE.**

Je fuis furprife de ce que j'entends, ne conviendrez-vous point que la Sageffe peut fe paffer de vous ?

**LA TEMPERANCE.**

Vous répondrez vous-même à cette queftion , car vous n'ignorez pas qu'il faut être fobre dans la fageffe. Ne cherchez pas davantage, Mefdemoifelles, on ne peut rien faire de bon fans moi.

**LA PRUDENCE.**

Au moins ferons - nous notre falut fans vous.

**LA TEMPERANCE.**

Difficilement : j'ai à moderer le zele trop actif, amer, & indiscret ; il faut que je faffe prendre une conduite qui évite les extrémités , que je modere l'inclination à garder, & l'inclination à donner, que je régle le tems de la priere, les austerités, le re-

*de Madame de Maintenon. 87*

cueillement , les bonnes œuvres ;  
que j'abrège une exhortation , que  
je raccourcisse un Sermon , un  
examen ; enfin j'ai à modérer jus-  
ques aux desirs & à la ferveur.

**LA JUSTICE.**

- Vous avez bien des affaires !

**LA TEMPERANCE.**

- Mon caractère ne me permet  
pas d'en être fatiguée , j'agis dou-  
cement & paisiblement.

**LA FORCE.**

Tout cela conclut que nous  
avons besoin de vous , & n'avez-  
vous besoin de personne ?

**LA TEMPERANCE.**

Non , je me suffis à moi-même.

**LA FORCE.**

Ne peut-on point être trop  
modéré ?

**LA TEMPERANCE.**

Cela ne seroit plus modération ,  
car elle ne souffre ni le trop , ni  
le trop peu.

**LA PRUDENCE.**

Vous me dégoûtez de mon état,  
& j'envie le vôtre.

**LA TEMPERANCE.**

C'est que vous avez trop bonne  
opinion de vous : cependant vous  
êtes toutes très - estimables : y a-  
t-il rien de si beau que la Justice,  
toujours fondée sur la Vérité, in-  
capable de prévention , incorrup-  
tible , désintéressée , & se ju-  
geant elle - même malgré son  
amour propre ?

**LA JUSTICE.**

Avec tout cela , vous dites que  
je suis haïe !

**LA TEMPERANCE.**

C'est que vous ne flattez pas ,  
& on veut être flatté.

**LA FORCE.**

Et pour moi je gâteroïis tout  
sans vous.

**LA TEMPERANCE.**

Oui , mais vous faites merveil-



*de Madame de Maintenon.* 89

le avec moi : vous animez toutes les vertus : vous poursuivez v<sup>os</sup> entreprises jusqu'à la fin , & vous ne vous lassez jamais.

### LA PRUDENCE.

Et je ne fais qu'hésiter !

### LA TEMPERANCE.

Vous sçavez choisir les tems , vous êtes accommodante , vous prévoyez les inconvéniens , vous prenez des mesures , & vous êtes absolument nécessaire , pourvû que je vous garantisse de l'extrémité.

### LA FORCE.

Vous voulez nous consoler , mais enfin notre personnage est inférieur au vôtre.

### LA TEMPERANCE.

Que serois-je sans vous ? employée seulement , & souvent inutilement à m'opposer aux excès & aux passions des hommes : mon bel endroit est d'être nécessaire



**LA FORCE.**

Sommes - nous des vertus , si nous avons besoin de vous pour éviter quelque extrémité ? la vertu tient le milieu.

**LA TEMPERANCE.**

C'est moi qui fais connoître ce milieu ; je ne dis pas que vous fassiez de grands maux , mais vous pourriez aller trop loin.

**LA JUSTICE.**

Je pourrois être trop juste !

**LA TEMPERANCE.**

Non , mais juger trop souvent, & être par - là à charge à tout le monde : la Force jointe à la sèche- resse de la Justice la rendroit encore plus fâcheuse.

**LA PRUDENCE.**

Je pourrois y remédier.

**LA TEMPERANCE.**

Vous les embarrasseriez souvent : nous avons besoin les unes

*de Madame de Maintenon. 91*  
des autres. Vivons bien ensemble  
& sans jalousie , unissons - nous  
contre la corruption du monde ,  
plus forte que toutes les Vertus ,  
si la grace ne venoit à leur se-  
cours.

---

## X. CONVERSATION.

*Sur l'Ajustement.*

MADemoiselle LUCILE.

**O**N veut nous faire haïr , ou  
du moins mépriser les ajus-  
temens : y a-t-il rien de si naturel  
que de les aimer ?

Mlle VALERIE.

Et après tout , rien de plus in-  
nocent.

Mlle ANASTASIE.

On veut nous donner les senti-  
mens des vieilles , étant encore  
dans notre première jeunesse.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est qu'on connoît les confé-  
quences de cette inclination.

Mlle V A L E R I E.

Ces inclinations, Mademoifelle ,  
passeront avec l'âge.

Mlle C O N S T A N C E.

Qui vous l'a dit ?

Mlle A N A S T A S I E.

Nous le voyons tous les jours,  
les personnes qui ont passé la  
premiere jeunesse , ne s'ajustent  
plus.

Mlle C O N S T A N C E.

C'est que vous n'en voyez gue-  
res que de raisonnables : mais  
vous vous trompez, si vous croyez  
que le goût de l'ajustement n'est  
que l'effet de la jeunesse ; il tient  
plus au cœur que vous ne pensez,  
il dure long-tems , & c'est la foi-  
blesse la plus générale à notre  
sexe.

*de Madame de Maintenon.* 93

Mlle PLACIDE.

Et la plus excusable.

Mlle BLANDINE.

Mais que veut-on de nous ?  
faut-il nous mettre un sac ? &  
pourquoi ne nous mettrons-nous  
pas selon notre âge , & notre con-  
dition ?

Mlle ROSALIE.

C'est le plus grand plaisir que  
je me propose en sortant d'ici.

Mlle ANASTASIE.

J'avoue que je ne comprends  
pas les conséquences de l'ajuste-  
ment.

Mlle CONSTANCE.

Elles sont infinies, elles peu-  
vent nous coûter notre réputation  
& notre fortune.

Mlle ANASTASIE.

Vous serez bien éloquente , si  
vous me prouvez qu'une si petite  
chose puisse avoir de si grandes  
suites.



Mlle CONSTANCE.

Je ne vous persuaderai point par une éloquence dont je ne fuis pas capable , mais par de bonnes raifons.

Mlle VALERIE.

C'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on en raifonne : on est jeune , on s'aime , on veut être bien , on voit les autres parées , on fait de même : où est le moindre mal à tout cela ?

Mlle PLACIDE.

Est-ce un crime d'aimer mieux un ruban incarnat qu'un noir ?

Mlle ROSALIE.

Mademoifelle Constance veut que nous portions toujours l'habit de Saint Cyr.

Mlle LUCILE.

Et qu'on nous montre au doigt par-tout par la singularité de cet habillement.

*de Madame de Maintenon. 95*

Mlle CONSTANCE.

L'habit de Saint Cyr nous fera honneur par-tout ; il prouve d'abord notre noblesse , & il n'y a personne qui ne le considere.

Mlle ANASTASIE.

Mais dites-nous donc ces terribles malheurs qui doivent suivre le goût de l'ajustement.

Mlle CONSTANCE.

Pourquoi vous parez-vous ? & à qui avez-vous envie de plaire ?

Mlle PLACIDE.

A moi - même.

Mlle CONSTANCE.

C'est - là le motif le plus innocent, il n'y a que de l'amour propre ; mais on ne s'en tient pas là : si vous n'aimiez les ajustemens qu'à Saint Cyr, j'y consentirois , mais vous porterez ce goût - là par-tout : on croira que vous voudrez plaire à quelqu'un ; cela pourra être vrai , & voilà votre

réputation entamée.

Mlle ANASTASIE.

Il faut donc être mal propre pour être estimée ?

Mlle CONSTANCE.

Il ne faut jamais être mal propre : mais une fille qui ne s'ajuste point, & qui se contente d'être propre, fait sans rien dire une déclaration qu'elle ne songe à plaire à personne, & qu'elle veut être sage.

Mlle VALERIE.

Et par conséquent en me parant, je déclare que je veux me perdre !

Mlle CONSTANCE.

C'en est le chemin.

Mlle ANASTASIE.

Mais à votre conte, toutes les femmes se perdent, car il n'y en a point qui n'ait le goût de l'ajustement.

Mlle



*de Madame de Maintenon.* 97

Mlle C O N S T A N C E.

Ce n'est pas notre goût qui nous perd , c'est de nous y abandonner.

Mlle P L A C I D E.

Il faut donc encore se contraindre là-dessus ?

Mlle V A L E R I E.

Je ne vois pas un seul endroit où l'on voulût que nous suivissions notre volonté.

Mlle A N A S T A S I E.

J'ai pourtant bien envie de suivre la mienne.

Mlle B L A N D I N E.

J'étouffe de tout ce qu'on nous dit tous les jours là-dessus.

Mlle C O N S T A N C E.

Le goût que vous avez pour l'ajustement n'est rien présentement : c'est un effet de la vanité avec laquelle nous naissons; vous n'y entendez point de finesse , vous n'avez aucuns mauvais des-

E



seins : mais si vous ne le surmon-  
tez , si vous n'y renoncez , & si  
vous n'en croyez l'expérience des  
autres, comptez, Mesdemoiselles,  
qu'il peut vous faire perdre votre  
réputation , vos biens & votre  
ame.

Mlle VALERIE.

Est-il possible qu'une inclina-  
tion naturelle que vous venez  
vous-même d'excuser , & que  
vous croyez présentement inno-  
cente, puisse causer tant de maux,  
& n'y a-t-il pas un peu d'exagéra-  
tion à ce que vous venez de  
dire ?

Mlle PLACIDE,

Mademoiselle veut nous faire  
peur.

Mlle ROSALIE.

Je ne croirai jamais que l'en-  
vie d'avoir du ruban puisse me  
damner.

Mlle CONSTANCE.

Ce sont nos inclinations qui nous perdent : quand nous ne nous y opposons pas , elles nous font faire un chemin dont nous ne nous serions jamais douté ; on se pare d'abord sans aucun autre dessein que de se satisfaire soi-même : on trouve quelqu'un qui nous loue , on y prend plaisir , on s'ajuste pour plaire à celui qui nous a le plus louée : il le voit , & connoît notre foible , il en abuse ; on engage son cœur & on se perd de réputation.

Mlle VALERIE.

Cette peinture est affreuse : nous ferez-vous comprendre aussi clairement qu'on se ruine ?

Mlle CONSTANCE.

On commence par un ruban qui nous satisfait d'abord : de - là on en veut souvent ; il faut un habit , & plusieurs habits ; ils nous

charment dès qu'ils font nouveaux, ils nous dégoûtent quand on en voit de plus beaux ; il faut en avoir, on n'a pas de quoi les payer, on emprunte, on accumule dette sur dette, on ne peut plus les payer ; ce qui a commencé par un ruban a fait souvent décréter la terre, & on se trouve ruinée.

Mlle ANASTASIE.

Vous parviendrez à nous faire craindre les ajustemens.

Mlle BLANDINE.

Achevez, Mademoiselle, & nous faites voir encore la perte de notre ame.

Mlle CONSTANCE.

Vous la voyez vous-même : par votre injustice vous empruntez ce que vous ne pouvez payer, vous ruinez des familles entieres ; j'en ai vû un grand nombre à l'aumône, fçachant fort bien qui les



*de Madame de Maintenon.* 101  
y avoit réduites : tout ce que je  
vous dis-là n'est que trop com-  
mun.

Mlle VALERIE.

Mais on n'aime l'ajustement  
que dans la jeunesse , & elle ne  
dure pas assez pour donner le tems  
de faire tant de désordres.

Mlle CONSTANCE.

Cette inclination ne passe point  
avec l'âge , quand la raison ne la  
détruit pas.

Mlle PLACIDE.

Une vieille ajustée seroit bien  
ridicule.

Mlle CONSTANCE.

C'est encore un des inconvé-  
niens des ajustemens , mais j'ai  
voulu vous parler des plus impor-  
tans.

Mlle ROSALIE.

Je trouve très-important qu'on  
ne se moque point de moi.

E iij



Mlle CONSTANCE.

Ne vous ajuftez donc pas trop, car on ne fçait point modérer ce goût-là, & il nous attire bien des railleries.

Mlle ANASTASIE.

Vous nous réduirez au fac & à la cendre!

Mlle CONSTANCE.

Plût à Dieu vous réduire à la propreté, à la fimplicité, à la modestie, & qu'on vît que vous pourriez vous ajufter davantage, fi vous le vouliez.

Mlle BLANDINE.

Y a-t-il autant de loüanges pour les filles qui ne fe parent point que de blâme pour celles qui s'ajuftent trop?

Mlle CONSTANCE.

Comme il n'y a rien de plus ordinaire que ce goût-là, il n'y a rien qu'on eftime davantage dans notre fexe que d'être capable de

*de Madame de Maintenon. 103*

se mettre au-dessus de cette foiblesse : cette conduite marque en même tems que nous ne songeons à plaire à personne , que nous aimons notre réputation , & que nous avons une véritable élévation.

Mlle PLACIDE.

Vous nous avez bien conduites, Mademoiselle, & j'avoüe que je ne croyois pas que vous prouveriez si bien ce que vous avanciez.

Mlle VALÉRIE.

Que nous sommes heureuses qu'on nous prévienne ainsi !

Mlle LUCILE.

Et que je me sçais bon gré d'avoir entamé cette conversation !



---

---

## XI. CONVERSATION.

*Sur l'Indifcrétion.*

MADemoiselle VICTOIRE.

**J**E fors d'un lieu où j'ai bien souffert : il y avoit un très-honnête homme qui étoit boffu ; une jeune Dame a parlé long-tems devant lui des avantages d'une belle taille : nous avons touffé & fait tous nos efforts pour la faire appercevoir de l'embarras qu'elle caufoit , ou pour changer de converfation ; mais elle a toujours continué , & s'est enfin emportée fur l'imprudence des boffus qui vont par le monde : je fuis fortie auffi embarrassée que celui pour qui je l'étois.



*de Madame de Maintenon.* 105

Mlle ADELAÏDE.

Voilà une grande indiscretion.

Mlle MELANIE.

On ne peut trop éviter cette  
personne-là.

Mlle ROSALIE.

Tout le monde n'a pas des dé-  
fauts si visibles.

Mlle ALEXANDRINE.

Quand on est indiscrete, Ma-  
demoiselle, on embarrasse tou-  
jours, & on ne s'en tient pas à  
blâmer les bossus.

Mlle ROSALIE.

On sçait bien qu'il y a des dé-  
fauts aussi visibles que celui-là :  
mais n'est-on pas en sûreté quand  
on n'a rien de remarquable en sa  
personne ?

Mlle ALEXANDRINE.

Et qui est-ce qui n'a pas des en-  
droits qu'il faille traiter avec dis-  
cretion ? & si ce ne sont pas des  
défauts aussi visibles, ils n'en

E V



sont pas moins sensibles.

Mlle ANASTASIE.

On ne se fait pas toujours justice , Mademoiselle : les défauts du cœur & de l'esprit ne sont pas si remarquables que ceux du corps ; on ne les connoît pas si clairement , on n'en demeureroit pas d'accord si aisément , & on n'en seroit pas si embarrassé.

Mlle ALEXANDRINE.

Ah ! Mademoiselle , si vous connoissiez la personne dont Mademoiselle vient de parler comme je la connois , vous verriez qu'elle n'ouvre jamais la bouche qu'elle ne fâche quelqu'un, & ne fasse trembler tout le monde.

Mlle MELANIE.

Il faudroit la chasser du commerce des honnêtes gens.

Mlle ALEXANDRINE.

Ce seroit un grand bonheur , on n'avoit, pour vivre en sûreté,

*de Madame de Maintenon.* 107  
qu'à se défaire d'elle , mais l'indiscrétion est plus ordinaire que l'on ne pense.

Mlle ADELAIÏDE.

Mais je suis de l'avis de Mademoiselle , & il me semble que l'on n'a rien à craindre quand on a une figure passable.

Mlle ALEXANDRINE.

Croiriez-vous donc, Mademoiselle , que l'indiscrétion ne va qu'à parler d'un défaut devant une personne qui l'a , & ne comptez-vous pour rien d'importuner comme font les personnes indiscrettes ?

Mlle MELANIE.

Dites - nous donc ce que c'est que l'indiscrétion.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ne sçaurois vous en faire une bonne définition , car les définitions , comme vous sçavez mieux que moi , doivent être courtes , &

E vj

je fens que je parlerois une heure  
entiere de l'indifcrétion.

Mlle V I C T O I R E.

Il eft dommage , Mademoifel-  
le , que je ne fois auffi capable  
d'en parler que vous ; car après  
ce que j'ai vû aujourd'hui , je  
m'emporterois volontiers contre  
elle.

Mlle M E L A N I E.

Il faut que Mademoifelle nous  
la faffe connoître pour l'éviter.

Mlle A L E X A N D R I N E.

L'indifcrétion eft ce qu'il y a  
de pis pour la fociété : c'eft ce  
qui fâche continuellement , c'eft  
ce qui fe trouve à tout ; on l'eft à  
toute heure , en tout tems & avec  
toutes fortes de perfonnes ; elle  
fâche fans vouloir fâcher , elle  
entre mal à propos , elle fort à  
contre tems , elle parle toujourns  
d'elle même, elle rompt en vifie-  
re , elle écoute ce qu'on ne veut



pas qu'elle entende, elle n'entend pas ce qu'on veut qu'elle sçache, elle raille de la laideur devant une personne laide, elle attaque la pauvreté devant des personnes qui ne sont pas riches, elle se déchaîne contre le peu de naissance en présence des personnes qui n'en ont point, elle tourne la vieillesse en ridicule devant ceux qui ne sont plus jeunes; en un mot, elle dit tout ce qu'il faut taire.

Mlle ANASTASIE.

En vérité, Mademoiselle, il n'y a rien de si ridicule que le portrait que vous venez de faire, & je ne connois présentement rien de si fâcheux que l'indiscrétion.

Mlle ADELAÏDE.

Je crois qu'il n'y a point de défauts dont on ne s'accommodât mieux, & il faut que la discrétion soit la plus grande de toutes les vertus.



Mlle ALEXANDRINE.

Je crois pourtant qu'il y en a de plus essentielles , mais je n'en connois point d'un si fréquent usage.

Mlle MELANIE.

Il est vrai qu'on en a besoin à tous les momens de la vie.

Mlle ANASTASIE.

Il n'y a qu'avec ses amis intimes qu'on peut s'en passer , à qui on parle fans réflexion , & à qui on dit tout ce qu'on pense.

Mlle ALEXANDRINE.

La discrétion est encore nécessaire avec les personnes dont vous parlez , Mademoiselle , car il faut respecter l'amitié , la ménager , prendre son tems , éviter de la blesser , ne voir pas toujours ses foibleffes ; & c'est par la discrétion que toutes ces délicatesses se doivent régler.

*de Madame de Maintenon. III*

Mlle VICTOIRE.

Je croirois blesser l'amitié si j'avois de l'art avec les personnes que j'aime , & si je ne leur disois tout ce que je pense.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous la blesseriez bien davantage si vous n'en usiez avec discrétion , & nous sommes trop imparfaites pour n'avoir pas besoin que l'art vienne au secours de la nature qui est très-défectueuse.

Mlle ANASTASIE.

Je me rends à ce que vous dites , & j'avoüe que je n'avois pas de la discrétion , l'idée que vous m'en donnez : je suis ravie de vous en entendre parler.

Mlle ALEXANDRINE.

La discrétion est en effet admirable ; elle nous apprend à nous taire , elle nous empêche de parler brusquement , elle nous donne une grande attention aux autres

elle nous défend de parler de nous-mêmes , de notre naiffance , de nos biens , de nos maux , de nos affaires ; elle fait que nous n'ennuyons jamais , & que nous plaifons fouvent : mais je ne fçais, Mesdemoifelles , fi je ne fuis point indiscrette moi-même , de vous en parler fi long-tems.

Mlle MELANIE.

Non , Mademoifelle , vous ne le fçauriez être : nous ne cherchons qu'à nous inftruire , & tout ce que vous nous dites nous peut être fort utile : continuez , je vous en prie.

Mlle ALEXANDRINE.

Je n'en fçais pas plus que vous, Mesdemoifelles , & c'est peut-être par intérêt & par amour propre que j'attaque un défaut dont je pâtirois plus que perfonne ; mais puiſque vous voulez que nous nous inftruiſions enfemble , fon-



geons à acquérir de la discrétion :  
il en faut en tout, & jusques dans  
la vertu ; c'est à la discrétion à la  
régler , car il ne faut pas toujours  
être sage , il ne faut pas toujours  
faire des actions de piété , ni en  
tenir les discours ; & enfin il n'y  
a que de la discrétion dont il fail-  
le toujours user.

Mlle VICTOIRE.

Je n'ai plus de regret à ce que  
j'ai souffert d'une indiscrette ,  
puisque mon aventure a donné  
lieu à une conversation dont j'es-  
pere que nous profiterons toutes.





---

**XII. CONVERSATION.***Sur l'Ordre.***MADemoisELLE ATHENAÏS.**

**Q**uoique je me sois bien divertie ce Carnaval, Mesdemoiselles, je suis pourtant ravie de ce qu'il est passé.

**Mlle ALPHONSINE.**

Pour moi je n'en sens ni joie ni chagrin.

**Mlle HENRIETTE.**

Et moi, qui suis toujours sincère, j'avoüe franchement que je ne serois pas fâchée qu'il durât encore.

**Mlle MARCELLE.**

On peut juger par-là que vous aimez moins l'ordre que le plaisir.

**Mlle AUGUSTE.**

Effectivement, Mademoiselle;

*de Madame de Maintenon.* 115  
vous voulez nous donner mauvais  
se opinion de vous.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! pour mériter votre esti-  
me il faut cacher ses sentimens ?

Mlle MARCELLE.

Non , Mademoiselle , nous  
vous aimons mieux sincere : mais  
nous vous souhaiterions un peu  
plus de goût pour l'ordre, & moins  
d'engouement pour le plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Je m'accommode fort bien de  
l'ordre ; mais je m'accommode  
bien aussi des relâchemens que  
l'on nous donne, & je vous avoue  
encore que je me suis bien diver-  
tie.

Mlle AUGUSTE.

Vous en revenez toujours au  
plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Si ceux que nous prenons n'é-  
toient pas innocens , ils ne se-  
roient pas permis,

Mlle A T H E N A Ï S.

Je n'y crois point de mal , & j'aime autant qu'une autre à me divertir ; mais comme l'intention de ceux qui nous accordent des plaifirs , n'est que de nous faire prendre de nouvelles forces pour mieux nous acquitter de notre devoir , j'ai oublié ce Carnaval , & je ne fonge qu'à profiter de tout ce que l'on fait pour nous.

Mlle H E N R I E T T E.

Le plaifir en eft-il moins grand pour nous être permis ?

Mlle A T H E N A Ï S.

Bien au contraire , il m'en paroît meilleur , car on le prend fans inquiétude & fans remords.

Mlle M A R C E L L E.

Mais aimeriez-vous à paffer votre vie comme nous avons paffé les derniers jours du Carnaval ?

Mlle H E N R I E T T E.

Je crois que mon corps s'en



*de Madame de Maintenon.* 117  
lasseroit plutôt que mon esprit.

Mlle AUGUSTE.

Et moi j'aimerois mieux n'avoir  
jamais de plaisir que de passer ma  
vie comme nous avons passé les  
derniers jours du Carnaval.

Mlle MARCELLE.

Il est vrai que notre vie ordi-  
naire me paroît plus agréable, &  
j'ai plus de joie dans nos récréa-  
tions que je n'en ai eue dans ces  
jours destinés au plaisir depuis le  
matin jusqu'au soir.

Mlle IRENE.

Mademoiselle est aussi attachée  
à l'ordre que Mademoiselle l'est  
au plaisir.

Mlle HENRIETTE.

J'avoue ingénument que je  
l'aime, en comptant toujours qu'il  
est innocent.

Mlle MARCELLE.

Mais il ne seroit plus innocent,  
s'il étoit continuel.



Mlle HENRIETTE.

Pourquoi, Mademoifelle ?

Mlle MARCELLE.

Parce que du moins nous perdri-  
rions un tems qui nous eft don-  
né pour en profiter , fans compter  
les autres fuites.

Mlle IRENE.

Revenons à l'ordre , Mesde-  
moifelles ; nous en avons dit  
quelque chofe : mais Mademoi-  
felle en revient toujours au plai-  
fir ; il lui tient fort au cœur.

Mlle HENRIETTE.

J'ai été bien décriée, parce que  
je fuis plus fincere que les autres ;  
mais en vérité , j'aime peut - être  
autant l'ordre que vous l'aimez.

Mlle ATHENAÏS.

Je ne pouvois plus vivre dans  
le défordre ; rien ne me fait paffer  
les jours fi vîte & fi agréablement  
que l'ordre.

*de Madame de Maintenon. 119*

Mlle AUGUSTE.

J'ai eu bien de la peine à m'y accoutûmer, & je le confondois d'abord avec la contrainte ; mais mon expérience m'a appris qu'il n'y a rien de si beau & de si bon.

Mlle MARCELLE.

Dieu a établi l'ordre : il pouvoit créer le monde en un instant ; mais il l'a voulu faire avec ordre, il a consacré le travail & le repos, il a réglé le jour par le cours du soleil , il a voulu que la nuit y succédât : les saisons sont réglées ; nous les prévoyons par-là , & sans cet ordre général nous serions dans une étrange confusion.

Mlle ATHENAÏS.

On ne peut gouverner sans ordre , & les maîtres le préfèrent au plaisir de tout faire , quand la fantaisie leur en prendroit : ils s'y assujettissent eux-mêmes : le Roi a ses heures aussi réglées que nous

avons les nôtres , & n'ayant qu'à commander , il fe lie lui - même pour fe rendre commode aux autres , & afin que l'on fçache toujours ce que l'on doit faire.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! il y a quelques règles à la Cour, & le Roi ne fait pas toutes chofes à mefure que l'envie lui en vient.

Mlle IRENE.

Il le pourroit fans doute : mais que feroit - ce que la Cour d'un Prince dont on ne fçauroit jamais l'heure de fon lever, de fon repas, de fes plaifirs , & de fon coucher. Les Courtifans feroient fort à plaindre, ils ne pourroient réfifter à la fatigue de l'attendre toujours, & feroient fâchés de manquer le tems de lui marquer leurs emprefsemens.

Mlle ATHENAÏS.

Une armée feroit auffi affez  
embarrassée



*de Madame de Maintenon.* 121  
embarrassée si chaque soldat ne  
sçavoit ce qu'il doit faire.

Mlle I R E N E.

Et sans aller plus loin , Mesdemoilles , que ferions-nous si on nous laissoit depuis le matin jusqu'au soir livrées à nous-mêmes , attendant toujours ce que l'on veut nous commander , & faisant presque toujours mal , parce que nous n'aurions pû le prévoir , & par conséquent nous y préparer ?

Mlle M A R C E L L E.

Quand dans la suite de ma vie je tomberoïs entre les mains des gens du monde les plus défordonnés , je me ferois une règle pour moi , & si je n'étois pas maîtresse de mes actions , je réglerois mes pensées , & je disposerois à toutes les heures du jour des mouvemens de mon cœur autant qu'il me seroit possible.

F



Mlle ATHENAÏS.

Il faut pour cela en être bien la maîtresse.

Mlle ALPHONSINE.

Il ne faut pour cela que se donner à Dieu.

Mlle HENRIETTE.

Vous parviendrez à tout ce que vous désirerez de moi, en me faisant aimer l'ordre, & me dégoûtant du plaisir.

Mlle IRENE.

L'ordre me ravit, il me met en repos, il me rend tranquille, il me donne du tems pour tout ce que j'ai à faire, il ne m'en laisse point de reste, & je trouve que c'est un remède contre toutes sortes d'inconvéniens.

Mlle ALPHONSINE.

Voilà un éloge pour l'ordre qui ne laisse rien à désirer, & qui nous en donne une grande estime.

Mlle I R E N E.

Je serois ravie, Mesdemoiselles, de vous avoir persuadées en sa faveur, car je l'aime beaucoup, & je voudrois que tout le monde lui fût soumis.

---

### XIII. CONVERSATION.

*Sur le Courage.*

MADemoisELLE FAUSTINE.

**J**E suis bien lassé de m'entendre gronder toujours sur le courage, & je voudrois bien sçavoir précisément en quoi il consiste.

Mlle E L E O N O R E.

Le courage est de n'avoir point peur, & cette sorte de mérite n'est point pour notre sexe, à qui il est permis d'être timide, de craindre les esprits, le tonnerre & toutes sortes de dangers.

F ij

Mlle S O P H I E.

Il faut bien le permettre , car je ne pourrois m'en empêcher.

Mlle O L I M P I A D E.

Il eft certain que le courage eft oppofé à la peur; mais il y en a de plus d'une efpèce , & ce n'eft pas celui qui fait aimer la guerre & hazarder la vie qui nous eft néceffaire : pour les foibleffes dont Mademoifelle vient de parler , je voudrois m'en défaire.

Mlle S O P H I E.

Eh ! comment s'en défaire ?

Mlle O L I M P I A D E.

En s'y oppofant d'abord , car ces foibleffes qu'on fe communique dans la jeunefle & qu'on croit jolies , deviennent des maladies dans la fuite dont on fouffre beaucoup , & dont on ne peut pas fe défaire: j'ai vû des perfonnes bien importunes par ces endroits-là.

*de Madame de Maintenon. 125,*

Mlle FAUSTINE.

Rien ne me paroît plus excusable.

Mlle EMILIE.

Il ne nous restera que trop de foiblesses qui auront besoin d'excuse sans en garder de volontaires.

Mlle FAUSTINE.

Mais revê nons donc à ce courage.

Mlle OLIMPIADE.

Je suis persuadée que Mademoiselle voudroit en sçavoir plus que nous.

Mlle EMILIE.

\* Si cela est, c'est pour avoir approché \* plus souvent celle qui nous faisoit ces reproches & avoir entendu ses instructions.

Mlle SOPHIE.

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, dites - nous ce que vous en avez appris.



Mlle EMILIE.

J'ai oui dire que le courage est de surmonter les difficultés que nous trouvons dans nous-mêmes & dans les autres , & de poursuivre nos entreprises sans nous rebuter.

Mlle SOPHIE.

Et. quelle entreprise pouvons-nous faire ici , où nous n'avons qu'à obéir & à observer une règle?

Mlle OLIMPIADE.

Il faut du courage pour obéir , & pour observer une règle.

Mlle FAUSTINE.

Nous en avons donc toutes , car nous n'en voyons pas parmi nous qui s'en dispensent.

Mlle EMILIE.

Il y a bien de la différence , Mademoiselle , entre faire une chose & la bien faire : peu de soldats se dispensent d'aller au combat ; mais les uns y courent avec

*de Madame de Maintenon.* 127  
ardeur & les autres n'y vont qu'à  
coups de bâton.

Mlle SOPHIE.

Cette comparaison m'éclaircit  
parfaitement & me fait voir qu'en  
effet cette différence se trouve  
entre nous.

Mlle EMILIE.

Il y en a qui s'acquittent de  
tous leurs devoirs avec joie , qui  
sont les premières par-tout , qui  
se levent dans l'instant qu'on les  
éveille, qui ne se plaignent jamais  
du froid , ni du chaud , qui trou-  
vent du tems pour elles & pour  
rendre service aux autres , qui ai-  
ment le travail , qui veulent con-  
tenter leurs maîtresses , qui vou-  
droient faire encore plus qu'on  
ne leur demande , qui comptent  
pour rien ce qu'elles font , qui  
comprennent qu'elles auroient  
bien d'autres peines dans le mon-  
de; & je crois que celles-là ont du  
courage.

F iv

Mlle OLIMPIADE.

Dépeignez-nous auffi-bien les autres.

Mlle EMILIE.

Ce font celles à qui tout coûte, qui ne peuvent ni s'éveiller, ni s'endormir, qui trouvent la règle infupportable, qui voudroient vivre en bêtes, fe lever quand elles n'auroient plus envie de dormir, fe coucher quand elles en fentiroient venir le befoin, manger quand la fantaifie le demanderoit, ne jamais travailler, chercher le plaifir par-tout, ou au moins le repos.

Mlle ELEONORE.

Vous tomberez d'accord que ces exemples ne font que pour le tems préfent, & que nous en ferons quittes en fortant d'ici.

Mlle EMILIE.

Nous n'aurons peut-être pas les mêmes occasions de fouffrir; mais



nous en aurons apparemment de plus grandes : ce que je viens de dire ne sont que des bagatelles, si nous les comparons à la pauvreté où nous pourrons nous trouver, & à la mauvaise humeur de ceux à qui nous aurons à faire, qui ne nous reprendront pas avec les mesures que l'on garde ici.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez donc du courage dans l'esprit, aussi-bien que dans les actions.

Mlle SOPHIE.

Je me sentirois assez capable de me surmonter dans tout ce qui ne fait souffrir que mon corps : mais pour les contradictions, les réprimandes, les mépris, je ne les puis supporter sans colere ou sans abattement.

Mlle FAUSTINE.

Et moi je souffrirois plus aisément ce qui ne blesse que mon

F v



esprit : mais j'avoüe que je suis fort sensible aux incommodités extérieures.

Mlle EMILIE.

Vous voyez , Mademoiselle , que le courage s'étend bien loin , & qu'il en faut en tout. Que peut-on espérer dans la suite de sa vie, si on ne veut rien souffrir ? Comment rendrons - nous notre corps & notre esprit fermes , si la moindre peine nous abat ou nous rebute ? Jamais un corps ne se fortifie au - dessus des autres qu'en l'accoutumant à la fatigue , & jamais l'esprit ne deviendra robuste & courageux qu'en l'accoutumant à surmonter les difficultés.

Mlle OLIMPIADE.

Il en est de même de la vertu ; on ne l'acquiert que par des épreuves , & par des pratiques qui vont à se faire violence.

Mlle E L E O N O R E.

Que sçavons - nous ce que Dieu nous réserve? Nous n'aurons peut-être rien à souffrir.

Mlle E M I L I E.

Dieu en a disposé autrement : on ne se sauve que par la voie étroite , & on ne peut parvenir au bonheur que par les souffrances.

Mlle E L E O N O R E.

Tout cela ne me coûtera rien , quand je serai dévote.

Mlle E M I L I E.

Il vous en coûtera encore beaucoup , sur-tout ne vous étant pas accoutumée à souffrir.

Mlle F A U S T I N E.

Mais tout le monde souffre-t-il également ? & n'y a-t-il aucune condition qui puisse diminuer nos souffrances ?

Mlle E M I L I E.

Si quelque chose peut les diminuer , c'est de nous y attendre ,

de nous y préparer , de nous y accoûtumer , de trouver celles qui fe préfenteront petites , & d'en envifager toujourn de plus grandes. Je crois qu'une De-moifelle de Saint Cyr qui auroit fouffert courageufement les incommodités , les affujettiffemens , les contraintes , les humiliations , les contradictions qui font inféparables d'une bonne éducation ; fera plus capable de fe bien tirer de ce qu'elle trouvera dans le monde , que celle qui aura été lâche , délicate , difficile , & qui bien loin de fe fortifier par les fouffrances , fe fera encore affoiblie par les plaintes , les murmures , les communications de fes peines , qui ne font propres qu'à ajoûter les foibleffes des autres aux nôtres particulières.

Mlle FAUSTINE.

Je commence à comprendre que les Demoiselles de Saint Cyr ont besoin de courage par le malheur de leur fortune , & cet endroit excite un peu mon envie contre le Grands & les riches qui n'ont gueres de choses à désirer.

Mlle EMILIE.

J'ai voulu nous appliquer tout ce que j'ai dit du courage afin de nous le rendre utile : il n'y a aucun état où il n'y ait à souffrir & où il ne faille du courage : les grandes peines sont pour les Grands: nous nous plaignons d'être contraintes; les Grands le sont plus que nous : ils essuyent de grandes contradictions , pendant que nous n'en essuyons que de petites.

Mlle FAUSTINE.

Au moins leur corps est-il à l'aise.



- Mlle EMILIE.

Leurs peines d'esprit nous meneroient trop loin , si nous voulions entrer dans ce détail , & pour leurs corps, quoiqu'ils ayent de quoi être à leur aise , on les expose aux fatigues pour les y accoutumer, tant on est persuadé que quelque naissance & quelque bien qu'on ait , il faut avoir du courage pour se distinguer des autres.

Mlle ELEONORE.

A quelles peines les expose-t-on ?

Mlle EMILIE.

Et songez-vous bien, Mademoiselle , que nos Princes vont souvent à pied dans les voyages , & dans les promenades ; je ne dis pas pour leur plaisir , mais jusqu'à les fatiguer.

Mlle OLIMPIADE.

Il y a quelques jours qu'on

*de Madame de Maintenon.* 135  
trouva le Roi d'Espagne , Mon-  
seigneur le Duc d'Anjou , sur le  
chemin de Versailles à Saint Cyr :  
il avoit ôté son habit pour marcher  
plus librement , il chassoit par un  
froid très-rude , il étoit à pied ,  
un fusil sur l'épaule.

Mlle E L E O N O R E.

A quoi cela est-il bon ?

Mlle E M I L I E.

A fortifier son corps & sa santé,  
à s'accoutumer aux fatigues infé-  
parables de la guerre , & à rendre  
son esprit plus libre & plus cou-  
rageux qu'il ne le peut être, quand  
il est esclave des commodités &  
des délicatesses.

Mlle O L I M P I A D E.

Me voilà contente sur le cou-  
rage , disons quelque chose de  
cette bonne foi qu'on nous de-  
mande encore.

Mlle S O P H I E.

Ce sujet demande une conver-  
sation particuliere,

---

#### XIV. CONVERSATION.

*Sur la Droiture.*

MADemoisELLE EUPHROSINE.

**L**Es conversations qu'on nous fait faire m'éclairent si bien sur des choses que je ne faisois qu'entrevoir, que je voudrois que nous en eussions une sur ce qu'on appelle *Droiture*.

Mlle FLORIDE.

Je crois que la droiture est d'aller toujours à la fin de ce qu'on nous propose.

Mlle DOROTHÉE.

Il en faut toujours venir pour moi aux exemples.

Mlle FLORIDE.

Par exemple, Mademoiselle, on ne veut point que nous chantions des chansons profanes, &



l'on prend toutes sortes de précautions pourqu'il n'en entre point dans la maison , ni par les livres , ni par les écrits : y auroit-il de la droiture à s'en tenir au pied de la lettre , en ne disant aucune de ces chansons , mais de chanter celles que nous avons apprises dans le monde , & ne feroit-ce pas aller tout de même contre la fin qu'on se propose.

Mlle EUPHROSINE.

Et quelle est cette fin ?

Mlle FLORIDE.

Que nous ne sçachions rien de mauvais , que nous nous remplissions l'esprit & le cœur de bonnes choses.

Mlle CLOTILDE.

Je ne puis pas m'empêcher de sçavoir ce que j'ai appris dans le monde.

Mlle FLORIDE.

On peut espérer que vous l'ou-



blierez , & vous devez le désirer.

Mlle CLOTILDE.

Est-on maître de sa mémoire ?

Mlle FLORIDE.

On peut rejeter ce qu'elle nous rappelle quand il est mauvais, & nous parviendrons à l'oublier quand nous le désirerons de bonne foi.

Mlle DOROTHÉE.

Mais tous ces soins empêcheront-ils que nous ne retrouvions les mêmes choses dans le monde quand nous sortirons d'ici ?

Mlle FLORIDE.

Par ce même raisonnement il ne faudroit donc point nous instruire sur notre Religion, car nous trouverons peut-être dans le monde des impies & des libertins : il ne faudroit point nous former à la vertu, car nous trouverons des personnes qui n'en ont point.

*de Madame de Maintenon. 139*

Mlle EUPHROSINE.

Ce que nous pourrons trouver de corruption dans le monde est une grande raison pour nous fournir ici de toutes sortes de préservatifs.

Mlle DOROTHÉE.

Revenons encore à quelque exemple de droiture.

Mlle FLORIDE.

On prend un Directeur afin qu'il nous conduise dans le chemin du salut, & pour cela nous voulons qu'il connoisse ce qu'il y a en nous de bien & de mal : y auroit-il de la droiture à lui vouloir cacher quelque chose ?

Mlle CLOTILDE.

On n'est point obligé de se confesser toujours à la même personne.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai que l'Eglise a donné une entière liberté sur la Confes-

sion : mais il n'est pas toujours bon d'ufer de tout ce qui est permis.

Mlle CLOTILDE.

Quoi ! si dans l'absence de mon Directeur je m'étois confessée à un autre , vous voudriez que je recommençasse ma confession.

Mlle FLORIDE.

Vous n'y seriez pas obligée ! mais s'il vous étoit arrivé quelque chose de considérable , la droiture demanderoit que vous le disiez à votre Confesseur.

Mlle CLOTILDE.

Je serois ravie qu'il ignorât ma faute.

Mlle FLORIDE.

Ce seroit perdre de vûe la fin que vous vous êtes proposée en le prenant , puisqu'il cesseroit de vous connoître , & ne pourroit plus vous guider si sûrement.



Mlle EUPHROSINE.

On ne voudroit pas avoir une telle conduite avec son Medecin, & si on avoit eu la fièvre dans l'intervalle d'une de ses visites, on le lui diroit avec les circonstances, afin qu'il nous donnât des remèdes convenables à notre disposition présente.

Mlle HORTENSE.

Rien n'est si juste que cette comparaison, & je ne comprends pas présentement qu'on puisse penser autrement.

Mlle DOROTHÉE.

Je suis insatiable d'exemples, & j'en voudrois encore.

Mlle FLORIDE.

La fin de l'établissement de Saint Cyr est de former des Demoiselles Chrétiennes qui portent la Religion dans tous les lieux où la Providence les conduira. Entreroient-elles avec droiture dans



cette intention, fi elles fe contenoient de garder extérieurement les règles de Saint Cyr fans faire un amas intérieur de Religion & de toutes fortes de vertus.

Mlle HORTENSE.

Par tous les exemples que vous propofez , je trouve que la droiture & la bonne foi fe reffemblent fort.

Mlle FLORIDE.

Comme toutes les vertus vont à la même fin , qui eft le véritable bien de l'homme , elles ont entr'elles un grand rapport , & il eft vrai qu'on a de la peine à diftinguer la bonne foi , la droiture & la fimplicité.

Mlle HORTENSE.

Ah ! que je fuis aife de vous entendre un peu parler de la fimplicité ; car fi je l'ofe dire , je la confonds un peu avec la fottife.

Mlle FLORIDE.

Rien n'en est plus éloigné , & j'ai oui dire à des personnes expérimentées que les grands esprits , & les grands cœurs sont plus capables de simplicité que les autres.

Mlle CLOTILDE.

Mais en quoi faites-vous consister cette simplicité ?

Mlle FLORIDE.

A n'être point double , point artificieuse , point remplie de finesses , de desseins , de tours , de détours , de jugemens sur ce que les autres font & disent , à dire simplement ce qu'on pense , & à croire que les autres font de même , à ne point retourner sur ce qu'on a dit , à n'y point chercher un autre sens que celui qui s'est montré naturellement , à ne point examiner ce que nous ne pouvons sûrement sçavoir , & à ne

nous point occuper de penſées  
toujours inutiles & bien ſouvent  
mauvaiſes.

Mlle CLOTILDE.

Je vous dirai encore qu'on n'eſt  
point maître de ſes penſées.

Mlle FLORIDE.

Et je vous répondrai encore,  
qu'avec le ſecours de Dieu, qui  
ne nous manque jamais, on eſt  
maître de tout; qu'on peut retenir  
ſes penſées, les faire changer  
d'objet, & ſe ſimplifier peu à peu  
en s'occupant de bonnes choſes  
qui puiſſent tourner notre cœur à  
toutes les vertus.

Mlle CLOTILDE.

Vous ne voulez donc rien laiſ-  
ſer pour le plaifir, ſi vous voulez  
contraindre juſqu'aux penſées?

Mlle FLORIDE.

Tout ce que nous diſons ne  
s'oppoſe pas aux plaifirs innocens,  
& ſi vous goûtez jamais la paix  
d'une



*de Madame de Maintenon. 145*  
d'une ame droite, simple & de  
bonne foi ; vous conviendrez  
qu'elle est plus délicate que  
tous les plaisirs.

---

## XV. CONVERSATION.

*Sur la Raillerie.*

MADemoiselle AURELIE.

**J**E craignois fort, Mesdemoi-  
selles, que le petit voyage  
que j'ai fait à la campagne ne me  
privât de l'honneur que vous me  
faites, & je veux profiter aujour-  
d'hui de cette occasion pour vous  
faire une question que vous pour-  
rez mieux décider que personne.

Mlle AGATHINE.

Je ne me sens gueres capable  
de faire des décisions : mais vous  
n'avez qu'à ordonner, je vous di-

G



rai assurément tout ce que je sçais

Mlle AURELIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes d'esprit : on parla sur la raillerie ; il y en avoit qui soutenoient que c'étoit une marque de la finesse de l'esprit , que lorsqu'elle est bien faite , & qu'elle ne peut fâcher personne , elle rend la conversation agréable : d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler : on voulut me faire juge, mais j'avoüai que je ne m'en trouvois pas capable.

Mlle LOUISE.

Je ferois assez de l'avis de celles qui veulent railler , car ce seroit un grand agrément retranché du commerce de vouloir interdire la raillerie , la société deviendrait bien sérieuse & un peu fade.

Mlle AGATHINE.

Mais, Mademoiselle , trouvez-

*de Madame de Maintenon.* 147

vous qu'il soit agréable d'entendre censurer toutes les actions d'une personne , & qu'elle doive prendre plaisir à être le sujet du divertissement de toute une compagnie?

Mlle LOUISE.

Ah ! Mademoiselle , ce n'est pas-là ce que j'appelle raillerie : celle que je conçois n'offense personne ; elle doit même plaire à celle à qui elles s'adressent : il ne faut railler que celles qui entendent la raillerie , qui l'aiment , & qui peuvent nous la rendre.

Mlle AGATHINE.

Voici des personnes de bonne compagnie , qui entreront volontiers dans notre conversation.

Mlle VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos , Mesdemoiselles ? J'ai sujet de le craindre , & vous ne pouvez desirer que ce soit , ayant ici tout ce qu'il y a de meilleur.

G ij

Mlle AURELIE.

Nous vous y voyons avec joie, & nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre conversation où nous en étions, quand vous êtes entrées : nous en sommes sur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, & toutes enfin cherchent à la bien connoître.

Mlle ADELAÏDE.

Pour moi je trouve tant de difficultés à railler avec toutes les mesures que je crois qu'il faut garder, que je pense qu'il est plus sûr & plus facile de ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

C'est donc par paresse, Mademoiselle, que vous ne voulez pas railler, car si vous vouliez vous en donner la peine, vous le feriez mieux qu'une autre.

Mlle ADELAÏDE.

Vous avez trop bonne opinion



*de Madame de Maintenon. 149*

de moi : mais il est vrai que je ne trouve pas la raillerie assez nécessaire pour me donner la peine qu'il faut prendre pour se tenir dans les justes bornes où il est nécessaire qu'elle soit renfermée.

Mlle MELANIE.

Il n'y a gueres d'agrémens qui ne coûtent quelque peine pour les acquérir.

Mlle VICTOIRE.

Quoi ! Mademoiselle , les agrémens ne sont-ils pas naturels ?

Mlle AGATHINE.

Je crois que ceux du corps sont naturels ; mais il n'y en a gueres dans l'esprit qui ne soient acquis.

Mlle LOUISE.

Je suis si fort de l'avis de Mademoiselle , que je crois même que ceux du corps peuvent s'acquérir.

Mlle AURELIE.

Il y a tant de choses à dire sur

G iij



ce chapitre que nous quitterons la raillerie , fi nous épuifons ce fujet ; il mérite une converfation exprefle.

Mlle L O U I S E.

Vous m'avez fait un grand plaisir , Mademoifelle , de revenir à notre fujet , car j'avois bien envie que la raillerie fût autorifée dans une compagnie comme celle-ci.

Mlle V I C T O I R E.

Mais , Mademoifelle , ne fçavez-vous pas tous les grands malheurs qui font arrivés par la raillerie ?

Mlle L O U I S E.

J'en fçais plufieurs exemples : mais il y en auroit moins , fi on ne railloit jamais que ceux qui veulent être raillés , qui eft la premiere condition que j'y ai mife.

Mlle M E L A N I E.

Connoiffez-vous Madame de....

*de Madame de Maintenon. 151*  
qui raille indifféremment tout le monde avec beaucoup d'esprit, quoique sa figure soit ridicule? Ce n'est pas assurément à elle à railler.

Mlle LOUISE.

Si elle raille la première de ses défauts, elle peut bien railler les autres : il n'y a point de si dangereuses personnes sur la raillerie que celles qui s'y livrent elles-mêmes.

Mlle ABELAÏDE.

Oui, car on ne sçauroit leur rien dire que ce qu'elles se disent les premières.

Mlle AGATHINE.

Vous retombez toujours dans cette sorte de raillerie qui peut fâcher, & celle-là ne se doit jamais souffrir.

Mlle LOUISE.

Pour moi j'ai toujours raillé sans avoir fâché personne ; je ne

G iv

me fuis point contrainte là-deffus ;  
parce que je ne fuis tentée de  
railler que les perfonnes que j'ai-  
me.

Mlle VICTOIRE.

Je crois que voilà ce qui eft le  
plus sûr , de railler fes amis & de  
vouloir qu'ils nous raillent.

Mlle ADELAÏDE.

Tout ce que j'entends dire me  
confirme qu'il vaudroit encore  
mieux ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

Et moi je m'en tiendrai à rail-  
ler mes amis.

Mlle AURELIE.

Il faut en tout en revenir aux  
maximes du Chriftianifme , qui  
nous fournit la meilleure déci-  
fion ; & comme nous ne devons  
pas faire ce que nous ne vou-  
drions pas qui nous fût fait , ne  
difons jamais aux autres ce que  
nous ne voudrions pas qui nous  
fût dit.

## XVI. CONVERSATION.

*Sur les Agrémens.*

MADemoiselle CLARICE.

**N**Ous étions l'autre jour si occupées de la raillerie, que nous passâmes fort légèrement sur ce que l'on disoit que les agrémens se pouvoient acquérir.

Mlle EUGENIE.

J'ai toujours oui dire : Cette personne est née agréable, cette autre est née choquante ; ainsi j'ai cru que les agrémens étoient naturels, & j'ai peine à comprendre que l'on puisse les acquérir.

Mlle CELESTINE.

Je l'ai toujours oui dire aussi ; mais je ne sçais si toutes les per-



sonnes dont toutes les actions nous plaisent, qui ne tournent pas la main, & ne font aucun geste qui ne soit de bonne grace, je ne sçais, dis-je, si elles n'ont pas appris dans leur enfance ce qui nous charme & nous paroît naturel.

Mlle CLARICE.

En effet, si on n'apprenoit à un enfant qu'il faut lever les doigts en mangeant, qu'il faut cacher sa bouche quand on bâille, qu'il faut s'asseoir les pieds en dehors éloignés l'un de l'autre, & ainsi du reste, je doute que les agrémens naturels puissent le leur apprendre.

Mlle CELESTINE.

Quand on est accoutumé de bonne heure à toutes ses actions, il est vrai qu'elles paroissent naturelles, & que l'on ne pourroit pas s'en défaire.

*de Madame de Maintenon.* 155

Mlle BRIGITTE.

Tout cela nous prouve bien l'utilité que nous tirerons de prendre de bonnes habitudes.

Mlle CELESTINE.

Mais tous les agrémens consistent-ils dans ce que Mademoiselle vient de marquer ?

Mlle CLARICE.

Ils consistent dans toutes les actions généralement qu'il seroit ennuyeux de traiter en détail : mais si je voulois donner une règle générale là-dessus , ce seroit de faire toutes nos actions comme si nous avions pour témoins les personnes du monde auxquelles nous aurions le plus d'envie de plaire.

Mlle EUGENIE.

Ce seroit une grande contrainte.

Mlle CELESTINE.

Elle ne dureroit pas long-tems ;

G vj

& vous seriez toujours comme il faut être sans qu'il vous en coûtât rien.

Mlle EUGENIE.

Quoi ! je serois toujours comme si j'étois devant le Roi, & je ne serois jamais en liberté !

Mlle CAMILLE.

On voit si peu le Roi, qu'il ne faut devant lui qu'un air respectueux & attentif, mais si on avoit l'honneur d'être dans sa familiarité, il faudroit rire de bonne grace devant lui, manger aussi de même en sa présence ; en un mot, trouver sa liberté en faisant toujours bien ce qu'on fait.

Mlle BRIGITTE.

Qu'appellez-vous rire de bonne grace ?

Mlle CAMILLE.

Je crois que c'est rire à propos, rire avec modération, ne se point piquer de rire & ne point faire

*de Madame de Maintenon. 157*  
durer son rire au-delà de l'envie  
que l'on en a.

Mlle EMILIE.

J'ai connu une Dame qui  
disoit qu'il falloit défendre de rire  
en quelque cas que ce fût.

Mlle EUGENIE.

Je me trouverois bien malheu-  
reuse d'avoir une mere de cette  
humeur-là.

Mlle EMILIE.

La proposition me parut d'a-  
bord comme à vous : mais je ne  
pus disconvenir de ce qu'elle di-  
soit quand j'en sçus la raison.

Mlle EUGENIE.

Peut-on avoir une raison pour  
une telle bisarrerie ?

Mlle CECILE.

J'ai bien envie de la sçavoir ;  
car je ne la conçois pas.

Mlle EMILIE.

Cette Dame dit qu'il n'y a de  
rire qui sied bien que celui qui



échappe malgré nous , & qu'ainfi on peut défendre tous les autres , puisqu'on ne peut retenir celui-là qui plaît toûjours , parce qu'il est naturel.

Mlle BRIGITTE.

Je voudrois bien que vous m'expliquaffiez ce que c'est que de faire durer son rire au-delà de l'envie que l'on en a.

Mlle EMILIE.

Il y a des perfonnes qui fe piquent d'être rieufes , & qui ayant ri d'abord de bon cœur , font durer enfuite leur rire ; ce qui déplaît tout-à-fait , car il eft aifé de s'en appercevoir.

Mlle CLARICE.

En vérité , Mesdemoifelles , il faut toûjours avoir recours à la Religion , & la modéftie chrétienne nous fera une plus sûre règle pour toutes nos actions , que tout ce que nous pourrons trou-

*de Madame de Maintenon. 139*  
ver & dans les livres & dans l'u-  
sage du monde.

---

## XVII. CONVERSATION.

*Sur la Douceur.*

MADemoisELLE ROSALIE.

**J**E fors d'un lieu où l'on a bien  
disputé ; les unes soutenoient  
que Madame de . . . . étoit douce  
& les autres prétendoient qu'elle  
ne l'étoit point du tout.

Mlle ALEXANDRINE.

Il me semble que la douceur est  
une des qualités qui paroît le plus  
vîte , & qui est la moins douteuse.

Mlle ANASTASIE.

Je suis d'un avis bien opposé  
au vôtre , Mademoiselle , & je ne  
sçache rien où l'on soit si souvent  
trompé.

Mlle AUGUSTE.

Mais , par exemple , Mademoiselle , doutez - vous que Madame de .... foit douce , & que Madame de .... foit prompte & rude ?

Mlle ANASTASIE.

Je mets une grande différence entre la promptitude & la rudesse , & si je ne craignois de vous paroître contrariante , je vous dirois que je crois Madame de .... plus douce que Madame de ....

Mlle ALPHONSINE.

Ah ! Mademoiselle , vous n'y pensez pas ; il ne faut que les voir pour en juger tout autrement.

Mlle HENRIETTE.

Madame de .... est douce jufques dans les chofes extérieures ; la langueur , la douceur du fon de fa voix , fes manieres , tout est opposé en elle à la brufquerie.



Mlle ANASTASIE.

Voilà en effet sur quoi on juge une personne douce : mais que dit-elle avec ce ton de voix languissant ? Comment s'en accommodent Monsieur son mari , ses amis , ses domestiques & ses voisins ?

Mlle AUGUSTE.

Elle n'est pas trop aimée , je n'en comprends pas la raison.

Mlle ANASTASIE.

Et cette autre brutale, Madame de . . . .

Mlle ALEXANDRINE.

On l'aime , sans que je sçache pourquoi.

Mlle ANASTASIE.

Voilà déjà un grand préjugé en sa faveur.

Mlle AUGUSTE.

Elle peut être aimée , & aimable, sans être douce.

Mlle ANASTASIE.

Il est vrai qu'on peut avoir mille bonnes qualités qui font aimer sans être douce ; mais je crois qu'il est difficile d'être aimée généralement sans avoir de la douceur de quelque espèce.

Mlle ROSALIE.

Est-ce qu'il y en a de différentes espèces ?

Mlle AUGUSTE.

Je le crois ; il y a des personnes moins sensibles , moins vives , & la douceur est presque naturelle à celles-là.

Mlle ANASTASIE.

Il y en a d'autres dont le premier mouvement est vif , & dont le cœur ne laisse pas que d'être doux.

Mlle ROSALIE.

Mais enfin , en quoi consiste la véritable douceur ?

Mlle ANASTASIE.

Je crois que c'est à souffrir

*de Madame de Maintenon. 163*  
sans aigreur & sans colere tout ce  
qui s'oppose à nous.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne suis donc pas douce, car  
je me fâche quand on me contra-  
rie.

Mlle ALEXANDRINE.

Et moi j'ai un profond mépris  
pour ceux qui ne sont pas de  
mon avis, mais jamais je ne me  
fâche.

Mlle ANASTASIE.

Appellez-vous cela être douce?

Mlle ALEXANDRINE.

C'est toujours l'être plus que  
Mademoiselle, puisqu'elle se fâ-  
che quand on la contrarie.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je prétends que Made-  
moiselle est plus douce, & qu'il  
y a plus d'aigreur à ce mépris  
qu'à la contestation.

Mlle ANASTASIE.

Vous voyez déjà, Mademoi-

felle , qu'il y a plus d'une efpece de douceur.

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bannir la conteftation du commerce.

Mlle ANASTASIE.

Il en feroit moins agréable , & ce défir-là n'eft pas d'une perfonne auffi douce que vous le paroiffez , car il faut difputer , mais difputer avec douceur.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que je ne comprends pas cela.

Mlle ANASTASIE.

Et pourquoi ne pouvez - vous comprendre qu'on penfe autrement que vous ? Ne voulez-vous pas bien être perfuadée fi vousavez tort , & perfuader les autres fi vous avez raifon.

Mlle ALPHONSINE.

J'aurois beau être perfuadée de l'opinion des autres , je ne me



*de Madame de Maintenon.* 165  
rendrois jamais si j'avois tant fait  
que de disputer.

Mlle ANASTASIE.

Voilà justement ce qu'on appelle n'être pas douce , car il faut se rendre à la raison aussi - tôt qu'on la connoît , & ne jamais disputer de mauvaise foi , du moins dans les choses de conséquence.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que j'aurois de la peine à faire ce que vous dites.

Mlle ANASTASIE.

Je l'ai vû faire à une personne de beaucoup d'esprit , mais prévenue de l'opinion qu'elle soutenoit ; elle disputoit avec une vivacité qui lui étoit naturelle, avec un peu d'orgueil , & l'on voyoit qu'elle étoit très-persuadée qu'elle alloit convaincre : cependant elle s'arrêta tout court à une raison qui la convainquit elle-même,

166. *Les Loifirs*

& elle avoua qu'elle avoit eu tort.

Mlle ALEXANDRINE.

Je trouve quelque lâcheté à cela.

Mlle ANASTASIE.

Dieu nous préserve, Mademoiselle, de confondre le courage avec l'opiniâtreté: on fut charmé de ce que je viens de vous dire, & cette personne fut plus admirée par-là que par mille bonnes qualités qu'elle a.

Mlle AUGUSTE.

Bien loin qu'il y ait de la lâcheté dans ce procédé, il y a, ce me semble, de la grandeur.

Mlle ANASTASIE.

Vous avez raison, Mademoiselle, rien n'est si grand que de se rendre à la raison & à la vérité.

Mlle ALPHONSINE.

J'ai toujours oui dire qu'il y avoit du courage à soutenir ce

*de Madame de Maintenon. 167*  
qu'on avoit commencé.

Mlle ANASTASIE.

Il y a du courage à ne se point rebuter des difficultés ; à surmonter tous les obstacles qui se trouvent ou dans les autres ou dans nous mêmes , à souffrir toutes ces peines qui se rencontrent dans les choses que nous entreprenons ; mais il faut qu'elles soient fondées sur la justice & sur la raison.

Mlle ROSALIE.

Nous avons oublié la douceur ; il me semble que ce que nous disons n'y a plus de rapport.

Mlle ANASTASIE.

Tout y en a , Mademoiselle ; il y a une douceur d'humeur qui nous fait tout recevoir sans peine & sans aigreur ; il y en a une de conduite qui nous fait rendre à la raison ; il y en a une de cœur qui nous fait aimer la paix avec les personnes avec qui nous vivons ,

Mlle HENRIETTE.

Et une des plus rares.

Mlle ANASTASIE.

Elle le peut être dans toute  
fon étendue; mais il y a beaucoup  
de perfonnes qui paroiffent rudes  
& dont le cœur ne l'eft pas.

Mlle AUGUSTE.

On juge de la douceur fur les  
apparences exterieures qui ca-  
chent quelquefois beaucoup d'ai-  
greur.

Mlle ALEXANDRINE.

Quelque oppofition qu'on ait  
à cette vertu par fon naturel , ne  
peut-on pas l'acquérir ?

Mlle ANASTASIE.

Toutes les vertus peuvent s'ac-  
querir par le fecours de la grace ,  
& je crois qu'en faifant fouvent  
des actions de douceur on devien-  
droit bien - tôt plus douce que  
celles qui le font naturellement.

Mlle



*de Madame de Maintenon. 169*

Mlle ROSALIE.

Je crois cette vertu inséparable  
de l'humilité.

Mlle AUGUSTE.

Il est vrai, & je crois qu'elle  
l'est aussi de la patience.

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà une conversation qui peut  
nous être fort utile.

Mlle ANASTASIE.

Oui, si elle nous fait entre-  
prendre la pratique des vertus  
dont nous venons de parler.

---

## XVIII. CONVERSATION.

*Sur l'Emulation.*

MADemoiselle MARCELLE.

**O**N parle souvent d'émula-  
tion, sur-tout aux jeunes  
personnes. Je trouve qu'il est dif-  
H

ficile de ne la pas confondre avec l'envie.

Mlle SOPHIE.

Je les crois pourtant très-différentes.

Mlle MARCELLE.

Dites - nous ce que vous en pensez.

Mlle SOPHIE.

L'envie est d'être fâchée du bien qu'on voit dans les autres; on le leur ôteroit, si on le pouvoit, ce qui vient de la bassesse du cœur : l'émulation est d'être excitée au bien par celui qu'on voit dans les autres, de vouloir les imiter, & de faire son possible pour les surpasser, ce qui vient de l'élévation du cœur; ainsi je crois avoir raison de dire que rien n'est plus différent.

Mlle IRENE.

Vouloir surpasser les autres, n'est-ce pas envie?

*de Madame de Maintenon. 171*

Mlle SOPHIE.

Non certainement , c'est émulation , courage , bonne gloire , & nulle raison ne nous oblige à ne vouloir pas aller le plus loin que nous pouvons dans toutes sortes de biens.

Mlle MARCELLE.

Je croirois mettre la division entre des enfans , si je leur prêchois cette émulation.

Mlle SOPHIE.

Je crois que vous y auriez mis ce qu'il y a de meilleur pour la Jeunesse.

Mlle IRENE.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de les exciter ?

Mlle SOPHIE.

Les mauvais naturels se rendent aux châtimens , les médiocres aux récompenses , & les excellens à l'envie de plaire , & d'exceller dans ce qu'on leur demande :

H ij

mais je fuis honteufe de tant parler , & fi Mademoifelle Faufline vouloit entrer en converfation , elle vous parleroit mieux que moi.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois m'expliquer auffi-bien que vous , Mademoifelle , mais je penfe de même.

Mlle MARCELLE.

Vous croyez donc auffi , Mademoifelle , qu'il faut inspirer l'émulation ?

Mlle FAUSTINE.

Je le crois par raifon . & fur mon expérience. J'ai vû des enfans qu'on pouffoit à tout ce qu'on vouloit par la moindre loüange , & en leur marquant qu'on étoit content d'eux.

Mlle IRENE.

Je croirois ne devoir pas approuver cette ardeur pour les loüanges,



*de Madame de Maintenon. 173*

Mlle S O P H I E.

Rien ne seroit plus dangereux pour la Jeunesse que de les y rendre insensibles.

Mlle M A R C E L L E.

Mais c'est l'orgueil qui fait aimer les loüanges.

Mlle F A U S T I N E.

L'orgueil veut des loüanges sans les mériter , & l'honneur veut mériter des loüanges.

Mlle I R E N E.

Vous dites, Mademoiselle, que les jeunes gens y doivent être sensibles ; est-ce que la vertu n'est pas la même pour tous les âges ?

Mlle S O P H I E.

La vertu est sans doute toujours la même , mais il faut y aller par degrés.

Mlle M A R C E L L E.

Pourquoi n'aller pas tout d'un coup où il faut aller ?

H iij

Mlle SOPHIE.

Parce qu'on ne va gueres au haut d'une maison fans ces degres dont je veux parler.

Mlle IRENE.

Mais vous convenez bien que pour être vertueufe , il faut d'autres motifs que celui de la loüange.

Mlle FAUSTINE.

Il en faut d'autres certainement: mais on y conduira beaucoup plus aifément ces cœurs élevés & généreux dont je parle , que ceux qui ne connoiffent que la crainte & l'intérêt.

Mlle SOPHIE.

On ne peut rien faire de bon de ceux qui ne fe foucient point de contenter les perfonnes qui les conduifent , & cette indifférence eft de mauvais augure pour l'avenir.

*de Madame de Maintenon. 175*

Mlle MARCELLE.

J'ai bien de la peine à me rendre , & à comprendre qu'il faille inspirer dans un tems ce qu'il faudra détruire dans un autre.

Mlle FAUSTINE.

Il est pourtant certain que chaque chose a son tems , & qu'il y a une solidité dans la vieillesse qui ne seroit pas à la jeunesse.

Mlle SOPHIE.

Je persiste à croire que la jeunesse ne peut être trop sensible aux loüanges des honnêtes gens , à l'honneur , à la réputation , & qu'il n'y a que les courages élevés qui soient capables de tout faire pour y parvenir.

Mlle IRENE.

Avez-vous vû des exemples de ce que vous dites ?

Mlle SOPHIE.

On en voit pour peu qu'on étudie le naturel des jeunes gens ;

H iv



j'en ai connu qui auroient fouffert le martyre pour contenter les perfonnes avec qui elles vivoient ; j'en ai vû , & un très-grand nombre , qu'on ne menoit que par la crainte.

Mlle MARCELLE.

Et vous croyez que ceux-là font moins bons ?

Mlle SOPHIE.

Ils ont le cœur bas , & comment auront-ils le courage de fe contraindre pour la réputation quand ils feront dans le monde , s'ils n'ont pas celui de faire leur poffible pour plaire à ceux dont dépend leur bonheur préfent : ne me parlez point des gens incapables d'émulation ; il n'y a rien de bon à en efperer.





XIX. CONVERSATION.

*Sur l'Education de Saint Cyr.*

MADemoisELLE ELEONORE.

**J**E suis charmée , Mesdemoiselles , des conversations qu'on nous a données pour nous divertir , & jamais on ne pouvoit trouver une invention plus agréable & plus utile en même tems.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai , Mademoiselle , que tous les jeux qu'on pourroit nous permettre nous donneroient moins de plaisir.

Mlle OLIMPIADE.

Parlez pour vous , Mademoiselle ; car pour moi je ne sçaurois comprendre qu'une instruction soit un plaisir.

H v

Mlle DOROTHÉE.

Il n'est pas poffible , Mademoifelle , que vous penfiez ce que vous dites.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous êtes bien malheureufe , Mademoifelle , fi vous ne pouvez vous inftruire qu'en vous ennuyant.

Mlle OLIMPIADE.

Trouvez-vous , Mademoifelle , que l'on doive rire au Sermon & au Catéchifme.

Mlle ELEONORE.

Non , Mademoifelle : mais je crois qu'on peut avoir du plaifir fans rire.

Mlle OLIMPIADE.

Le rire me paroît ce qu'il y a de meilleur.

Mlle EUPHROSINE.

Mais , Mademoifelle , le bonheur d'une perfonne que vous aimeriez , ne vous feroit-il pas

plaisir , & en ririez - vous ?

Mlle DOROTHÉE.

Et si elle vous devoit son bonheur, n'en auriez-vous pas le cœur rempli de joie , sans avoir envie de rire ?

Mlle OLIMPIADE.

Je ne démêle pas trop bien ce que je pense là - dessus ; ce que vous dites me raviroit : je sens bien que je n'en rirois pas ; cependant j'avoue que je ne suis jamais si aise que quand je ris.

Mlle EUPHROSINE.

Le rire vient de quelque chose qui nous surprend & qui nous paroît plaisant ou ridicule : mais il y a des choses qui nous font encore plus de plaisir.

Mlle OLIMPIADE.

Mais quand je conviendrois de ce que vous dites , où sont donc ces grands plaisirs que vous trouvez dans les conversations qu'on



*Les Loifirs*  
nous fait faire depuis quelque  
tems.

Mlle FLORIDE.

En peut-on trouver de plus  
grand? Nous représentons, on nous  
écoute; nous disons des choses  
pleines d'esprit & de vérité

Mlle EUPHROSINE.

Notre esprit s'éclaire sur des  
choses que nous n'aurions peut-  
être jamais connues, ou du moins  
il nous en auroit coûté une lon-  
gue expérience.

Mlle ELEONORE.

Non-seulement notre esprit  
s'élève, mais notre cœur se for-  
me à toutes sortes de vertus.

Mlle OLIMPIADE.

Vos plaisirs sont bien sérieux,  
Mesdemoiselles.

Mlle CLÉMENTINE.

Ils n'en sont pas moins grands.

Mlle OLIMPIADE.

Mais est-il possible que vous ne



*de Madame de Maintenon.* 181

trouviez pas qu'il soit plus divertissant de sauter, de danser, de jouer à toutes sortes de jeux, que d'examiner ce que c'est que l'indiscrétion, quelle différence il y a d'un bon esprit à un bel esprit, & une infinité d'autres choses qu'on nous apprend.

Mlle EUPHROSINE.

Il faut danser, sauter, courir, pour se bien réjouir, & pour faire des exercices aussi nécessaires à notre santé qu'à notre plaisir: mais quand on veut jouer à des jeux plus tranquilles, ne trouvez-vous pas qu'il soit plus agréable de faire ensemble des conversations, qui en nous faisant disputer, nous donnent des vûes droites sur chaque chose?

Mlle DOROTHÉE.

Mademoiselle aimeroit peut-être mieux représenter la belle Germaine.

Mlle CLÉMENTINE.

Ou bien chanter , à qui eft ce chariot qui paffe & qui repaffe ?

Mlle OLIMPIADE.

Ne vous en moquez point , Mesdemoifelles , je ne fuis pas feule de mon goût ; ces jeux-là font en ufage depuis qu'il y a des enfans au monde , & on ne s'eft point imaginé pour les réjouir de leur faire faire des définitions.

Mlle ELEONORE.

Mais présentement, Mademoifelle , ne vous divertiffez - vous pas à foutenir une mavaife caufe avec tant d'efprit ?

Mlle OLIMPIADE.

Je me divertis affez en effet de vous voir toutes contre moi ; mais je vous avouerai que je fuis bleffée du défir continuel de s'instruire qui regne ici.

Mlle DOROTHÉE.

Ce que vous dites-là , Made-

*de Madame de Maintenon. 183*  
moiselle , est d'une étrange oppo-  
sition au bien.

Mlle OLIMPIADE.

C'est la nature , Mademoiselle.

Mlle DOROTHÉE.

Et parce que c'est la corrup-  
tion de la nature , faut-il s'y aban-  
donner, & ne pas profiter des soins  
extraordinaires qu'on prend ici  
pour nous ?

Mlle OLIMPIADE.

Ah ! Mademoiselle , l'éduca-  
tion de Saint Cyr n'est pas exem-  
pte de critique.

Mlle ELEONORE.

Seroit-il possible , Mademoi-  
selle ? Il semble que tout le mon-  
de l'admire & doit l'admirer.

Mlle OLIMPIADE.

On prétend qu'on nous veut  
rendre trop habiles , & que nous  
en serons moins heureuses.

Mlle EUPHROSINE.

Pour moi , je ne croirai jamais



qu'en nous inftruifant de notre Religion , & en nous donnant de la raifon , on nous rende malheureufes.

Mlle OLIMPIADE.

Nous aurons peut-être trop d'efprit pour les gens avec qui nous aurons à vivre.

Mlle ELEONORE.

Il me femble qu'on fonge plus à nous donner de la raifon qu'à exciter notre efprit.

Mlle EUPHROSINE.

Plus nous ferons Chrétiennes & raifonnables , & plus nous fçaurons nous accommoder de la fortune qu'il plaira à Dieu de nous envoyer , & la raifon qu'on nous inspire nous aidera à fupporter ceux qui n'en ont pas.





XX. CONVERSATION.

*Sur la Dépendance.*

MADemoisELLE ODILE.

**D**Ivertissons-nous aujourd'hui à imaginer ce que nous ferions dans le monde, si nous y étions.

Mlle HORTENSE.

J'éloigne cette pensée de mon esprit, ne craignant rien tant que le jour que je sortirai d'ici.

Mlle AURELIE.

Mademoiselle Odile ne prétend pas parler de ce qu'elle fera, mais de ce qu'elle feroit, si elle n'avoit qu'à désirer.

Mlle VICTOIRE.

Pourquoi donner l'effor à son imagination pour n'en être que

plus malheureufe dans la fuite ?

Mlle MELANIE.

C'est que fi nous nous attriftons de ce qui nous attend , nous ferons triftes au lieu de nous divertir.

Mlle ADELAÏDE.

Et vous voulez vous faire un plaifir de ce qui n'arrivera jamais.

Mlle ODILE.

Oui , Mademoifelle , n'eft-il pas bien de fe réjouir le plus qu'on peut ?

Mlle VICTOIRE.

J'aimerois mieux voir à peu-près le parti que je prendrois en fortant de Saint Cyr.

Mlle AURELIE.

Quelle utilité trouverons-nous à nous affliger avant ce tems ?

Mlle VICTOIRE.

Il ne faut pas nous affliger; mais nous préparer pour être moins furprifes.

*de Madame de Maintenon. 187*

Mlle MELANIE.

Si nous avons des malheurs à  
essuyer, au moins serons-nous en  
liberté, & avec cela tout me pa-  
roît supportable.

Mlle HORTENSE.

Peignez-nous cet état de liber-  
té, car j'avoue que je ne le com-  
prends pas.

Mlle MELANIE.

J'appelle liberté de faire tout  
ce qui vient dans la tête.

Mlle HORTENSE.

Venons au détail, vous sortez  
de Saint Cyr, où irez-vous?

Mlle MELANIE.

J'irai avec mon pere; il ne me  
contraindra pas; il sort souvent  
je serai maîtresse de la maison.

Mlle HORTENSE.

Tout cela est général, que fe-  
rez-vous le matin?

Mlle MELANIE.

Je me leverai tard, je m'ajuste.



rai , j'irai à la Messe.

Mlle VICTOIRE.

Avec qui ? toute seule ?

Mlle MELANIE.

Une fille me suivra.

Mlle HORTENSE.

Vous supposez donc une femme de chambre qui n'aura que vous à ajuster & à vous suivre ? Mais il faut vous l'accorder : vous voilà revenue de la Messe.

Mlle ODILE.

Elle dînera , si son pere est revenu.

Mlle ADELAÏDE.

Et s'il ne l'est pas ?

Mlle AURELIE.

Elle l'attendra.

Mlle HORTENSE.

La voilà dans la dépendance.

Mlle ADELAÏDE.

Et si le dîné est mauvais , mal servi , à qui s'en prendra-t-on ?



*de Madame de Maintenon. 189*

Mlle VICTOIRE.

A celle qui est la maîtresse de la maison , & qui en répond.

Mlle HORTENSE.

Passons encore le dîné ; vôtre pere est sorti , que devenez-vous ?

Mlle MELANIE.

Je fais , ou je reçois des visites.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne connoissez personne , vous avez vingt ans , & vous voilà à faire & à recevoir des visites : qui vous accompagne ?

Mlle AURELIE.

Quelque amie de sa mere.

Mlle HORTENSE.

Vous ne pouvez donc rien seule ? Et il faut dépendre de l'humeur, du loisir, de la santé , & de la volonté de cette amie.

Mlle ODILE.

Je n'aime pas ce plan-là : faisons-en un autre ; je n'ai ni pere ni mere.

Mlle ADELAIÏDE.

Eh ! bien, à la bonne heure : où allez-vous ?

Mlle ODILE.

Jé vais chez une Princeffe; elle me donne de quoi m'habiller proprement, je la fuis au bal, à la Comédie, chez les Grands, je fais bonne chere.

Mlle VICTOIRE.

Eftes-vous bien avec elle ?

Mlle ODILE.

Je fuis fa favorite.

Mlle ADELAIÏDE.

Vous permet-elle de la quitter ?

Mlle ODILE.

Vous repofez-vous ? Voyez-vous qui vous plaît ? En un mot, avez-vous un moment de liberté ?

Mlle AURELIE.

Vous ne mettez point de piété dans vos projets ; j'en veux avoir, & me retirer avec une perfonne

*de Madame de Maintenon. 191*

qui pense comme moi, mettre  
notre bien ensemble, avoir les  
mêmes exercices, les mêmes re-  
lâchemens, nous servir tour à  
tour, & faire notre salut ensem-  
ble.

Mlle HORTENSE.

Il faut, pour la bienséance ;  
qu'elle soit âgée.

Mlle AURELIE.

N'y a-t-il pas des personnes  
âgées fort raisonnables ?

Mlle HORTENSE.

Sans doute, & elles le sont  
pour l'ordinaire plus que les au-  
tres ; mais comme nous l'avons  
déjà dit, il faut se régler sur la  
santé, la volonté, & l'humeur de  
cette personne-là ; vous voilà plus  
dépendante qu'à Saint Cyr, &  
engagée à une vie plus triste ; je  
ne vois que votre chambre & l'E-  
glise, un habit modeste, & un  
éloignement de tous plaisirs mon-



dains : un Couvent seroit moins austere.

Mlle O D I L E.

Vous me désesperez , Mademoiselle , & je ne sçais plus quel parti prendre ; accordez - moi , pour me consoler un peu , ce qu'on appelle un Château en Espagne.

Mlle H O R T E N S E.

J'y consens.

Mlle O D I L E.

Je suis veuve , riche , sans enfans , sans proches parens , maîtresse de moi , avec assez d'années pour me conduire ; j'ai une maison à la ville pour l'hiver , une à la campagne pour l'été , & je ne songe qu'à me divertir : vous ne pouvez nier que je ne sois heureuse.

Mlle H O R T E N S E.

Oui , s'il n'arrive aucun événement qui vous trouble ,

Mlle A U R E L I E.

Que pourroit - il lui arriver ?

Mlle



*de Madame de Maintenon. 193*

Mlle ADELAIÏDE.

L'injustice d'un voisin qui fait un procès, l'insolence d'un paysan qui ne craint point une femme.

Mlle VICTOIRE.

Un Chasseur qui lui tue son gibier.

Mlle ADELAIÏDE.

Un Gentilhomme qui lui dispute sa place dans l'Eglise.

Mlle ODILE.

La justice est pour tout le monde.

Mlle HORTENSE.

Vous voilà en procès, & dépendante de tous vos Juges, & de tous ceux dont vous voudrez les sollicitations.

Mlle AURELIE.

J'ajoute au plan de Mademoiselle Odile que j'ai une grande protection à la Cour qui me soutient dans mes affaires.

I

Mlle HORTENSE.

Sans que vous lui rendiez aucun service , fans que vous lui fassiez votre cour , fans que vous soyez assidue auprès d'elle ?

Mlle ADELAÏDE.

Ces idées sont impraticables.

Mlle ODILE.

Eh bien ! qu'en voulez - vous conclure ?

Mlle HORTENSE.

Que les hommes sont dépendans les uns des autres , que les femmes le sont encore plus , que nous sommes foibles , que nous avons besoin d'être secourues , protégées , & que cela est si vrai que nous n'oserions demeurer dans une maison sans hommes.

Mlle VICTOIRE.

On n'oseroit se mettre en chemin sans avoir quelque homme avec soi , parce que nous serions exposées à toutes sortes d'insultes.

*de Madame de Maintenon. 195*

Mlle O D I L E.

Les Couvens n'ont point d'hommes.

Mlle H O R T E N S E.

Ils en ont au dehors pour les secourir.

Mlle A U R E L I E.

Combien de maisons à Paris habitées par des femmes !

Mlle A D E L A Ï D E.

Leurs voisins les protègent , si elles sçavent s'attirer de la considération.

Mlle O D I L E.

Tout cela conclut que nous sommes bien malheureuses.

Mlle H O R T E N S E.

Oui , quand nous ne sommes pas raisonnables, que nous voulons des choses impossibles , que nous ne sçavons pas nous accommoder de notre état , & vivre dans une dépendance dont nous venons de voir qu'on ne peut se passer.

I ij



---

## XXI. CONVERSATION.

*Sur les inconvéniens du Mariage.*

MADemoisELLE CLoTILDE.

**J**E fuis bien aife de me trouver avec vous , Mesdemoifelles , & quand je vous aurois choifies , je n'aurois pas mieux fait que ce que le hazard vient de faire.

Mlle ATHENAÏS.

Vous nous paroiffez fi rêveufe depuis quelques jours que nous avons voulu vous distraire , & c'est-là ce qui nous amene

Mlle CECILE.

Il eft vrai que votre humeur paroît toute changée.

Mlle CLoTILDE.

Je ne le fuis pas pour vous : mais j'avoüe qu'à mefure que le tems de fortir d'ici approche , je



*de Madame de Maintenon. 197*  
suis fort occupée du parti que je  
prendrai.

Mlle MELANIE.

A chaque jour suffit son mal :  
pourquoi s'inquiéter ?

Mlle CLOTILDE.

Mais il est bon de penser à ce  
qu'on veut faire.

Mlle ROSALIE.

Il n'y a point de parti qui n'ait  
ses inconvéniens.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut les peser , il est toujours  
bon de prévoir.

Mlle CLOTILDE.

C'est justement ce que je vou-  
drois faire.

Mlle MELANIE.

Celui de la Religion est le plus  
dangereux , & je ne comprends  
pas comment on a la hardisse de  
s'enfermer pour le reste de sa vie.

Mlle ALEXANDRINE.

N'appellez-vous point s'enfer-

mer que de fe marier , & faut-il moins de hardieffe pour ce parti que pour l'autre ?

Mlle CLOTILDE.

Celui-là me fait trembler, quand je fonge qu'on fe donne à un maître fans le connoître.

Mlle MELANIE.

Connoiffez-vous mieux la Supérieure à qui vous allez vous obliger d'obéir ?

Mlle CECILE.

Et qui peut être très-déraifonnable.

Mlle ALEXANDRINE.

Le mari peut l'être auffi ; il n'a nulle règle qui le conduife : on eft expofée à toutes fes extravagances.

Mlle CLOTILDE.

On fçait dans un Couvent ce qu'on vous demandera , & s'il y a des perfonnes à qui il faut obéir , il y en a auffi qui font dans les

*de Madame de Maintenon. 199*  
mêmes intérêts que vous , & qui  
ne souffrent pas qu'on demande  
autre chose que ce qui est réglé.

Mlle ROSALIE.

Ne me parlez point de règle ,  
& de sacrifier sa liberté.

Mlle ALEXANDRINE.

Ne la sacrifiez-vous point à un  
mari ?

Mlle MELANIE.

Il y en a de doux , de complai-  
sans , que vous aimez , & qui  
vous aiment.

Mlle CLOTILDE.

Il y en a sans doute , mais vous  
ne ferez peut-être pas heureuse  
en ce choix , & les meilleurs sont  
toujours tyranniques.

Mlle ROSALIE.

Pourquoi voulez-vous que tous  
les hommes soient des tyrans ?

Mlle ALEXANDRINE.

C'est que le devoir est tyranni-  
que , & qu'un mari , quelque



doux qu'il foit , veut que vous foyez honnête femme , & que vous ne viviez que pour lui & pour votre famille.

Mlle A T H E N A ï s.

En quoi faites-vous confister le devoir d'une honnête femme ?

Mlle C L O T I L D E.

A s'oublier elle-même , & ne penfer plus qu'à fa famille.

Mlle C E C I L E.

S'oublier foi-même ! Voilà un terme de Couvent dont on ne fe fert point dans le monde.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Je ne fçais fi le terme eft de Couvent , mais la pratique eft du monde , & fi vous voulez parcourir les devoirs d'une honnête femme , vous ne trouverez gueres de tems pour elle.

Mlle C E C I L E.

Une femme fe leve , s'habille , s'ajufte , reçoit compagnie , va fe



*de Madame de Maintenon.* 201  
promener , joüe ; tout cela n'est  
pas fort austere.

Mlle MELANIE.

Elle va à des Spectacles , elle  
fait des amies , elle se divertit  
fort bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Et son mari en est content ?  
vous le supposez bien accommo-  
dant.

Mlle CLOTILDE.

Vous supposez aussi que cette  
femme abandonne sa réputation.

Mlle ROSALIE.

Non , mais tout cela n'est pas  
incompatible.

Mlle ATHENAÏS.

C'est de la journée d'une hon-  
nête femme que je voudrois par-  
ler , car je ne comprends point  
que je puisse vivre sans réputa-  
tion.

Mlle ALEXANDRINE.

Une honnête femme se leve

matin pour avoir plus de tems , elle commence par la priere , elle donne fes ordres à fes domestiques , elle voit fes enfans , elle entre dans leur éducation , elle s'occupe à recevoir les personnes que fon mari amene quelquefois à dîner , qui ne font pas toujourns de fon goût ; elle est la premiere servante chez elle pour tout préparer ; après le repas elle demeure en compagnie malgré elle , on la laisse enfin , elle travaille à son ouvrage ou à ses affaires , elle écrit à des Procureurs , elle sort peu : voilà comme le jour finit , elle recommence le lendemain.

Mlle MELANIE.

Si c'est là comme une femme doit vivre , j'aimerois mieux être Anachorette.

Mlle ATHENAÏS.

Ce n'est pourtant point là une femme malheureuse.

*de Madame de Maintenon. 203*

Mlle ALEXANDRINE.

Non, j'ai prétendu faire le portrait d'une femme heureuse, paisible & assez riche.

Mlle CECILE.

En pouviez - vous peindre une plus malheureuse ?

Mlle ALEXANDRINE.

Aisément, c'est une femme qui aime son mari, qui n'en est point aimée, qui est jalouse.

Mlle MELANIE.

Cela est affreux.

Mlle ATHENAÏS.

Aimeriez-vous mieux celle qui hait son mari, qui en est aimée & accablée par ses assiduités, ses jalousies, ses tyrannies, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible.

Mlle ROSALIE.

Ce sont-là de ces aventures extraordinaires : peignez - nous des états plus communs.



Mlle ALEXANDRINE.

Eh bien ! un mari & une femme qui vivent honnêtement ensemble , fans s'aimer beaucoup : le mari a une femme qu'il aime , avec qui il fe ruine , & met fa famille à l'aumône ; ce malheur n'est point rare.

Mlle ATHENAÏS.

Deux autres époux vivent assez bien ensemble : mais une femme est malheureufe par fes groffesses. J'en ai connu une qui , à chaque enfant , perdoit les jambes , & qui à la fin les perdit tout-à-fait , on l'a vûe ici , il falloit la porter. On ne finiroit pas si on rapportoit les exemples qu'on fçait , & il y en a bien davantage qu'on ne fçait pas.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut qu'une femme fe dévoue à la mort & à l'esclavage en fe mariaut , & il n'y en a que trop d'exemples.



Mlle CLOTILDE.

En vérité , Mademoiselle, vous nous faites une grande peur du mariage , & vous voudriez donc que toutes les filles se fissent Religieuses.

Mlle ALEXANDRINE.

J'en ferois bien fâchée , car une mauvaise Religieuse n'est pas plus heureuse qu'une femme mariée.

Mlle ROSALIE.

Que voudriez-vous donc ?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'on connût le foible de tous les états , & qu'on ne s'imaginât point qu'il y en a d'heureux.

Mlle ATHENAÏS.

Que conseillerez-vous à une amie ?

Mlle ALEXANDRINE.

De bien prier Dieu avant que d'embrasser un état.

Vous nous renvôyez à la dévotion.

Mlle ALEXANDRINE.

Il n'y a qu'elle qui puiſſe nous faire ſoutenir les malheurs de la vie.

---

## XXII. CONVERSATION.

*Sur l'Efprit du Monde.*

MADemoisELLE ANASTASIE.

**J**E ſuis ravie de vous revoir, Mesdemoiſelles , & je vous assure que j'avois beaucoup d'impatience d'être avec vous.

Mlle ALPHONSINE.

Ce que vous dites , Mademoiſelle , eſt-il bien ſincere ? Eſt-il poſſible que vous aimiez mieux être ici qu'à Verſailles ?

Mlle HENRIETTE.

J'ai peine à le croire : car je suis persuadée qu'on s'y divertit mieux qu'ici.

Mlle ANASTASIE.

Rien n'est plus différent, Mesdemoiselles, que l'idée que l'on se fait des plaisirs & ce qu'ils font en effet.

Mlle MARCELLE.

Mais, Mademoiselle, n'y avez-vous pas vû le Roi, un Palais magnifique, & mille personnes d'importance.

Mlle ANASTASIE.

Oui, Mademoiselle, & je ne vous dis pas que dans ces momens-là je me sois ennuyée; mais ce plaisir des yeux n'est que pour la première fois, & l'on s'accoutume fort vite à voir ce qu'il y a de plus beau.

Mlle ALPHONSINE.

Et quelle nouveauté trouvez-



vous donc ici , & qu'y voyez-vous à quoi vous ne foyez pas accoûtumée ?

Mlle ANASTASIE.

J'y vois un ordre qui me fait passer la journée fort vîte ; une occupation succede à une autre : nous apprenons tous les jours quelque chose de nouveau ; nous avons une entiere liberté dans nos divertiffemens , une pleine innocence dans notre vie , & aucune peine dans nos esprits.

Mlle AUGUSTE.

Vous pouvez dire encore , Mademoiselle , que nous fervons Dieu qui est le vrai bonheur.

Mlle ANASTASIE.

Je n'ai pas voulu , Mademoiselle , mêler le nom de Dieu dans une conversation que nous ne faisons que pour nous divertir : mais c'est lui qui fait que nous jouifions en paix du bonheur que nous possédons ici.



Mlle HENRIETTE.

Nous en sommes aussi persuadées que vous, Mademoiselle : mais nous avons voulu vous faire parler ; ce qui nous a fait un grand plaisir.

---

XXIII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Humeur.*

SCENE PREMIERE.

MADemoISELLE PLACIDE.

ON dit que Mademoiselle Victoire est allée à la campagne , & qu'elle mene avec elle Mademoiselle Hortense.

Mlle VALERIE.

Je l'ai oui dire , & que Mademoiselle Irene est affligée de cette préférence.

Mlle PLACIDE.

Elle est furprenante en effet , car je ne vois point de femme plus aimable que Mademoifelle Irene.

Mlle VALERIE.

Je fuis de votre goût : je la trouve charmante ; elle est agréable de fa perfonne , elle a beaucoup d'efprit , elle est adroite à tout , elle est d'une gaieté à en inspirer aux autres , & fi j'étois à portée de faire connoiffance avec elle , je la préférerois à tout ce que je connois.

Mlle PLACIDE.

Je demeure d'accord de tout ce que vous dites : mais avec tout cela elle n'est pas fort aimée.

Mlle VALERIE.

C'est peut-être qu'on l'envie : il y a des gens qui ne peuvent fouffrir le mérite , & qui croient qu'on leur dérobe les louanges qu'on donne aux autres.

Mlle PLACIDE.

Voici la bonne amie de Mademoiselle Hortense.

SCENE II.

MADemoisELLE PLACIDE.

Vous avez perdu pour quelque tems votre compagnie ordinaire.

Mlle CONSTANCE.

Il est vrai , & j'en suis dans un ennui que je ne puis exprimer.

Mlle VALERIE.

Il faut que Mademoiselle Hortense ait des qualités cachées qui la rendent aimable , car ce qui paroît n'a , ce me semble , rien d'extraordinaire.

Mlle CONSTANCE.

Si vous la connoissiez , vous comprendriez qu'on ne peut se



passer d'elle, quand on l'a connu.

Mlle PLACIDE.

Est-ce un grand esprit?

Mlle CONSTANCE.

Non, elle l'a médiocre & peu cultivé.

Mlle VALERIE.

Est-elle divertissante?

Mlle CONSTANCE.

Elle est naturellement assez sérieuse.

Mlle VALERIE.

Elle aime les plaisirs, apparemment, & la conversation.

Mlle CONSTANCE.

Elle entre dans tout ce qu'on veut : mais on ne lui voit aucun goût particulier.

Mlle VALERIE.

Je crois pourtant qu'elle ne s'accommoderoit pas de la solitude, & elle n'est presque jamais chez elle.



Mlle C O N S T A N C E.

C'est que ses amies ne la laissent pas respirer : mais quand elle est chez moi , & que mes affaires m'obligent à la quitter , il ne paroît pas qu'elle s'ennuie dans sa chambre.

Mlle P L A C I D E.

Osez-vous ainsi la laisser seule , quand vous l'amenez chez vous pour vous divertir ensemble ?

Mlle C O N S T A N C E.

On ose tout avec elle , on la prend , on la laisse , on s'occupe des autres devant elle , on lui montre ses afflictions , on parle de ses affaires , on l'oublie , on se croit seule avec elle quand on veut être seule , & on trouve une bonne compagnie en elle , quand on ne veut plus être seule ; enfin il n'y a rien de fâcheux avec elle que de la quitter.

Mlle VALERIE.

Vous êtes prévenue en la faveur.

Mlle PLACIDE.

Je ne m'accommoderois gueres, si j'étois chez une personne qui me laifsât ainfi, & il me femble que quand on veut fes amies avec foi, il faut s'occuper d'elles.

Mlle CONSTANCE.

Mon amië s'accommode de tout; je vous laiffe pour aller lui écrire.

### SCENE III.

MADemoisELLE BLANDINE.

Sçavez - vous que Mademoiselle Irene est brouillée avec la meilleure de fes amies?

Mlle VALERIE.

Comment peut-on fe brouiller

*de Madame de Maintenon. 215*  
avec une personne comme celle-  
là ? En sçavez-vous le sujet ?

Mlle BLANDINE.

On m'en a dit quelque chose :  
mais voici Mademoiselle Lucile,  
qui sçait toujours tout, & qui  
nous le dira.

SCENE IV.

MADemoisELLE BLANDINE.

Nous parlions du démêlé de  
Mademoiselle Alexandrine avec  
son amie Mademoiselle Irene :  
en sçavez-vous les particularités ?

Mlle LUCILE.

Oui, assurément, je les sçais,  
puisque j'en suis la cause en par-  
tie.

Mlle VALERIE.

Si on peut vous les demander  
sans indiscretion, nous vous



prions de nous conter cette aventure.

Mlle LUCILE.

Je fuis allée faire une vifite à Mademoifelle Alexandrine , & il y avoit un quart d'heure que j'étois avec elle quand Mademoifelle Irene y eft arrivée : il m'a paru que Mademoifelle Alexandrine la recevoit fort bien : cependant elle n'en a pas été contente , & a dit d'un air fort aigre : Je crois être arrivée mal à propos , & que le mieux que je pourrois faire feroit de m'en retourner. Hé ! pourquoi , a dit Mademoifelle Alexandrine, voulez-vous croire qu'on n'eft pas ravie de vous voir ? Parce que je le vois , a-t-elle repris brusquement , & que vous avez été embarrassée quand je fuis entrée. Point du tout , lui avons-nous répliqué , nous n'avions rien de particulier à dire.

Est-ce



Est-ce que vous êtes chagrine ,  
lui a dit Mademoiselle Alexandrine ? Chagrine , a-t-elle repris , je ne le suis jamais ; voulez-vous me faire passer pour bizarre ? Non, lui a répondu son amie , mais on peut en avoir des sujets. Ce n'est pas d'aujourd'hui , repliqua - t - elle , que je vois que je vous déplaïs , & je ne vous importunerai plus de mes visites. Sur cela elle s'en est allée sans que nous ayons pû la retenir ; j'ai pressé Mademoiselle Alexandrine de courir après elle , mais j'ai été fort surprise quand elle m'a dit qu'elle étoit bien aise d'être défaite de ce commerce - là , & qu'il n'y a pas moyen de vivre long-tems avec elle ; ainsi je crois qu'elles ne se racommoderont pas.

Mlle V A L E R I E.

Si une autre que vous me di-

K

foit ce que vous venez de conter,  
je ne le pourrois croire.

*SCENE V.*

**MADemoisELLE PLACIDE.**

Vous voilà de retour, Mademoiselle , & dans la meilleure fanté du monde.

**Mlle VICTOIRE.**

Il eft vrai, je me porte fort bien,  
& les quinze jours que j'ai paffés  
à la campagne m'ont paru bien  
courts.

**Mlle PLACIDE.**

Y aviez-vous bien du monde ?

**Mlle VICTOIRE.**

Je n'avois que Mademoiselle  
Hortense , & je n'en defirois pas  
davantage.

**Mlle PLACIDE.**

Il faut avoir une grande amitié  
pour paffer les jours tête à tête,

Mlle VICTOIRE.

Cette amitié n'étoit pas fort grande quand je l'ai priée de venir avec moi, mais il ne tiendra qu'à elle à l'avenir qu'elle ne soit mameilleure amie.

Mlle PLACIDE.

Cette personne a un charme, car je vois tout ce qui la connoît sur ses louanges, & c'est à qui l'aura.

Mlle VICTOIRE.

Son charme est son humeur.

Mlle PLACIDE.

J'aimerois mieux l'esprit de Mademoiselle Irene, que la meilleure humeur du monde.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne penserez pas toujours de même : l'esprit peut plaire davantage en passant, il donne des momens de plaisir plus vifs ; mais pour vivre ensemble l'humeur est préférable à tout. Mademoiselle



Irene eft agréable quand il lui plaît ; mais il faut prendre fon tems avec elle , il n'y fait pas toujours bon , elle eft inégale , elle fe fâche aifément , elle eft difficultueufe , elle exige de grands égards.

Mlle PLACIDT.

N'est-il pas juſte d'en avoir pour ſes amis ?

Mlle VICTOIRE.

Il en faut même avoir pour tout le monde ; mais il n'en faut pas exiger : il faut bien juger de l'intention des autres , ne point croire qu'ils veuillent nous fâcher , aller au-devant de ce qu'ils défirent , les mettre dans une entière liberté avec nous , & pour moi j'avoüe que rien ne m'offenſeroit tant que les ménagemens , parce qu'ils me feroient voir qu'on me croit biſarre.



Mlle PLACIDE.

S'ils offensent, il n'en faut donc pas avoir ?

Mlle VICTOIRE.

Il faut qu'ils soient imperceptibles , & ne les jamais donner comme ménagemens.

Mlle PLACIDE.

Une bonne humeur est donc ; selon vous, le mérite tout entier.

Mlle VICTOIRE.

C'est une grande avance pour plaire dans le commerce : mais il y a d'autres qualités qui sont encore nécessaires , comme le secret , la discrétion.

Mlle PLACIDE.

Qu'est-ce donc que cette bonne humeur ?

Mlle VICTOIRE.

C'est être comme Mademoiselle Hortense , ne se fâcher pas aisément , avoir beaucoup d'égards , en demander peu , être

toûjours égale , ne fe plaindre de rien.

Mlle PLACIDE.

Quoi ! ne pas répondre , fi on nous dit quelque chofe de défoligeanr ?

Mlle VICTOIRE.

C'eft fouvent notre humeur qui le fait croire tel : il faut paffer par deffus bien des chofes , ne pas toûjours répondre , & ne pas croire qu'on veuille nous offenser.

Mlle PLACIDE.

Il y a long-tems que vous m'avez perfuadée ; mais j'étois ravie de vous entendre parler fur les avantages de la bonne humeur.



XXIV. CONVERSATION.

*Les différens Caractères d'esprit.*

MADemoiselle CELESTINE.

**J**E voudrois de tout mon cœur que nous pussions établir entre nous ces conversations raisonnables qu'on nous demande.

Mlle ELEONORE.

Nous en profiterions , & en donnerions l'exemple.

Mlle FAUSTINE.

Il faut avoir une grande opinion de foi pour vouloir donner l'exemple.

Mlle ELEONORE.

Nous y sommes obligées , & ce seroit une mauvaise raison de ne pas bien faire , de peur d'avoir bonne opinion de foi.

Mlle S O P H I E.

Tous ces raisonnemens - là font ennuyeux.

Mlle C E L E S T I N E.

Voulez-vous jouer à quelque jeu ?

Mlle F A U S T I N E.

Vous ne le voudriez pas , il faut de la conversation.

Mlle C E L E S T I N E.

J'en désirois ; mais si vous aimez mieux jouer , nous la remettrons à une autre fois.

Mlle S O P H I E.

Nous n'avons que des jeux ennuyans.

Mlle O L I M P I A D E.

Est-il possible que dans le grand nombre il n'y en ait pas un qui vous plaise ?

Mlle S O P H I E.

Non.

Mlle E L E O N O R E.

Et que voudriez-vous faire ?



*de Madame de Maintenon. 225*

Mlle SOPHIE.

Me divertir.

Mlle ELEONORE.

A quoi ?

Mlle SOPHIE.

Je n'en sçais rien.

Mlle FAUSTINE.

Revenez à votre conversation ,  
Mesdemoiselles , il ne faut pas  
vous contraindre.

Mlle CELESTINE.

Nous serons ravies de jouër, si  
vous l'aimez mieux.

Mlle FAUSTINE.

Eh ! Mademoiselle , il vaut  
mieux raisonner : mais je vou-  
drois bien sçavoir comment on  
accommode cette envie de nous  
rendre raisonnables , avec cette  
défense d'exciter notre esprit &  
notre curiosité.

Mlle ELEONORE.

Vous ne croyez donc point de  
différence entre l'esprit & la rai-  
son.

K v

Mlle SOPHIE.

Croyez-vous ces distinctions-là bien divertissantes ?

Mlle OLIMPIADE.

Elles sont au moins très-utiles.

Mlle CELESTINE.

Achevez , Mademoiselle , de nous éclairer sur cette différence.

Mlle ELEONORE.

Je crois que l'esprit est une lumière vive , brillante , qui paroît , qui divertit les autres & soi-même , mais qui ne nous rend pas plus sages ni plus heureuses.

Mlle OLIMPIADE.

Et la raison ?

Mlle ELEONORE.

C'est ce qui règle notre conduite , qui nous rend aimables pour les autres , qui nous fait voir les choses comme elles sont , qui résiste aux passions , aux préventions , qui nous fait surmonter nos foiblesses & souffrir celles des autres.

*de Madame de Maintenon. 227*

Mlle CELESTINE.

Mais Mademoiselle Brigitte ne veut - elle pas entrer dans notre conversation & nous dire son sentiment ?

Mlle BRIGITTE.

Je n'aime point à parler , Mademoiselle , n'êtes-vous pas assez sans moi ?

Mlle ELEONORE.

Nous ne pouvons vous compter pour rien , & vous seriez , si vous vouliez , bien capable de causer avec nous.

Mlle BRIGITTE.

Vous me feriez plaisir de me laisser en repos.

Mlle FAUSTINE.

Ces Demoiselles nous veulent rendre de beaux esprits.

Mlle CELESTINE.

Non , mais des filles raisonnables.

Mlle OLIMPIADE.

Tout le monde n'a pas votre mérite , Mademoiselle.

Mlle ELEONORE.

Vous ne le croyez pas , Mesdemoiselles : pourquoi nous amuser à dire des choses inutiles , au lieu de nous instruire les unes avec les autres ?

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas comment on peut entendre des choses raisonnables sans en être touchée ; il n'y a rien que je ne quittasse pour cela.

Mlle CELESTINE.

On est bien près de la raison , quand on aime à en entendre parler , & ce goût ne peut venir que d'un fonds de raison.

Mlle OLIMPIADE.

Nous n'en avons donc point ?

Mlle ELEONORE.

Vous en auriez , si vous vou-



liez ; mais c'est que vous n'êtes pas en humeur de parler : jouïons, je vous en prie.

Mlle FAUSTINE.

Je ne sçaurois jouïer aujourd'hui , tout me déplaît.

Mlle OLIMPIADE.

Et ces Demoiselles sont prêtes à tout , à causer , à jouïer , à faire la volonté des autres ; si c'est la raison , il faut avoüer qu'elle est bien aimable.

Mlle CELESTINE.

Elle l'est sans doute , & nous fait accommoder à tout sans vouloir rien trop fortement , toujours prête à céder , même dans les choses où on a raison.

Mlle FAUSTINE.

Ah ! Mademoiselle , il faut que la raison l'emporte , puisqu'elle est si belle , elle ne doit pas céder.

Mlle ELEONORE.

La raison ne veut rien empêcher , mais il est bien vrai qu'elle a une grande force , & qu'elle se fait sentir malgré qu'on en ait.

Mlle SOPHIE.

Que je suis lasse d'en entendre parler !

Mlle OLIMPIADE.

Je ne le sçaurois croire , vous dites cela pour nous faire disputer.

Mlle FAUSTINE.

Quand nous aurons bien parlé là-dessus , que nous en reviendra-t-il ?

Mlle ELEONORE.

Nous en serons assurément plus raisonnables , qui est-ce que nous avons à desirer : mais est-il possible que nous finissions notre conversation , sans que Mademoiselle Brigitte ait voulu y entrer ?

*de Madame de Maintenon. 231*

Mlle BRIGITTE.

Vous m'en voulez, Mademoiselle ; je ne vous demande que de me laisser.

Mlle OLIMPIADE.

Nous ne nous rebuterons point, & vous pouvez bien, après tout cela, être plus raisonnable que nous quelque jour.

---

## XXV. CONVERSATION.

*Sur la contrainte de tous les Etats.*

UNE VIEILLE DAME.

**P**Ar quelle aventure vois - je quatre Demoiselles de Saint Cyr à la fois : est-il possible que je doive ce plaisir au hazard tout seul ?

Mlle EMILIE.

Non, Madame : il faut vous avouer que c'est une partie faite

entre nous , & qu'ayant eu plus d'une difpute enfemble , nous fommes demeurées d'accord de vous prendre pour juge.

LA DAME.

Je fuis prête à tout ce que vous pouvez défirer , & je ferai toujours ravie de me voir avec vous.

Mlle EMILIE.

Nos difputés roulent fur la contrainte ; on nous en a beaucoup parlé à Saint Cyr, Mademoifelle Euphrofine croit que c'étoit avec raifon. Mademoifelle Dorothée croit que les Religieufes ne connoiffent en effet que la contrainte , & je conviens qu'elles peuvent ignorer ce qui fe paffe dans le monde , où l'on eft peut-être moins contraint qu'elles ne penfent.

Mlle EUPHROSINE.

Si la vie étoit telle qu'on nous la dépeignoit à Saint Cyr , elle feroit peu aimable.



*de Madame de Maintenon. 233*

Mlle DOROTHÉE.

Il est vrai , car il n'y a de plaisir que dans la liberté.

Mlle EUPHROSINE.

J'avoue que mes maîtresses me persuadoient souvent , & que le peu de tems qu'il y a que je suis dans le monde me fait craindre qu'elles ne nous aient dit vrai.

Mlle EMILIE.

Seroit-il possible qu'il n'y eût point d'état sans contrainte ?

LA DAME.

C'est ce qu'il faut chercher , & commencer par vos propres expériences.

Mlle DOROTHÉE.

Il y a si peu que j'en suis sortie, que je compte pour rien ce que j'ai souffert dans l'espérance que j'ai qu'un autre état me mettra en liberté.

Mlle EMILIE.

Je croyois que vous en aviez

aflez ; on dit que Madame votre mere eft la douceur même, & que vous êtes plus maîtrefle chez vous qu'elle-même.

Mlle DOROTHÉE.

Il eft vrai ; mais elle eft mal faine , & dévotte : je ne puis fortir fans elle , & il n'y a nul plaifir chez nous.

Mlle EUPHROSINE.

Je fuis retirée pour trois mois chez une Dame qui doit me rendre à mon pere ; je m'y ennuye à la mort : cependant je veux la contenter , & ce deffein me jette dans une contrainte qui ne feroit pas fupportable à la longue.

Mlle EMILIE.

Je vais me marier , & j'efpere après cela me dédommager de tout ce que je fouffre chez une grande mere , qui me fait paffer les journées avec celui que je dois époufer , en me difant continuel-

*de Madame de Maintenon.* 235  
lement de bien prendre garde à  
tout ce que je dirai ou ferai , de  
sorte que je suis toujours sur les  
épines.

Mlle F L O R I D E.

Ma mauvaise fortune me réduit  
à servir , & je suis avec de très-  
honnêtes gens qui ont mille bon-  
tés pour moi : mais je n'en pou-  
vois trouver de plus opposés à  
mes inclinations; je ne crois point  
pouvoir y demeurer.

L A D A M E.

Quel besoin avez-vous de moi,  
si vos expériences vous font déjà  
voir qu'il n'y a nul état sans con-  
trainte ?

Mlle D O R O T H É E.

Tous nos états, Madame, ne  
sont qu'en attendant , & quand  
je serai établie, je serai chez moi,  
& je ferai ce qu'il me plaira.

L A D A M E.

Vous aurez , Mademoiselle ,



votre mari à ménager , & alors vous aurez un maître.

Mlle DOROTHÉE.

Ce maître m'aimera , & ne songera qu'à me rendre heureuse.

LA DAME.

Vous lui déplairez peut-être , peut-être qu'il vous déplaîra : il est presque impossible que vos goûts soient pareils ; il peut être d'humeur à vous ruiner : il peut être avare , à vous tout refuser : je serois ennuyeuse, si je vous disois ce que c'est que le mariage.

Mlle EUPHROSINE.

Mon pere m'aime , & je ferai chez lui tout ce que je voudrai.

LA DAME.

Vous ferez ce qu'il voudra, qui pourra être très-contraire à votre projet.

Mlle EMILIE.

Celui qu'on me destine est pauvre , mais honnête homme.



LA DAME.

Vous l'aimerez , si cela est , & souffrirez avec lui , & pour lui ; la pauvreté augmentera par les enfans , & Dieu veuille que la nécessité , qui aigrit l'esprit , ne trouble pas votre union ; tout cela attire de grandes contrariétés.

Mlle DOROTHÉE.

Est-il possible , Maadme , qu'il n'y ait personne qui agisse en liberté & qui fasse sa volonté ?

LA DAME.

On la fait quelquefois ; mais cela est rare & de peu de durée.

Mlle EUPHROSINE.

Quelle contrainte souffre une veuve riche & sans enfans.

LA DAME.

Toutes celles de la raison , de la coutume , des bienséances.

Mlle DOROTHÉE.

La raison n'empêche point qu'on ne se divertisse.

LA DAME.

Non , mais il faut que ce foit avec modération pour le tems , avec choix pour les perfonnes ; rarement , fi on veut conſerver ſa réputation.

Mlle EUPHROSINE.

Peut-on perdre ſa réputation ſans faire de mal ?

LA DAME.

Une femme n'en auroit point une bonne , ſi on la voyoit continuellement dans les plaiſirs.

Mlle DOROTHÉE.

Et que diroit-on d'elle ?

LA DAME.

Qu'elle eſt trop diſſipée , & qu'une honnête femme doit demeurer chez elle.

Mlle EMILIE.

Pourquoi demeurer chez elle , ſi elle ne fait point de mal quand elle en ſort ?

L A D A M E.

C'est que le mérite des femmes consiste à sçavoir se modérer , à ne pas suivre tous leurs goûts , à ne pas s'abandonner aux plaisirs , quoique innocens ; & tout cela exige de la contrainte.

Mlle EUPHROSINE.

Vous m'effrayez , Madame ; & je voudrois passer ma vie seule.

L A D A M E.

Ce seroit une horrible contrainte , car vous auriez souvent envie de sortir & de voir du monde.

Mlle DOROTHÉE.

Vivre dans une famille bien unie, sans mari, sans enfans, seroit plus doux.

L A D A M E.

Il faudroit se contraindre pour l'union , & faire la volonté des autres , du moins tour à tour.

Mlle EUPHROSINE.

Quand on eft vieux , que la réputation eft établie , qu'on n'a plus de prétentions dans le monde , n'eft-on pas fans contrainte ?

LA DAME.

Non , la fociété en requiert toujours ; il faut fe contraindre pour ne pas faire fouffrir les autres ; il faut fe taire quand on voudroit parler ; il faut parler quand on voudroit fe taire ; il faut s'accommoder au goût des autres ; en un mot , tout ce qu'on vous a dit des égards , de la politeffe , du fçavoir vivre , de l'occupation des autres : tout cela , en bon françois , eft de fçavoir fe contraindre.

Mlle EMILIE.

Je ne vois de reffource que dans la piété , ne vivrai-je pas fans contrainte ?

LA DAME



LA DAME.

Non, mais la piété vous la fera  
aimer, & c'est en effet le seul  
moyen de trouver la liberté.

---

XXVI. CONVERSATION.

*Sur le Travail.*

MADemoisELLE CORNELIE.

**O**Uoi ! Mademoiselle, vous  
travaillez un jour de récréa-  
tion ?

Mlle CLÉMENTINE.

Mes maîtresses me l'ont permis.

Mlle ODILE.

Je vous plains fort d'être privée  
du plaisir de la récréation & de la  
promenade.

Mlle HORTENSE.

Et moi au contraire, j'envie la  
liberté qu'a Mademoiselle de tra-  
vailler tout le jour. L

Mlle CORNELIE.

Vous jugez des autres par vous-même, Mademoiselle, qui aimez le travail, mais je crois que Mademoiselle auroit été à la récréation, si elle avoit suivi son inclination.

Mlle CLÉMENTINE.

J'aime, à la vérité, à me divertir, mais je trouve plus de plaisir à travailler qu'à jouer.

Mlle ODILE.

Oh ! quel plaisir peut-on prendre à travailler ?

Mlle CLÉMENTINE.

Celui de faire quelque chose, de ne pas perdre son tems, de s'accoutûmer à se passer de divertissemens, & de n'avoir rien à se reprocher.

Mlle CORNELIE.

Il est vrai que m'étant livrée au dessein de faire tout ceder à mon plaisir, & de m'en donner, com-

*de Madame de Maintenon. 243*  
me l'on dit , à cœur joie, je trou-  
vois bien à décompter quand il  
falloit m'accommoder au goût de  
mes compagnes , qui étoit fort  
différent du mien.

Mlle O D I L E.

Et moi , je m'attirai une répri-  
mande de mes maîtresses, qui me  
causa plus de chagrin que tous  
les jeux ne m'avoient fait de plai-  
sir.

Mlle C L É M E N T I N E.

Et moi , je ne trouvai aucun  
de ces mécomptes dans mon tra-  
vail,

Mlle A U R E L I E.

Mais aussi n'y trouvâtes - vous  
aucun plaisir.

Mlle C L É M E N T I N E.

Sans celui de voir mon ouvra-  
ge fort avancé, je surpassai l'atten-  
te de mes maîtresses. Je m'attirai  
leurs loüanges , & elles me pro-  
posèrent pour exemple à mes.

L ij



compagnes : j'acquiers l'habitude de travailler avec adrefse & avec diligence , ce qui m'épargnera bien des réprimandes à Saint Cyr, & qui me fera une grande ref-  
source en quelque lieu que je me puiſſe trouver.

Mlle A U R E L I E.

Voilà bien des avantages qui ſe trouvent dans l'amour du travail , auxquels je n'avois jamais penſé.

Mlle H O R T E N S E.

Le goût ſeul du travail eſt par lui-même un véritable tréſor ; il calme les paſſions , il occupe l'eſprit , il bannit l'oifiveté qui eſt la mere de tous les vices.

Mlle C L É M E N T I N E.

Il eſt vrai que depuis que j'aime l'ouvrage , je n'ai preſque plus rien à me reprocher. Mes maîtres ſont très - contentes de moi , au lieu qu'auparavant elles



*de Madame de Maintenon. 245*

me reprenoient presque à toutes les heures du jour.

Mlle CAMILLE.

Ajoutez encore , Mademoiselle , à la louange du travail, qu'il fait passer le tems utilement & agréablement ; il ne laisse pas le tems de s'ennuyer.

Mlle CECILE.

Il est sur-tout nécessaire à notre sexe , & j'ai oui dire à des personnes d'esprit , & d'une piété distinguée qu'il faut nécessairement qu'une fille soit ou laborieuse ou coquette.

Mlle AURELIE.

Et pourquoi , Mademoiselle ?

Mlle CECILE.

C'est qu'il faut nécessairement avoir quelque goût , qu'on ne peut vivre sans plaisirs , & dès qu'on n'en trouve pas dans une occupation utile , il est naturel d'en chercher ailleurs , & l'on

n'en trouve que de très - dange-  
reux.

Mlle H O R T E N S E.

En effet , que peut faire une  
perfonne de notre fexe qui ne  
peut demeurer chez elle , ni  
trouver fon plaifir dans les de-  
voirs de fon ménage. Il ne lui  
refte plus qu'à les chercher dans  
le jeu , les compagnies , les fpec-  
tacles : y a-t-il rien de fi dange-  
reux , non - feulement pour la  
piété , mais même pour la réputa-  
tion ?

Mlle O D I L E.

Je conviens , Mademoifelle ,  
du danger de cès fortes de plai-  
firs , & je prétends bien m'adon-  
ner au travail quand je ne ferai  
plus en âge de goûter les jeux in-  
nocens des enfans ; mais en atten-  
dant je ne me propofe que de me  
bien divertir , & je laiffe les oc-  
cupations plus férieufes pour un

*de Madame de Maintenon. 247*

âge où il me conviendra d'être raisonnable.

Mlle HORTENSE.

Eh ! quoi , Mademoiselle , peut-on être trop tôt raisonnable, & consentiriez-vous qu'on vous traitât en enfant : à dix ou douze ans, vous seriez la ménagère chez vous , & l'on vous confieroit le soin de vos sœurs.

Mlle CAMILLE.

Ajoutez, Mademoiselle, qu'on ne peut commencer trop tôt à prendre de bonnes habitudes , & que nous n'aurons de goût & de facilité au travail qu'autant que nous nous y ferons accoutumées dans notre jeunesse.

Mlle AURELIE.

Comme je pourrai bien, au sortir d'ici , me trouver dans la nécessité de m'aider de mon travail, je suis bien aise de m'y former de bonne heure.

Liv.



Mlle HORTENSE.

Quand nous ne ferions pas pauvres, la feule qualité de Chrétiennes doit nous engager au travail.

Mlle CAMILLE.

Il eft en effet d'obligation à tous les hommes depuis le péché; car remarquez que quand Adam eut péché, Dieu ne lui donna point pour pénitence de paffer fa vie dans le défert, mais il lui dit : Vous gagnerez votre pain à la fueur de votre vifage.

Mlle CLÉMENTINE.

Cette réflexion me furprend; car je ne croyois point qu'on dût travailler jufqu'à fe fatiguer, mais feulement pour s'occuper, & je ne m'étois mife au travail qu'autant que j'y avois trouvé du goût.

Mlle ODILE.

Je faifois encore pis, car je ne prenois de l'ouvrage que par contenance, fans me foucier de l'avancer.



Mlle HORTENSE.

Ce que vous avoüez , Made-  
moiselle , est pis encore que de  
ne pas aimer l'ouvrage , car c'est  
être de mauvaise foi de vivre aux  
dépens d'une maison sans lui ren-  
dre aucun service.

Mlle ODILE.

J'avoüe que le travail des mains  
me déplaît , & que j'aimerois ce-  
lui de l'esprit.

Mlle CAMILLE.

Celui - là est aussi dangereux  
pour notre sexe que l'autre lui est  
avantageux : notre partage est le  
silence , la modestie & la simpli-  
cité.

Mlle CECILE.

Quand Salomon fait le portrait  
d'une femme forte , il ne dit  
pas qu'elle est sçavante , mais  
il remarque qu'elle a travaillé  
avec de la laine & du lin , qu'elle  
sçait manier le fuseau , & qu'elle

a fait paroître fa fageffe dans l'ouvrage de fes mains.

Mlle O D I L E.

Que j'ai de peine à me conten-  
ter de ce partage ! Toutes mes in-  
clinations me portent au goût de  
l'esprit.

Mlle H O R T E N S E.

Tâchons d'être raisonnables ;  
Mesdemoifelles , & d'une raifon  
toute chrétienne, nous ferons heu-  
reufes en ce monde & en l'autre ,  
& les beaux efprits de notre fexe  
feront raillés des hommes par  
leur demi-fçavoir , & déplairont  
à Dieu par leur préfomption.



XXVII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Conduite.*

MADemoiselle VICTOIRE.

**Q**Uand on louë une personne  
d'une bonne conduite ,  
qu'est-ce qu'on entend dire ?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'une femme est vertueuse ,  
& qu'elle n'a jamais fait parler  
d'elle.

Mlle HENRIETTE.

C'est assurément un endroit es-  
sentiel , mais je crois que la bon-  
ne conduite s'étend plus loin.

Mlle ALEXANDRINE.

Je voudrois sçavoir le détail  
de cette bonne conduite.

Mlle HENRIETTE.

La bonne conduite est de reme

plir fes devoirs , de fe régler , de ne tomber dans aucun excès.

Mlle F A U S T I N E.

D'avoir le plus d'égalité qu'on peut dans fes occupations.

Mlle V I C T O I R E.

Je fçais qu'il faut éviter les excès & tout ce qui eft mal , mais dans ce qui eft indifférent faut-il de la conduite ?

Mlle H E N R I E T T E.

Il en faut en tout , & comme Mademoifelle Fauftine l'a dit , il faut que la conduite foit égale autant qu'on le peut.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Et quel mal y auroit-il , Mademoifelle , quand je ferois inégale dans mes occupations , que je travaillerois un jour , & que je jouërois un autre ?

Mlle H E N R I E T T E.

On ne juge pas de la conduite fur ce qu'on fait en deux jours ,



*de Madame de Maintenon. 253*

mais si vous travailliez trois mois de suite & que vous jouïssiez trois autres mois , on diroit que vous êtes extrême dans ce que vous faites.

Mlle VICTOIRE.

Quoi ! il ne me seroit pas permis de voir tous les jours une amie que j'aurois, & de me livrer toute entiere à une personne de mérite.

Mlle FAUSTINE.

Il y auroit plus de conduite à se modérer un peu pour éviter le dégoût qui , pour l'ordinaire suit ces grands empressemens.

Mlle HENRIETTE.

Il n'y a rien de plus opposé à ce qu'on appelle conduite , que cet esprit d'extrémité.

Mlle VICTOIRE.

Vous êtes trop sage , Mademoiselle , & vous vous contraignez donc en tout.

Mlle FAUSTINE.

Il y a long-tems que nous fommes convenues que ce qui s'appelle mérite , eft de fçavoir fe contraindre.

Mlle HENRIETTE.

On regagne par le repos , & l'honneur d'une bonne conduite , ce qu'on fouffre par un peu de contrainte.

Mlle ALEXANDRINE.

Mais pourquoi voulez - vous qu'on fe contraigne dans ce qui n'eft pas mal ?

Mlle HENRIETTE.

C'eft que la bonne conduite dont vous voulez parler n'eft pas feulement d'éviter le mal , c'eft qu'il en faut avoir même dans le bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Voulez-vous auffi que nous ne priions pas Dieu tant que nous voudrons ?

*de Madame de Maintenon. 255.*

Mlle FAUSINE.

Non, il ne faut pas le prier tout un jour, & n'y pas penser le lendemain; il faut finir sa priere pour aller à d'autres devoirs; il faut retrancher sa priere pour ne pas se pousser à bout, & pour être plus en état de prier tous les jours de sa vie.

Mlle VICTOIRE.

C'est votre raison, Mademoiselle, qui nous pousse à bout; on ne peut disconvenir de ce que vous dites, mais la pratique en est tout-à-fait incommode.

Mlle HENRIETTE.

Nos inclinations ne sont pas assez bien arrangées pour que nous n'ayons qu'à les suivre; il faut s'y opposer souvent, les négliger quelquefois, se contraindre toujours, & c'est de cette conduite dont vous avez voulu être instruite.



Mlle VICTOIRE.

Revenons à cette amie à qui vous ne voulez point qu'on s'abandonne.

Mlle HENRIETTE.

Il ne faut jamais s'abandonner ; il faut être toujours maître de foi, il faut prévoir l'avenir : cette intime amie vous manquera , peut-être elle vous quittera pour une autre , ou vous vous lasserez d'elle , & le vrai moyen de s'en lasser c'est cet abandon que vous demandez.

Mlle FAUSTINE.

Pendant que vous donnerez toutes vos journées & vos soins à cette amie , que deviendront vos autres amies , vos proches ? Reviendrez-vous à eux ? Les trouverez-vous prêts à vous recevoir quand cette amie vous aura manqué ou par sa santé ou par les événemens de la vie qui nous séparent souvent ?



*de Madame de Maintenon. 257.*

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà bien des ménagemens ,  
& vous n'agissez donc jamais naturellement ?

Mlle HENRIETTE.

Quand nous agissons naturellement , nous ferons fautes sur fautes ; nous ferons un jour engouées d'une chose , & le lendemain d'une autre ; nous ferons une amitié & nous nous en dégoûterons ; nous nous brouillerons avec nos amis , nous manquerons à nos devoirs , nous témoignerons nos dégoûts , nous ferons prodigues ou avares ; nous nous jetterons dans la retraite , & ensuite dans le grand monde ; nous ferons dévotes trois mois , & puis libertines ; un tems dans l'ajustement ; un autre dans la négligence outrée , en un mot nous agissons avec la légèreté de l'esprit humain qui ne sçait ce qu'il veut,

& nous ferons de ces perfonnes dont on dit : Elle n'a point de conduite, c'est à-dire, elle ne fçait ce qu'elle fait.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne nous avez rien dit de la conduite fur les affaires ?

Mlle HENRIETTE.

Elle eft pourtant très-néceffaire , & perfonne ne peut s'en paffer , ou il eft bien-tôt ruiné.

Mlle ALEXANDRINE.

A moins qu'on ne foit très-riche.

Mlle HENRIETTE.

Quelque riche qu'on foit , il faut fe régler , proportionner fa dépense à fon bien , compter fur des befoins qu'on ne prévoit pas en particulier , tâcher d'avoir quelque chofe de refte au bout de l'an , aimer mieux fe paffer que d'emprunter.

Mlle FAUSTINE.

Par tout ce que vous venez de dire , Mademoiselle , je comprends que le jugement nous est bien nécessaire.

Mlle HENRIETTE.

Bien plus que l'esprit mille fois , & c'est ce jugement qui fait cette bonne conduite qui nous attire l'estime des honnêtes gens.

Mlle ALEXANDRINE.

Mais il me semble que cette conduite est un art qui fait faire & montrer ce qui est le mieux , je n'y vois rien d'essentiel , & ce qui est mérite n'est donc pas réel ?

Mlle HENRIETTE.

On ne peut sans un mérite bien réel & sans avoir des vertus bien essentielles se conduire toujours par la raison , & le pouvoir de résister à ses inclinations n'est pas un petit mérite.

---

---

**XXVIII. CONVERSATION.***Sur la Reconnoissance.***MADemoisELLE EMILIE**

**I**L y a bien des personnes qui conviennent d'avoir quelques défauts , mais je n'en ai jamais vû qui avoient qu'elles soient ingrates.

**Mlle CLÉMENTINE.**

Je n'en suis pas surprise , car ce seroit avoüer qu'elles ont le cœur mal fait.

**Mlle ADELAIÏDE.**

Il n'est pourtant que trop vrai , qu'il y a très - peu de reconnoissance.

**Mlle EMILIE.**

Est-il possible , Mademoiselle ? Rien ne seroit plus honteux pour le genre humain.



*de Madame de Maintenon. 261*

Mlle ADELAIÏDE.

Il est vrai , mais le genre humain est très-défectueux.

Mlle CLÉMENTINE.

Rien ne me paroît pourtant plus naturel que de sçavoir bon gré d'un plaisir qu'on nous a fait , ou d'un service qu'on nous a rendu.

Mlle ADELAIÏDE.

Il n'y a gueres de personnes qui dans le moment qu'elles reçoivent un service n'en sentent de la reconnoissance : mais ce sentiment ne dure pas , le service s'oublie , & souvent même il nous est à charge d'avoir à vivre avec cette personne comme lui ayant obligation.

Mlle CLÉMENTINE.

C'est penser bien lâchement ; je voudrois passer ma vie à témoigner ma reconnoissance,

Mlle. EMILIE.

Je crois que vous allez un peu trop loin , car il pourroit bien arriver que je ferois obligée à une personne dont le commerce continuel me feroit infupportable.

Mlle CLÉMENTINE.

Ce feroit un grand malheur.

Mlle EMILIE.

Il eft vrai , mais il peut être fort fouvent.

Mlle CLÉMENTINE.

Que faire dans une pareille occafion ?

Mlle ADELAÏDE.

Ou s'en tenir aux loix de l'honneur , profefser la reconnoiffance qu'on auroit, fervir cette perfonne en tout ce qu'on pourroit , ne fe brouiller jamais avec elle , vous voyez par-là que ce font des chaînes qui nous contraignent , & c'eft ce qui m'a obligée à vous dire que cela nous eft fouvent fort à charge.

*de Madame de Maintenon. 263.*

Mlle CLÉMENTINE.

Vous avez mauvaise opinion du cœur des hommes.

Mlle ADELAÏDE.

C'est que je les connois par mon expérience & par celle des autres.

Mlle ELEONORE.

Pour moi, je ne connois que la reconnoissance : il n'y a rien que je ne fusse capable de faire pour ceux à qui j'ai obligation ; ils deviennent tout pour moi : je les mets au-dessus de tous mes amis, & de tous mes proches.

Mlle ADELAÏDE.

Ces sentimens marquent un bon fonds, mais vous les poussez trop loin.

Mlle CLÉMENTINE.

Peut-on trop pousser un sentiment si noble & si raisonnable ?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, on le peut, s'il n'est pas

retenu dans les bornes de la raison & des règles.

Mlle EMILIE.

C'est une exagération de dire que vous mettez ceux qui vous ont obligée, au-dessus de vos proches & de vos amis.

Mlle ADELAIDE.

En effet, il peut arriver qu'une personne trouve une occasion de vous servir; elle le fait: il faut en avoir de la reconnoissance; mais non pas jusqu'à la préférer à la proximité & à l'amitié.

Mlle CLÉMENTINE.

Je sens que je mettrois ma reconnoissance jusqu'à n'avoir pour amis que ceux à qui j'aurois obligation, & que je haïrois leurs ennemis.

Mlle ADELAIDE.

Il ne faut haïr personne, & tous les sentimens outrés ne sont pas véritables, & s'ils l'étoient, il faudroit les corriger.

Mlle



*de Madame de Maintenon. 265.*

Mlle CLÉMENTINE.

Vous m'embarrassez fort , Mademoiselle ; je croyois qu'on ne pouvoit avoir trop de reconnoissance.

Mlle EMILIE.

Je comprends bien qu'elle seroit mal entendue si elle nous faisoit manquer à nos devoirs, comme nous y manquerions certainement si nous aimions mieux une personne qui nous auroit rendu un service , que nous n'aimons notre pere , notre sœur , notre ancienne amie , &c.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous conviendrez pourtant que rien n'est si bas que l'ingratitude.

Mlle ADELAÏDE.

J'en demeure d'accord , mais ne seroit - ce pas une ingratitude de préférer quelqu'un à son pere, à sa mere ?

M

Mlle ELEONORE.

Vous n'estimeriez pas une personne qui poufferoit la reconnoiffance jufques-là.

Mlle ADELAÏDE.

Non certainement, & personne ne l'estimeroit, il faut que les vertus foient réglées.

Mlle ELEONORE.

Mais c'est en moi un fentiment dont je ne fuis pas la maîtrefle.

Mlle EMILIE.

Il faut l'être, & ne fe pas jeter dans un inconvéniement pour en éviter un autre.

Mlle ADELAÏDE.

Je crois ce fentiment fincere en Mademoifelle Eléonore, dont le cœur eft admirable : mais je ne penferois pas de même de tout autre : ces fentimens font fouverainement des effets de l'efprit, & de la vanité qui veut montrer un cœur excellent.

*de Madame de Maintenon. 267*

Mlle CLÉMENTINE.

J'avoüe que j'ai bien de la peine à comprendre que la reconnoissance puisse aller trop loin , quelque fortes que vos raisons me paroissent.

Mlle ADELAÏDE.

Ce qui choque la justice , la Religion & la raison va toujours trop loin , & ne peut être appelé vertu.

Mlle EMILIE.

Quoi ! par reconnoissance vous manqueriez à un autre devoir ; c'est que votre bon cœur se laisse emporter à cette idée de générosité qui n'est pas juste , & qui même n'est pas trop vraie.

Mlle ELEONORE.

Je la sens au point de haïr les ennemis de ceux qui m'ont obligée , d'aimer leurs amis , de ne pouvoir souffrir leurs concurrents , encore moins leurs successeurs.

M ij

Mlle ADELAI'DE.

Voilà une vertu qui vous fait faire bien des injustices, car celui qui vous a obligée peut avoir tort dans tout ce que vous venez de dire.

Mlle ELEONORE.

Je ne crois point de tort dans celui qui m'oblige.

Mlle EMILIE.

Vous l'aimez donc plus que vous-même ? Car si vous êtes raisonnable, vous voyez quand vous avez tort.

Mlle ADELAI'DE

*à Mademoiselle Eleonore.*

Vous avez trop bon esprit pour ne pas voir quand vous vous égarez, il faut que tout soit réglé & modéré pour être des vertus: donner sans règle, c'est prodigalité, & non pas libéralité: ne donner jamais, c'est avarice & non pas économie: souffrir le désordre



*de Madame de Maintenon. 269*

dans les personnes dont nous sommes chargées , c'est lâcheté, mollesse, & non patience & douceur , & ainsi de tout le reste qui feroit trop long à dire.

Mlle CLÉMENTINE.

A quoi votre raisonnement veut-il nous conduire , est - ce à l'ingratitude ?

Mlle ADELAÏDE.

J'en serois bien fâchée , car l'ingratitude fait horreur & vient d'une bassesse de cœur très - méprisable : rien n'est plus beau ni plus juste que la reconnoissance , & jamais on ne doit oublier un bienfait ; mais je crois que cette reconnoissance a ses bornes , qu'elle doit être proportionnée aux obligations , qu'une vertu ne doit point nous faire manquer à une autre.

Mlle EMILIE.

Il seroit injuste de haïr quel-

M iij

qu'un qui auroit fuccédé à celui qui vous auroit obligée; car il faut bien que quelqu'un lui fuccede.

Mlle ELEONORE.

Je ne le verrois pas agréablement.

Mlle ADELAÏDE.

Il peut vous faire fouvenir d'une perfonne à qui vous auriez été obligée; mais vous ne devez pas lui fçavoir mauvais gré. Mesdemoifelles Eléonore & Clémentine nous ont marqué un bon cœur; mais elles ne peuvent difconvenir que nous n'ayons raifon, & que la reconnoiffance ne doive avoir fes bornes comme les autres vertus qui deviennent des excès quand elles paffent les bornes.



XXIX. CONVERSATION.

*Sur l'Élévation.*

MADemoisELLE EUPHROSINE.

**Q**ue veut - on dire quand on dit : Cette personne a de l'élévation ? Je ne sçais si c'est un blâme ou une loüange.

Mlle MELANIE.

Vous me faites grand plaisir, Mademoiselle, d'entamer ce discours, car je suis blessée, il y a long-tems, de ce terme que je trouve qu'on applique fort mal.

Mlle AUGUSTE.

Mais qu'est-ce en effet que l'élévation ?

Mlle SOPHIE.

Je crois qu'elle consiste à avoir le

M iv

cœur plus grand que la fortune ,  
& à vouloir s'élever au - dessus de  
tout par le mérite.

Mlle MELANIE.

Quoi ! à vouloir être plus grand  
que son pere ?

Mlle SOPHIE.

Oui, & à ne point donner de  
bornes à son ambition.

Mlle AUGUSTE.

Mais on le voudra inutilement;  
car on est toujours fils de son pe-  
re , & rien de plus que lui.

Mlle SOPHIE.

On peut parvenir à des charges  
& à des dignités qui font qu'on est  
plus grand Seigneur que son pere.

Mlle MELANIE.

Vos idées s'accommodent fort  
bien à notre siècle , où l'on voit  
des Laquais en carrosse & des  
Gentilshommes à pied : ces La-  
quais donc , Mademoiselle , ont  
de l'élévation,



*de Madame de Maintenon. 273*

Mlle SOPHIE.

Assurément, & il ne me paroît rien de plus louable.

Mlle HORTENSE.

Je pense bien différemment, car j'avois toujours regardé ces gens-là avec mépris, les trouvant très-insolens.

Mlle MELANIE.

Je leur passerois plutôt l'insolence que l'élévation.

Mlle EUPHROSINE.

Mais à quoi donc mettez-vous l'élévation ?

Mlle MELANIE.

La véritable élévation est de n'estimer que la vertu, de sçavoir se passer de la fortune quand elle nous fuit, & de ne nous pas enivrer d'elle quand elle nous est favorable, de la partager avec les malheureux, & de ne les mépriser jamais, de se rendre digne de tout sans vouloir rien de dispro-

M v

portionné à ce que nous fommes.

Mlle SOPHIE.

Vous refuferiez une place qu'on vous offriroit , fi elle étoit au-deffus de vous ?

Mlle MELANIE.

Non , mais fi je l'avois de cette façon-là , on n'appelleroit pas cela élévation.

Mlle EUPHROSINE.

Et qu'est-ce donc qu'on appelle présentement élévation ?

Mlle MELANIE.

Une ambition fans mefure , qui fait vouloir être plus riche , plus élevé que les plus grands Seigneurs , qui porte à une dépenfe immense , à acheter des Charges poffédées par des gens à qui on ne devroit pas ofer parler , à époufer leurs enfans , à fe former un train & une maifon , où il n'y a prefque que le maître qui ne foit pas noble.

*de Madame de Maintenon. 275*

Mlle HORTENSE.

J'appellerois cela une véritable folie.

Mlle MELANIE.

J'en ai toujours usé ainsi ; c'est pourtant ce qui s'appelle aujourd'hui élévation , & on regarde avec mépris un homme qui veut faire le métier de son pere & demeurer dans la modération de son état , qui se contente de peu , qui vit avec règle , avec mesure , qui se voit tel qu'il est , & qui croit qu'il y a bien des gens au-dessus de lui.

Mlle HORTENSE.

Vous venez de dépeindre la véritable sagesse.

Mlle SOPHIE.

Quoi ! s'il plaît à la fortune de m'élever , si mon maître veut me faire grand Seigneur , s'il m'offre des richesses , vous mettriez la sagesse à les refuser ?

Mvj

Mlle MELANIE.

Non, mais à connoître toujours que ni la fortune , ni votre maître n'ont pu vous donner une autre naissance que la vôtre , que vous pouvez en jouir , mais non pas en abuser, puiſque malgré la fortune il y a bien des misérables qui ſont en effet au-deſſus de vous.

Mlle SOPHIE.

Vous ſuppoſez donc que je ſuis née dans la lie du peuple , car ſi je ſuis noble , il n'y a de différence que du plus au moins.

Mlle MELANIE.

Il y a des degrés de nobleſſe ; il faut ſe voir tel qu'on eſt ; il ne faut s'élever que par ſon mérite , & c'eſt-là la véritable élévation.

Mlle AUGUSTE.

En quoi faites-vous conſiſter ce mérite ?

Mlle HORTENSE.

Je crois que c'eſt à voir les



*de Madame de Maintenon. 277*

choses comme elles sont , à ne les pas estimer plus qu'elles ne valent , à être au - dessus de toutes les fortunes , & à tenir une conduite qui marque que celle à laquelle nous sommes parvenus ne nous a pas fait tourner la tête.

Mlle S O P H I E.

Si vous étiez née soldat , vous n'auriez pas envisagé d'être Maréchal de France.

Mlle H O R T E N S E.

J'aurois peut-être envisagé de faire si bien mon métier que j'y ferois parvenu.

Mlle S O P H I E.

Et vous ne blâmeriez pas un dessein si disproportionné à votre état ?

Mlle H O R T E N S E.

Je vous ai déjà dit , ce me semble , que vouloir mériter tout , c'est la véritable élévation , & je veux finir cette conversation

par un trait fort agréable : un homme de rien parvint par tous les degrés de la guerre , & par son mérite à être Général, & ayant un démêlé avec un très - grand Seigneur ; celui - ci lui reprocha qu'il s'étoit élevé bien haut , étant né dans la boue , l'autre répondit : Il est vrai que je ne suis rien , & je suis bien persuadé que si vous étiez né ce que j'étois , vous ne seriez pas ce que je suis.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous pas cette réponse trop hardie ?

Mlle HORTENSE.

Si quelque chose peut nous égaler à ceux qui sont au - dessus de nous , c'est d'avoir plus de courage qu'eux.



XXX. CONVERSATION.

*Sur la Générosité.*

MADemoiselle ROSALIE.

**J**E suis ravie de ce que nous nous trouvons toutes cinq ensemble pour avoir de ces conversations dont je trouve que nous tirons toujours quelque utilité.

Mlle CLOTILDE.

Nous aurions grand tort si nous ne profitions des soins qu'on a pour nous , en nous appliquant à ce qu'on nous apprend.

Mlle CLARICE.

Et en le pratiquant dans les occasions qui se présentent

Mlle DOROTHÉE.

Il me semble que nous sçavons bien des choses que nous ne pouvons pratiquer , & qu'il y a des



vertus qui ne font propres qu'aux Grands.

Mlle ROSALIE.

Quelles font donc ces vertus?

Mlle DOROTHÉE.

Par exemple , la générofité : comment ferons-nous généreufes, nous qui bien loin de donner, avons befoin qu'on nous donne.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'eft point la fortune qui régle nos inclinations, mais avant que d'entrer en matiere , convenons de ce que c'eft que la générofité.

Mlle ROSALIE.

Je crois que la générofité eft une grandeur d'ame qui nous élève au-deffus de toutes fortes d'intérêts, de l'envie, &c. qui nous fait compatir à la mifere des autres , & la foulager autant que nous pouvons ; qui nous rend incapables de baffeffe.



*de Madame de Maintenon. 281*

Mlle DOROTHÉE.

Je croyois que la générosité  
étoit de donner volontiers.

Mlle CLARICE.

C'est libéralité; & la générosité  
va plus loin : c'est un mouvement  
du cœur qui le rend sensible aux  
malheurs d'autrui.

Mlle CLOTILDE.

Et qui va quelquefois jusqu'à  
en être plus touché que des nô-  
tres.

Mlle DOROTHÉE.

Que voyez-vous , dans tout ce  
que vous venez de dire, qui nous  
convienne ?

Mlle CLOTILDE.

Tout ; puisqu'il ne faut qu'un  
grand cœur.

Mlle DOROTHÉE.

Quelles marques en donnez-  
vous ?

Mlle CLOTILDE.

La vertu n'est pas dans les

marques qu'on en donne : elles font connoître la vertu ; mais c'est dans l'intérieur qu'elle est ou qu'elle n'est pas , & nous pouvons , comme les autres , être au-deffus de l'intérêt , de l'envie , & incapables de bassesse.

Mlle GLARICE.

De quelles sortes de bassesses entendez-vous parler ?

Mlle ROSALIE.

De ces lâchetés qu'on fait par intérêt , de ces flatteries pour ceux qui peuvent nous être utiles , de ces empressemens qui vont à se mettre sous les pieds des gens en faveur.

Mlle BLANDINE.

Que j'aime à vous entendre , Mademoiselle ! Ce que vous venez de me dire me fait croire que je suis généreuse , je ne puis souffrir les favoris , je n'aime que les malheureux , & c'est assez que le

Roi ou la fortune soit favorable à un homme pour que je le haïsse.

Mlle CLARICE.

J'ai connu une personne qui partageoit son repas & ses habits avec des malheureux, & qui ne pouvoit plus les souffrir dès qu'ils pouvoient se passer d'elle.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'est pas générosité ; c'est plutôt une sorte d'envie.

Mlle CLARICE.

Quoi ! donner son dîner & sa robe, c'est envie ?

Mlle CLOTILDE.

Il y a quelque sorte de bonté & de pitié paternelle à donner sa robe & son dîner : mais c'est envie de ne plus aimer les gens quand ils n'ont plus besoin de nous ; c'est vouloir être au-dessus d'eux ; & il n'y a rien dans ce sentiment qui puisse s'appeller générosité.



Mlle BLANDINE.

Vous n'en direz pas autant de moi ; il n'y a nul intérêt dans ce que je pense , & dans l'aversion que j'ai pour les heureux.

Mlle ROSALIE.

Je craindrois qu'il n'y eût un peu d'envie ; mais il y a du moins un grand travers qui est très-éloigné de la générosité.

Mlle BLANDINE.

Vous voulez que je fasse ma cour à un Ministre qui n'a rien au-dessus de moi que la faveur de son maître ?

Mlle CLOTILDE.

Si son Maître est le vôtre , vous devez respecter son choix , & ne pas parler ainsi de son Ministre.

Mlle BLANDINE.

Je ne trouve rien de si beau que de se déclarer contre ces gens-là ; & c'est ainsi que j'ai toujours compris la générosité.



*de Madame de Maintenon. 285*

Mlle DOROTHÉE.

On ne peut pas dire que dans cette conduite il y ait de la bassesse & de l'intérêt.

Mlle CLOTILDE.

Non, mais de l'imprudence ; de la fausseté, de l'injustice, du travers, & une singularité qu'il ne faut jamais chercher.

Mlle BLANDINE.

Il faut se distinguer & ne se pas singulariser ; voilà ce que je ne puis entendre.

Mlle CLARICE.

Il ne faut pas aspirer à être seul dans sa conduite ; on se distingue assez, quand on remplit ce qu'on doit.

Mlle BLANDINE.

Et pour remplir ce devoir faire sa cour à des misérables ! Jamais on ne me verra que leur ennemie.

Mlle DOROTHÉE.

Ce chemin fera peu fuivi ;  
mais j'avoue que j'y trouve de la  
vertu.

Mlle ROSALIE.

La vertu n'est pas dans ces ex-  
trémités ; elle rend les honneurs  
à ceux que le Prince veut hono-  
rer ; elle veut être bien avec eux  
par respect pour lui & par pruden-  
ce ; elle ne veut en faire son en-  
nemi pour elle ni pour fa famille ;  
elle ne voudroit pas acheter fa fa-  
veur par la moindre bassesse , par  
flatter ce qui doit être blâmé ,  
par témoigner une amitié qu'elle  
n'a point , par rendre des devoirs  
trop empressés , en un mot , elle  
agit simplement en tout.

Mlle BLANDINE.

C'est cette simplicité & ce mi-  
lieu qui m'est insupportable : j'ai le  
cœur trop grand pour ne faire que  
suivre les autres : je veux quelque

chose de nouveau ; je fais quelquefois un château en Espagne , qui me plairoit : ce seroit de quitter mon pays , mon bien , ma famille , mon Roi , pour aller au bout du monde m'attacher à un Prince vertueux.

Mlle CLOTILDE.

S'il avoit une véritable vertu & du bon sens , il vous mépriseroit & ne se fieroit jamais à vous.

Mlle BLANDINE.

Pourquoi ?

Mlle CLOTILDE.

Parce qu'on ne doit jamais se fier à un homme qui manque à toutes sortes de devoirs & d'obligations.

Mlle BLANDINE.

Je ne suis point esclave, je suis libre, & je puis disposer de moi.

Mlle ROSALIE.

Vous êtes à votre pays , à votre famille , à votre Prince , &



vous manquez à tout ce que vous devez pour aller chercher ce que vous ne devez pas chercher ; on ne peut jamais porter les armes contre fon Roi ; on doit fervir fa patrie.

Mlle BLANDINE.

Vous êtes nées pour l'efclavage , Mesdemoifelles , & pour les vertus les plus renfermées & les plus ennuyeufes ; vous ne parlez que de modération & de remplir fon devoir. Où eft l'éclat & le bruit d'une telle conduite ; & qu'eft-ce que la vanité d'un homme renfermé dans ce trifte devoir ?

Mlle CLOTILDE.

Il n'en faut jamais fortir , & c'eft-là le vrai & folide mérite.

Mlle BLANDINE.

J'en ai une autre idée , & je ne puis aimer ce qui eft au-deffus de moi.

Mlle



*de Madame de Maintenon.* 289

Mlle CLOTILDE.

Cette idée est fausse ; la Religion & la raison veulent qu'on respecte l'autorité des Princes , & toute autre autorité établie pour nous gouverner.

Mlle BLANDINE.

Ne convenez - vous pas au moins qu'il y a plus de grandeur à penser ce que je pense ?

Mlle ROSALIE.

Fausse grandeur sans règle & sans raison, & bien éloignée de la vraie générosité qui sçait se soumettre à tout, quelque élévation qu'on sente dans son cœur.

Mlle BLANDINE.

Peut-on avoir le cœur élevé & sçavoir se soumettre ?

Mlle CLOTILDE.

La véritable élévation est dans les sentimens du cœur , & point du tout dans une révolte contre les règles , les coutumes & les

N

Supérieurs : la générofité plaint  
& foulage les malheureux , & ne  
bleffe perfonne.

Mlle B L A N D I N E.

Dès que je fçais un homme dif-  
gracié , je vais le trouver pour en  
faire mon ami.

Mlle R O S A L I E.

Vous dites tout cela pour dif-  
puter ; il n'eft pas poffible que  
vous le penfiez.

Mlle D O R O T H É E.

Voudriez-vous qu'on allât in-  
fult à fon malheur ?

Mlle R O S A L I E.

Non , je veux qu'on demeure  
fon ami , fi on l'étoit avant fa dif-  
grace , qu'on le confole : mais je  
ne veux pas qu'on aille le cher-  
cher pour le feul mérite d'être  
exilé ; il y a plus de contradiction  
& d'envie dans ce fentiment que  
de générofité.

Mlle CLOTILDE.

Il n'y a rien d'affecté dans la véritable vertu ; elle partage les malheurs de ses amis, elle les soulage, elle plaint même ceux qu'elle ne connoît pas : mais elle ne se pique pas de faire amitié avec une personne par la seule raison qu'elle est mal à la Cour : ces sentimens sont faux & outrés, & jamais la vertu ne choque la raison.

Mlle BLANDINE.

Nous avons coûtume de nous rendre à la fin de nos conversations : mais je vous avoüe, Mesdemoiselles, que vous ne m'avez point persuadée, & que votre sagesse ne s'accommode point avec l'envie que j'ai de faire des choses nouvelles & éclatantes.

Mlle ROSALIE.

Elles vous attireront le blâme

N ij



de tout le monde & bien des inconvéniens.

Mlle BLANDINE.

Je ne trouve rien de pis que de ne suivre jamais son goût.

Mlle CLOTILDE.

Je ne trouve rien de si bon que de n'avoir point de reproche à se faire : mais , Mademoiselle, nous espérons que les années & la raison feront plus fortes que nous , & qu'elles vous persuaderont un jour.





XXXI. CONVERSATION.

*Sur les différens Etats.*

MADemoisELLE LUCILE.

J'Entends dire souvent que tous les états sont confondus ; je ne comprends pas bien clairement ce qu'on veut dire.

Mlle CONSTANCE.

Je vous l'expliquerai avec plaisir , car personne n'est plus choquée que moi de ce renversement.

Mlle LUCILE.

Je vous en serai très-obligée.

Mlle CONSTANCE.

Quand on dit que les états sont confondus , on a grande raison ; car effectivement on ne voit plus personne à sa place , chacun veut être aussi grand que l'autre ,

le Gentilhomme s'égale au Seigneur; le Seigneur veut être Prince, le Prince veut être auffi grand Prince que ceux qui font au-deffus de lui, & ainfi du reffe.

Mlle EUGENIE.

Mais en effet pourquoi ces différences ? Et quand on eft né Gentilhomme pourquoi ceder à un autre qui fe croit de meilleure maifon, parce qu'il a plus de bien ou quelque charge que l'autre n'a pas ?

Mlle CONSTANCE.

On ne cede pas fur l'opinion, mais fur la vérité : & il y a même une notoriété publique à laquelle il faut déférer.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne fçais ce que c'eft que notoriété publique.

Mlle LUCILE.

Je crois que c'eft ce que tout le monde croit & dit, & qui paffe

*de Madame de Maintenon.* 295  
pour vrai, quoiqu'on n'en ait aucune preuve.

Mlle PLACIDE.

Mais enfin, Mademoiselle, démêlez-nous ce que c'est que ces états confondus où vous voudriez un peu plus d'ordre.

Mlle CONSTANCE.

Il est certain que Dieu a mis les hommes en des états différens, & que s'ils étoient sages ils s'y tiendroient, car il n'y en a point qui ne soit honnête.

Mlle LUCILE.

Trouvez-vous la condition d'un payfan fort honorable?

Mlle CONSTANCE.

Elle l'est très-fort; on ne sçauroit s'en passer; de quoi vivrions-nous si personne ne cultivoit la terre & ne recueilloit du bled?

Mlle LUCILE.

Je conviens qu'elle est nécessaire, mais elle est basse.

N iv



Mlle ALPHONSINE.

Il faut bien que tout fe faffe, & dans cet état comme dans tous les autres , c'eft le mérite qui diftingue.

Mlle PLACIDE.

Quel mérite peut avoir un payfan que celui de bien travailler ?

Mlle CONSTANCE.

Le même que dans les autres emplois, qui eft de vivre en homme de bien & d'honneur : il n'y a gueres de village où il n'y ait quelque payfan dont la probité eft connue, & dans lequel tous les autres fe confient ; ils ont du bon fens & de l'efprit.

Mlle PLACIDE.

Avez - vous eu beaucoup de converfations avec eux ?

Mlle CONSTANCE.

Souvent.



Mlle PLACIDE.

Je serois bien honteuse si on me voyoit parler à un payfan.

Mlle ALPHONSINE.

Ces idées-là sont d'un enfant qui n'a jamais rien vû; le Roi leur parleroit volontiers, & je suis assurée qu'il l'a fait en bien des occasions.

Mlle LUCILE.

Croyez-vous qu'ils fussent bien propres à notre conversation?

Mlle CONSTANCE.

Non, il faut leur parler de ce qui leur convient, de leurs affaires, de leurs familles, des biens de la terre, & vous les trouverez en cela éclairés, habiles & de très-bon sens.

Mlle LUCILE.

Marquez-nous donc les degrés de toutes les conditions?

Mlle CONSTANCE.

Les professions d'Artisans des

gros lieux, c'est-à-dire des Bourgs & des Villes, sont des états encore nécessaires & honorables, & l'on y trouve ce bon sens dont je viens de parler : vous avez ensuite les Marchands, qui sont utiles au Public & au commerce, c'est ce qui s'appelle les Bourgeois, les Echevins, les Elûs & les chefs qui gouvernent les villes & tiennent la main contre le désordre : il y a pour la sûreté dans les biens, des Notaires, qui se mêlent de placer l'argent & de le faire valoir.

Mlle ALPHONSINE.

Il y a des Procureurs qui font les écritures nécessaires pour faire connoître aux Juges les raisons de nos procès.

Mlle CONSTANCE.

Des Avocats qui plaident les causes.

Mlle ALPHONSINE.

Des Conseillers, des Présidens  
qui les jugent.

Mlle EUGENIE.

Et tout ce que vous venez de  
nommer sont plus ou moins par  
degrés.

Mlle CONSTANCE.

Oui , le Procureur est moins  
que l'Avocat , l'Avocat moins  
que le Conseiller, les Conseillers  
au-dessous des Présidens, & ainsi  
des autres.

Mlle EUGENIE.

Je ne crois pas tant de degrés  
dans la noblesse , & pour moi je  
compte que dès qu'on peut prou-  
ver qu'on est né Gentilhomme , le  
plus ou le moins n'y fait plus rien.

Mlle ALPHONSINE.

La noblesse a plusieurs degrés.  
Il y a des noblesses plus ancien-  
nes ; il y en a d'autres qui ont  
été soutenues par de grands biens,



d'autres par des alliances ; les autres ont été illustrées par des dignités , & ce sont là les rangs différens.

Mlle EUGENIE.

Toutes ces distinctions n'empêchent pas que le plus noble ne soit celui dont la noblesse est la plus ancienne.

Mlle ALPHONSINE.

Cela est vrai au pied de la lettre ; mais il est pourtant vrai aussi qu'il faut céder au rang , & que ce Gentilhomme qui fera des preuves de cinq cens ans, doit des égards à un Maréchal de France, quoique d'une Maison moins ancienne.

Mlle LUCILE.

J'ai une grande peine à céder à tout ce que fait la fortune.

Mlle CONSTANCE.

La fortune a souvent grande part à ces élévations , la volonté des Rois y en a aussi ; ils veulent



*de Madame de Maintenon.* 301  
récompenser le mérite , donner  
de l'émulation , marquer leur  
amitié , & quand on est sage on  
cede à toutes ces raisons , & aux  
usages établis.

Mlle EUGENIE.

Il faut bien céder à la force ;  
mais vous m'avouerez que cela  
n'est pas agréable.

Mlle ALPHONSINE.

Tout le monde perd au désor-  
dre ; si vous ne voulez pas vous  
soumettre à ceux qui sont au-des-  
sus de vous , ceux qui sont au-  
dessous feront de même pour  
vous , votre inférieur se souleve-  
ra , vous disputera la porte , la  
place à l'Eglise , & jusques au  
payfan.

Mlle CONSTANCE.

Si on étoit seul à céder il y au-  
roit plus de peine , mais vous ce-  
dez au grand Seigneur de votre  
Province ; il faut qu'il cede à un

homme titré , que l'homme titré cede à un Prince , que le Prince cede à un plus grand Prince que lui, que le plus grand Prince cede au Roi , & enfin que le Roi cede à la raison , aux Loix , aux coutumes , & surtout qu'il soit soumis à la volonté de Dieu.

Mlle EUGENIE.

Quelle différence y a-t-il entre les Princes ?

Mlle ALPHONSINE.

Comme dans la noblesse , les Maisons souveraines les plus anciennes ne sont pas toujours celles qui tiennent le premier rang. Mais comme il est difficile de régler la prééminence , ils évitent autant qu'ils peuvent de se trouver ensemble.

Mlle PLACIDE.

Si les Rois se trouvoient ensemble comment feroient-ils ?

Mlle ALPHONSINE.

Ils ne s'y commettroient point  
sans être convenus de ce qui s'appelle le cérémonial, c'est-à-dire, la maniere dont ils se traitent.

Mlle CONSTANCE.

Il y a dans les Rois & dans les Princes des degrés différens par la grandeur, par l'étendue, par la puissance des Royaumes.

Mlle ALPHONSINE.

Le Roi de Portugal ne disputera pas au Roi d'Espagne.

Mlle CONSTANCE.

Ni le Roi de Dannemarck au Roi de France.

Mlle PLACIDE.

Qui sont les plus grands Rois ou Royaumes?

Mlle ALPHONSINE.

La France, l'Espagne, l'Angleterre.

Mlle PLACIDE.

Et dans ces trois - là qui est le premier?



Mlle CONSTANCE.

Ils se le difputent , mais nous avons vû notre Roi donner la main au Roi d'Efpagne , & nous le voyons tous les jours mettre le Roi d'Angleterre au - deffus de lui.

Mlle PLACIDE.

Eft-ce qu'il les reconnoît plus grands que lui ?

Mlle ALPHONSINE.

Non , c'eft qu'il eft chez lui , & qu'il leur fait les honneurs , comme les particuliers fe le font les uns aux autres.

Mlle PLACIDE.

Mais en effet , qui eft le plus grand ?

Mlle ALPHONSINE.

Il eft certain que , fans nulle pré-vention , la plus grande Maifon que l'on connoiffe eft celle de Bourbon , qui nous gouverne préfentement.

---

## XXXII. CONVERSATION.

*Sur la bonne Contenance.*

MADemoiselle VALERIE.

**J**E voudrois bien m'instruire sur une chose que j'entendis dire l'autre jour : on disoit qu'une personne avoit une bonne contenance.

Mlle VICTOIRE.

Je n'entends point ce que cela veut dire.

Mlle MARCELLE.

N'est-ce pas qu'elle avoit bonne grace ?

Mlle FLORIDE.

La bonne grace fait assurément à la bonne contenance, mais je crois que cette louange s'étend plus loin.

Mlle VALERIE.

Expliquez-le nous , Mademoiselle , si vous l'entendez.

Mlle FLORIDE.

Je crois que c'est un maintien , une contenance , un air convenable aux tems , aux lieux & aux personnes avec qui l'on est.

Mlle VICTOIRE.

Vous avez raison de dire que c'est une loüange bien étendue , & si vous voulez nous la bien démêler , ce sera une instruction utile pour nous.

Mlle FLORIDE.

N'est - il pas vrai qu'il y a des tems de joie , de tristesse , des lieux de liberté , de respect , des personnes à qui on doit plus qu'à d'autres ?

Mlle VALERIE.

Vous sçavez qu'il nous faut toujours des exemples.



Mlle FLORIDE.

Vous êtes avec une personne affligée , il ne conviendrait pas d'avoir un air fort gai , ce seroit une mauvaise contenance.

Mlle IRENE.

Il faut être recueillie à l'Eglise, & libre dans un jardin.

Mlle VALERIE.

Il est aisé de comprendre , pour peu qu'on sçache vivre , qu'on s'accommode avec ceux qui sont au-dessus de nous, & qu'on prend le ton qui leur convient ; mais quand on l'ignore comment les aborder ?

Mlle FLORIDE.

Avec un visage sérieux.

Mlle MARCELIE.

J'ai souvent vû qu'on disoit à des enfans , qu'il faut toujours avoir l'air gai & souriant.

Mlle FLORIDE.

Je crois cette maxime très-

fausse , & rien ne donne l'air plus sot que d'aborder en souriant.

Mlle IRENE.

J'ai connu une personne d'esprit , à qui on l'avoit donné , & qui l'a si bien observé qu'on n'a jamais voulu convenir qu'elle eût de l'esprit , quoiqu'elle en ait en effet ; on la tournoit en ridicule , & ses enfans & ses domestiques disoient qu'elle les impatientoit de sourire en les grondant.

Mlle VICTOIRE.

N'y a-t-il pas autant d'inconvénient d'aborder tristement une personne gaie , que d'aborder en riant celle qui est affligée ?

Mlle FLORIDE.

Il ne faut aborder personne d'un air triste ni gai , mais avec un air sérieux, qui est cette bonne contenance ; après cela on s'accommode à l'humeur où est celle à qui on a affaire.

Mlle VALERIE.

Cette bonne contenance se réduit donc en sérieux ?

Mlle FLORIDE.

Il s'en faut beaucoup , il y a différentes contenances , comme nous l'avons dit , selon les lieux : l'attention à l'Eglise , la joie dans les plaisirs , le respect avec les Supérieurs & les Grands , la liberté avec les égaux , la familiarité avec ceux qui sont au-dessous , & tout cela avec modération.

Mlle IRENE.

Il y a encore à prendre un milieu entre une trop grande timidité & une trop grande hardiesse ; il faut que les jeunes personnes soient timides , mais sans être déconcertées , & qu'elles ne se troublent pas comme les paysans , qu'on dit qui tournent leur chapeau , ne sachant pas ce qu'ils font.



Mlle VICTOIRE.

Vous permettez donc que dans un âge plus avancé une femme soit hardie ?

Mlle IRENE.

Je ne passerois jamais la hardiesse à une femme ; notre partage est la modestie : mais il est certain que le tems & l'expérience rassurent , & que rien n'est plus différent que le personnage d'une femme âgée & celui d'une jeune.

Mlle VALERIE.

En quoi cette différence consiste-t-elle ?

Mlle FLORIDE.

Je crois que la vieille a une contenance plus ferme , qu'elle entame la conversation , qu'elle fait des questions , qu'elle a une opinion , qu'elle la soutient , qu'elle décide quelquefois.

Mlle VALERIE.

Et que voulez-vous que fasse la jeune ?

Mlle FLORIDE.

Qu'elle se taise , qu'elle écoute , qu'elle réponde quand on la questionne , qu'elle dise son avis avec timidité , si on le lui demande , qu'elle n'ait jamais un ton décisif , & que dans ce qui lui paroît le plus clair elle dise : Il me semble que cela est ainsi , je croirois cela , mon opinion seroit celle-là , &c.

Mlle VALERIE.

Vous ne lui passeriez pas la moindre dispute ?

Mlle FLORIDE.

Bien plutôt qu'une décision. On peut disputer pour s'instruire , & avec un air incertain qui plaît , au lieu que la décision révolte.

Mlle VICTOIRE.

Et vous comprenez tout cela dans une bonne contenance ? vous aviez grande raison de dire qu'elle s'étend loin,

Mlle F L O R I D E.

Plus loin que je ne le comprends moi-même : la bonne contenance dans la conversation est l'attention, la modestie; c'est de ne se jamais fâcher, de ne se pas trop emporter, & d'être toujours maîtresse de soi.

Mlle I R E N E.

Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modestie qui fait que nous nous défions de nous-mêmes, de nos opinions, de nos goûts, & que nous les donnons comme nôtres, sans prétendre que les autres doivent les suivre.

Mlle M A R C E L L E.

Je croyois que la modestie étoit d'avoir les yeux baissés.

Mlle F L O R I D E.

C'est un effet de modestie, mais elle doit être encore plus dans l'esprit que dans l'extérieur.

Mlle



*de Madame de Maintenon.* 313

Mlle MARCELLE.

Vous permettriez donc qu'on levât les yeux ?

Mlle FLORIDE.

Oui certainement, il faut les lever quand on veut voir quelque chose, & c'est même un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle VALERIE.

On peut donc regarder un homme, si on a envie de le voir ?

Mlle IRENE.

Il seroit à désirer qu'on n'en eût jamais envie, & je vous avoüe que je suis toujours choquée quand j'entends dire à une personne de notre sexe : Un tel est agréable, ou affreux, il a les yeux beaux, la bouche grande, le nez bien fait, &c.

Mlle MARCELLE.

Mademoiselle Floride convient pourtant que c'est un manque de

O

refpect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle FLORIDE.

Il y a bien de la différence de lever les yeux pour fatisfaire à cette bienféance , ou à regarder un homme avec attention, à éplucher les traits de fon vifage , fes habits , & toute fa perfonne.

Mlle VICTOIRE.

J'ai connu une femme qui , après avoir paffé tout le jour , & fouvent plufieurs jours avec un homme , ne fçavoit pas comment il étoit vêtu.

Mlle IRENE.

Elle étoit louïable , & je voudrois que ma fille en usât ainfi.

Mlle MARCELLE.

Ne permettez-vous pas de regarder les femmes ?

Mlle FLORIDE.

Il faut bien le permettre , & en effet il n'y a point de mal , on ne

*de Madame de Maintenon.* 315  
peut empêcher la curiosité qu'on  
a pour leur figure & pour leur  
ajustement.

Mlle VALERIE.

Marquez - nous encore une  
mauvaise contenance.

Mlle FLORIDE.

C'est une personne qui se tient  
mal , qui est distraite , qui remue  
toujours , qui regarde de tous cô-  
tés , qui n'est point occupée de  
ceux avec qui elle est , qui est in-  
quiette , qui sort & entre sans  
raison , qui tourne la tête au  
moindre bruit , qui se met de tra-  
vers , qui cherche ses commodi-  
tés , qui prend des postures mé-  
séantes , & qui en tout paroît s'a-  
bandonner à ses mouvemens.

Mlle VALERIE.

Il faut étudier ce portrait pour  
éviter de lui ressembler.

Mlle FLORIDE.

Il est vrai , je crois , que la

O ij



bonne contenance confifte dans la tranquillité , à s'occuper des autres , & à agir en tout comme une perfonne qui eft maîtrefle d'elle , & qui fe poffede.

Mlle VALERIE.

Cela eft bien difficile à des efprits vifs.

Mlle FLORIDE.

Cette bonne contenance ne s'oppose point à la vivacité & à l'enjouement ; mais il faut que tout foit modéré & retenu dans les termes de la modestie.

Mlle MARCELLE.

On ne fe donne point la timidité : les uns naiffent hardis , & les autres timides.

Mlle IRENE.

Ceux qui font hardis manquent de jugement. Il faut cacher ce défaut , & fe montrer timide le plus qu'il eft poffible en ne parlant gueres , en évitant de dire fon

*de Madame de Maintenon. 317*  
avis , & en se retenant continuel-  
lement, comme on retient les che-  
vaux fougueux quand ils nous em-  
portent.

Mlle VICTOIRE.

Je n'aurois jamais cru que la  
bonne contenance nous eût pû  
fournir tant de choses aussi utiles à  
ſçavoir que tout ce que nous ve-  
nons de dire.

---

### XXXIII. CONVERSATION.

*Sur le Mystere.*

MADemoiselle CAMILLE.

**O**N nous a instruites ſur bien  
des ſujets ; mais il y en a  
un dont il me ſemble qu'on ne  
nous a rien dit ; c'eſt le myſtere.

Mlle CLÉMENTINE.

Je ſerois ravie de le voir ap-

O iij

prouvé , car rien ne me plaît davantage qu'un air myftérieux.

Mlle ELEONORE.

Je fuis de votre goût , & rien ne me paroît plus défagréable que de dire tout ce qu'on penfe & de ne réfervier rien.

Mlle CAMILLE.

Je penfe très-différemment , & je crois qu'il faut être & paroître franc , quoiqu'on fçache fort bien garder un fecret.

Mlle ELEONORE.

Quoi ! vous ne trouvez pas qu'il foit aimable de parler peu , de laiffer dire les autres , & de fe taire en montrant par fon air qu'on en fçait plus qu'eux ?

Mlle EMILIE.

Vous n'y penfez pas , Made-moifelle ; quand vous faites ce portrait d'une perfonne aimable , elle feroit importune dans une fociété.



Mlle CLÉMENTINE.

Vous aimeriez mieux une personne libre, qui dit tout ce qu'elle fait, qui ne cache rien, qui ne demande jamais du secret, & dont toute la conduite est à découvert?

Mlle CAMILLE.

Oui ; je l'aimerois mieux: mais je fais une grande différence du secret au mystère.

Mlle EMILIE.

Il n'y a gueres de mystères innocens : que veut-on cacher quand on ne fait rien de mal?

Mlle CLÉMENTINE.

Hé! pourquoi voulez-vous que tout ce qu'on cache soit mal?

Mlle EMILIE.

Vous donnez lieu au moins de le soupçonner ; car pourquoi le cacher s'il est bon ou indifférent?

Mlle ELEONORE.

C'est que j'aime naturellement à

cacher , & que je ne puis fouffrir ces procédés ouverts de gens toujours prêts à montrer tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils pensent , à rendre compte du passé , du présent , & de l'avenir , s'ils le pouvoient.

Mlle CAMILLE.

Vous voulez disputer , & j'en suis ravie ; c'est un moyen pour nous éclairer , car du reste je ne vous crois point telle que vous le dites.

Mlle EMILIE.

Si on fait mystere sur des bagatelles , c'est une petiteffe d'esprit ; si le mystere roule sur des choses sérieuses , il est dangereux.

Mlle ELEONORE.

On me demande à quelle promenade j'ai été ; je me fais un plaisir de ne le pas dire , & j'en nomme une autre.

Mlle CAMILLE.

Voilà un très-beau moyen pour

*de Madame de Maintenon.* 321

vous perdre de réputation ; on découvre que vous n'avez pas dit vrai ; on juge que vous avez donné un rendez-vous.

Mlle EMILIE.

Je serois bien affligée si c'étoit tout de bon que vous aimassiez le mystere ; c'est un très - grand malheur , sur-tout à une personne de notre sexe.

Mlle CAMILLE.

On ne croit jamais qu'on se cache pour rien , & quand même on prouveroit qu'on a fait un mystere d'une chose innocente , on croit que c'est dans le dessein à l'avenir de cacher un crime.

Mlle CLÉMENTINE.

On me prête un Livre en me priant de ne le pas montrer ; voulez vous que je trompe celui qui me l'a confié ?

Mlle EMILIE. &

Il a envie de vous tromper ;

O V



puisqu'il se cache, & mérite par-là que vous le trompiez; mais j'aimerois mieux ne pas recevoir sa confiance, & lui répondre que je ne sçais point me cacher, & que son mystere me donne de la défiance.

Mlle CLÉMENTINE.

Je passerai donc ma vie comme un enfant, sans qu'on se fie à moi?

Mlle CAMILLE.

Il y a des marques de confiance très-dangereuses; il y en a d'honorables.

Mlle ELEONORE.

Comment faire toutes ces distinctions? Vous faites de la vie une conduite continuelle qui contraint presque en tout.

Mlle CAMILLE.

Ce n'est pas moi qui impose ces contraintes, c'est la malignité des hommes avec lesquels nous avons à vivre, c'est la nécessité

*de Madame de Maintenon.* 323  
d'établir une bonne réputation  
dont on est bien payé par l'estime  
que l'on acquiert.

Mlle CLÉMENTINE.

Revenons à ces distinctions de  
confiance.

Mlle CAMILLE.

On vous confie une chose im-  
portante par l'opinion qu'on a que  
vous êtes secrette ; il faut garder  
ce secret , & si fidèlement qu'on  
ne vous soupçonne pas de le sça-  
voir.

Mlle ELEONORE.

Je ne le voudrois pas dire, mais  
pourquoi voulez-vous que je sois  
fâchée , si on se doute que je le  
sçais ?

Mlle CAMILLE.

Voilà justement la différence  
du secret au mystère ; on cache le  
secret de bonne foi quand on est  
secrette , & on laisse entrevoir ce  
qu'on sçait , & c'est-là le mystère.

O vj

Mlle EMILIE.

C'est un très-mauvais caractère: on ne peut trop se défier de ceux qui nous confient ainsi des secrets qui ne méritent pas ce nom, & qui nous font des confidences de bagatelles en nous imposant le secret.

Mlle CAMILLE.

On ne peut être trop libre sur ce qui ne mérite pas d'être caché, ni trop fidelle & impénétrable sur le secret.

Mlle ELEONORE.

Mais ce n'est pas seulement sur ce qu'on me dit que j'aime le mystère, c'est sur ce que je pense, sur ce que je fais, & j'ai peine à dire ce que je fis hier, ce que je ferai demain, à quelle heure j'ai dîné, quel ruban je mettrai, ainsi de tout le reste.

Mlle CLÉMENTINE.

En effet, pourquoi rendre



compte de tout ce qui nous regarde ? Il me semble que rien n'est plus simple ( pour ne pas dire plus sot ) que cette ingénuité qui fait dire tout ce qu'on pense.

Mlle EMILIE.

Je serois affligée du naturel que vous montrez, si je ne croyois qu'il y a beaucoup d'enfance.

Mlle ELEONORE.

C'est le procédé que vous demandez qui est d'un enfant ; les personnes âgées ne disent pas ainsi tout ce qu'elles font , encore moins ce qu'elles pensent : elles ont des secrets , elles ont des mysteres , & je suis honteuse de n'avoir rien à cacher.

Mlle EMILIE.

Dieu veuille que vous soyez toujours de même , vous jouirez d'un grand repos , personne ne se plaindra de vous, on ne dira point que vous avez manqué au secret,

ni découvert un myſtere , vous n'aurez point d'éclairciſſement à eſſuyer , de querelles à ſouffrir , ni d'apologie à faire : les perſonnes âgées dont vous parlez ſont prudentes , diſcrettes , ſecrettes , mais elles ne ſont point myſterieuſes , ni elles ne ſont point ravies de ſçavoir des ſecrets.

Mlle CAMILLE.

Ils ſont ſouvent fort embarraſſans , & on trouve des gens ſi peu ſecrets , qu'après avoir exigé de vous une fidélité impénétrable , ils vont confier ce même ſecret à d'autres perſonnes qui le gardent mal.

Mlle CLÉMENTINE.

Voilà ce que je n'aimerois pas, car on me ſoupçonneroit.

Mlle ÉMILIE.

C'eſt ce qui m'a fait vous dire que les ſecrets & les myſteres entraînent de grands inconvéniens.

*de Madame de Maintenon.* 327

Mlle ELEONORE.

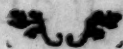
Faut-il les refuser ?

Mlle EMILIE.

C'est selon les gens à qui on a affaire : quand ce sont des étourdis, il faut éviter de les recevoir ; quand ce sont des gens sages, il faut les écouter & bien garder leur secret ; mais il ne faut point les chercher, ni les désirer, ni être flattée de ce qu'on a de la confiance en nous ; car ces confidences sont souvent des effets de l'imprudence, plutôt que de l'estime qu'on a pour nous.

Mlle CAMILLE.

Tout cela conclut qu'il faut bien de la sagesse pour s'établir une bonne réputation, & pour se bien conduire dans le monde.





---

**XXXIV. CONVERSATION.***Sur les Amitiés.***MADemoisELLE MELANIE.**

**J**E suis affligée du démêlé qui est arrivé entre Mademoiselle... & Mademoiselle..... comme si j'y avois un grand intérêt, quoique je les aie peu connues l'une & l'autre.

**Mlle ALPHONSINE.**

Et qu'est-ce que cette rupture vous fait ?

**Mlle MELANIE.**

Elle me dégoûte de la vie. Quoi ! après une amitié de quatre ans, on se dégoûte, on vient à se haïr.

**Mlle AUGUSTE.**

Une amitié de quatre ans ! Il ne faut pas s'étonner quand on cesse

*de Madame de Maintenon.* 329  
de s'aimer au bout de vingt ans &  
de trente ans ; il n'y en a que  
trop d'exemples.

Mlle MELANIE.

Vous voulez me desespérer ; il  
faut donc vivre sans amis ?

Mlle AUGUSTE.

C'est le parti le plus sage & le  
plus sûr.

Mlle ALPHONSINE.

Notre cœur nous porte à l'ami-  
tié & aux attachemens.

Mlle AUGUSTE.

Les dispositions de notre cœur  
ne sont pas la raison : il faut le  
conduire & tâcher de régler ses  
mouvemens , ou du moins de les  
moderer.

Mlle ALPHONSINE.

Et tout cela pour vivre sans  
amitié , sans confiance , avec une  
indifférence égale pour tout le  
monde ?

Mlle MELANIE.

C'est renoncer au plus grand plaisir de la vie , au plus honnête & à celui qui est de tous les tems & de tous les âges.

Mlle HENRIETTE.

C'est prévenir beaucoup de peines de l'infidélité de vos amies, & être pour vos anciennes connoissances comme pour les personnes que vous n'avez jamais vûës.

Mlle AUGUSTE.

Non, il faut de l'amitié pour les gens que nous voyons souvent, que nous connoissons le plus, qui nous marquent de l'empressement, qui nous rendent des services, ou qui voudroient nous en rendre ; mais je crois qu'il y a beaucoup d'inconveniens à se livrer à une amie.

Mlle ALPHONSINE.

C'est dans cet abandon que vous désapprouvez, que je fais



*de Madame de Maintenon.* 331  
consister la douceur de l'amitié;  
le reste ne peut s'appeller que so-  
ciété.

Mlle AUGUSTE.

Combien faut-il de tems pour  
connoître assez une personne  
pour lui confier tous ses secrets ?

Mlle HENRIETTE.

Peut-on vivre un moment en  
repos quand on a confié un secret  
important ?

Mlle MELANIE.

Quoi ! il n'y a personne sur la  
terre que vous croyiez fidèle &  
dont vous répondissiez ?

Mlle HENRIETTE.

A peine répondrois-je de moi-  
même : nous ne sçavons gueres de  
quoi nous sommes capables , ni  
dans quelles occasions nous nous  
trouverons.

Mlle AUGUSTE.

Il est de la sagesse de profiter  
de tout ce que nous voyons :

qu'est - ce qui a brouillé ces deux personnes ? on ne me l'a dit que confusément ?

Mlle ALPHONSINE.

Mademoiselle . . . . se trouvant logée fort près de Mademoiselle... elles se virent , elles se plurent l'une à l'autre & lièrent fort vite une grande amitié. On les voyoit toujours ensemble , rien n'égalait leur union , & cet état dura près de quatre ans. Mademoiselle . . . . se maria , son mari l'emmena dans un autre quartier , & prit bien vite dans le cœur de sa femme la place qu'y occupoit Mademoiselle... tous ses secrets furent confiés , il se trouva par malheur des circonstances plaisantes qui tenterent le mari de les donner au Public : Mademoiselle . . . . désespérée jette feu & flamme contre son amie , & la hait autant qu'elle l'aimoit , mais à tout cela point de remède.

*de Madame de Maintenon. 333*

Mlle AUGUSTE.

Vous en faut-il davantage pour vous rebuter de ces grandes amitiés ?

Mlle MELANIE.

Il faut mieux choisir, & on ne trouve pas toujours une si noire infidélité.

Mlle HENRIETTE.

Elles ne sont que trop communes ; mais celle-ci est des moins noires : il ne me paroît pas fort étrange qu'une femme qui aime son mari lui dise tout ce qu'elle sçait.

Mlle AUGUSTE.

Une autre ne trouvera pas un mari, mais une nouvelle amie, à qui elle dira tout ce que l'ancienne lui aura confié.

Mlle MELANIE.

Vous soutenez donc qu'il n'y a pas sur la terre une personne de probité en qui on puisse avoir de la confiance ?



Mlle HENRIETTE.

Nous fôutenons qu'il y en a fort peu, & qu'il faut tant de tems pour s'en affurer, qu'on vient dans un âge où l'on est affez fage pour n'être plus fi preflee de confier fes secrets.

Mlle ALPHONSINE.

Rien ne me paroît plus raifonnable & plus vrai que tout ce que vous venez de dire; mais tombez d'accord avec nous que la vie est bien trifte quand on la paffe à fe défier de tout le monde.

Mlle AUGUSTE.

Elle feroit certainement plus douce fi nous étions plus parfaites; mais vous prenez les chofes trop fortement; il y a des degrés dans ce que nous venons de dire; on a des amies dont on prend confeil dans les affaires, on a des amies qu'on choifit le mieux qu'on peut, on parle avec elles plus li-

brement qu'avec les autres , on se divertit ensemble , on s'occupe ensemble , mais pour livrer tous mes secrets , si j'en avois qui méritassent d'être cachés, c'est ce que la prudence ne permet pas , & c'est ce qui attire un repentir d'autant plus douloureux, qu'on trouve qu'on a tort.

Mlle MELANIE,

Je voudrois que toutes les jeunes personnes vous entendissent , car la plûpart ne respirent que d'avoir une amie.

Mlle AUGUSTE,

Il n'y a rien de plus doux , mais ce qui suit ces amitiés est cruel , le cœur en souffre , la réputation y est intéressée , on fait un mauvais personnage pour se justifier : ce sont de ces démêlés & ces querelles qu'on voit entre les femmes , & que celles qui ont du mérite évitent le plus qu'elles peuvent.

Mlle ALPHONSINE.

Les jeunes personnes n'ont pas des secrets fi importans , ni qui les perdissent quand ils feroient ré-vélés.

Mlle HENRIETTE.

Il eft vrai , mais enfin ce qu'elles confient n'eft pas bon à redire : ces petites infidélités font de grandes haines ; les unes & les autres font toujours tort.

Mlle MELANIE.

Pourvû que je n'euffe point tort, je me confolerois de tout.

Mlle AUGUSTE.

Les démêlés où on a toute la raifon poffible de fon côté , font encore tort : il faut fe juftifier , bien des gens vous blâment , & le meilleur parti eft de ne fe brouiller avec perfonne , & de faire parler de foi le moins qu'on peut.

Mlle



*de Madame de Maintenon.* 337

Mlle ALPHONSINE.

Je suis affligée d'être persuadée;  
mais il faut se rendre à la vérité.

---

### XXXV. CONVERSATION.

*Sur la bonne Foi.*

MADemoiselle ALEXANDRINE.

Nous eumes l'autre jour une conversation qui nous instruisit sur le courage; nous en voudrions une aujourd'hui qui nous expliquât ce que c'est que la bonne foi qu'on nous recommande si souvent.

Mlle ADELAÏDE.

Il me semble que ce mot de bonne foi s'explique par lui-même, & qu'il seroit difficile d'en faire une autre définition.

Mlle ALEXANDRINE.

Si vous ne voulez pas en faire

P.

la définition, donnez-nous quelque exemple qui nous fasse voir ce que c'est.

Mlle ADELAIÏDE.

Est-il possible, Mademoiselle, que vous ne compreniez pas ce que c'est que de faire les choses de bonne foi ou de mauvaise foi ?

Mlle CONSTANCE.

Je l'entrevois un peu, mais je ne puis le dire.

Mlle ADELAIÏDE.

Cette bonne foi se trouve à tout dans les personnes qui ont le cœur bien fait, & la mauvaise foi se fait sentir de même.

Mlle CONSTANCE.

J'avoüe que rien ne m'éclaircit comme les exemples.

Mlle ADELAIÏDE.

En voulez-vous par rapport à nous ou en général ?

Mlle ALEXANDRINE.

J'en voudrois de toutes façons.

Mlle ADELAIÏDE.

Eh ! bien , Mademoiselle , il faut bien ce que vous voulez : on nous charge d'une commission ; une personne de mauvaise foi la fait sans se soucier du succès , sans entrer dans ce qu'on lui dit , sans s'y intéresser , & ne songeant qu'à faire au pied de la lettre ce qu'on lui a dit.

Mlle CONSTANCE.

Et que fait la personne de bonne foi ?

Mlle ADELAIÏDE.

Elle écoute attentivement ce qu'on lui dit ; elle veut qu'il réussisse ; elle songe au bien de la chose dont on la charge.

Mlle ALEXANDRINE.

Ces exemples sont trop généraux.

Mlle ADELAIÏDE.

En voici de particuliers ; vous êtes à la porte ; on vous donne



une lettre à rendre à la Supérieure dont on attend la réponse ; la personne de bonne foi cherche avec soin la Supérieure , elle lui rend fa lettre , elle lui dit qu'on attend la réponse , elle retourne prier le melfager de ne fe point laffer , elle retourne prendre la réponse , en un mot elle en fait fon affaire , & defire que la Supérieure foit contente , que le melfager le foit auffi , & que l'affaire dont il eft queftion fe faffe. La perfonne de mauvaife foi cherche la Supérieure fans fe foucier de la trouver ; elle aime autant qu'elle ne faffe pas réponse que de la faire ; elle fe met peu en peine que le melfager s'en aille & que l'affaire manque. Madame de Maintenon demande fon caroffe pour partir ; la perfonne de mauvaife foi le demande ou le fait demander par une autre ; elle n'y

*de Madame de Maintenon. 341*

penſe point, & aime autant que le caroffe ſoit deux heures à venir que de l'avoir à propos: celle qui ſe donne de bonne foi à ce qu'elle fait, demande le caroffe elle-même, elle ne ſ'en fie à perſonne, elle ſ'inquiette ſ'il ne vient pas, elle preſſe, en un mot elle veut qu'il vienne.

Mlle C O N S T A N C E.

Pourvû que je ne ſois pas grondée, je ne me mets gueres en peine du reſte.

Mlle A D E L A Ï D E.

C'eſt être de mauvaife foi; c'eſt n'agir que pour l'extérieur; c'eſt l'eſprit des eſclaves & non pas celui des enfans.

Mlle A L E X A N D R I N E.

Cette bonne foi eſt-elle néceſſaire dans le monde?

Mlle A D E L A Ï D E.

Elle l'eſt par - tout & en tout; que ſeroit - ce que nos Maîtrefſes,

fi elles ne fongeoient qu'à nous faire aller au fon de la cloche fans régler nos mœurs ? Qu'une Supérieure qui fe contenteroit de commander à fes Religieufes, fans fe mettre en peine de ce qui regarde leur bonheur fpirituel ? Qu'un Evêque qui officieroit pontificalement fans vifiter jamais fes brebis ? Qu'un Général d'Armée qui affiégeroit une place fans fe foucier de la prendre ? Qu'un Roi qui domineroit fes fujets fans s'appliquer à les rendre heureux ? Tout dépend de cette bonne foi qu'on nous demande.

Mlle C O N S T A N C E.

Cette bonne foi que vous venez d'expliquer eft d'un mauvais ufage pour foi ; c'eft faire fon affaire de celle des autres.

Mlle A D E L A Ï D E.

Vous l'expliquez mieux que moi , Mademoifelle ; c'eft préci-



sément agir pour les autres comme nous agirions pour nous.

Mlle CONSTANCE.

Mais c'est se rendre malheureuse ?

Mlle ADELAÏDE.

C'est se rendre aimable, estimable, avoir de l'honneur, de la bonté ; ces personnes-là sont chères à tout monde.

Mlle CONSTANCE.

Il leur en coûte beaucoup.

Mlle ADELAÏDE.

Notre mérite ne peut s'acheter trop cher, & quand on s'accoutume de bonne heure à bien faire ce qu'on fait, on ne peut plus faire autrement.

Mlle ALEXANDRINE.

Quoi ! vous voulez que je fasse mon affaire de tout ce qui se fait à Saint Cyr ; que je sois bien en peine si mon ouvrage est bien fait, ou si une fille apprend ce que je

lui montre ; il me fuffit que je faffe ce qu'on me dit.

Mlle ADELAÏDE.

On ne vous le dit que pour qu'il foit bien fait ; on ne vous donne un ouvrage que pour le faire , & quand d'un deffein prémédité nous voudrions être de mauvaife foi à l'avenir, pourrions-nous payer cette Maifon d'une telle ingratitude ?

Mlle ALEXANDRINE.

Elle eft payée pour le bien qu'elle nous fait.

Mlle ADELAÏDE.

Mais fi elle ne nous le faifoit pas de bonne foi , fi elle fe contentoit de nous recevoir fans nous inftruire , fans nous former , fans nous fecourir dans nos maladies , fans fe mettre en peine de ce que nous devenons en fortant d'ici : que deviendroient les bonnes intentions du Roi ? Vous voyez

*de Madame de Maintenon. 345*  
donc que tout roule sur la bonne  
foi, & que ces Dames rendroient  
inutile tout ce que le Roi a fait  
pour nous, quelque grand qu'il  
soit, si elles n'y répondoient de  
bonne foi.

Mlle CONSTANCE.

La bonne foi est-elle aussi né-  
cessaire dans la piété ?

Mlle ADELAÏDE.

Elle l'est avec ceux qui nous  
conduisent, parce que ce sont des  
hommes que nous pourrions  
tromper : mais nous nous trom-  
perions encore plus qu'eux ; car  
pour Dieu on ne le trompe point,  
il sonde nos cœurs, il les voit  
tels qu'ils sont, & ne peut souffrir  
ceux qui sont doubles.

Mlle ALEXANDRINE.

Ne naît-on pas de bonne foi ou  
de mauvaise foi, & peut-on chan-  
ger son naturel ?

P Y



Mlle ADELAÏDE.

Il eft certain qu'il y a des naiffances plus heureufes les unes que les autres ; mais il faut cultiver les bonnes inclinations & tâcher de rectifier les mauvaifes. Rien n'eft impoffible à Dieu , & nous pouvons tout avec fon fecours.

Mlle CONSTANCE.

Nous fommes perfuadées, Mademoifelle , & j'efpère qu'on verra parmi nous le fruit de cette converfation.



XXXVI. CONVERSATION.

*Sur le Point d'honneur.*

MADemoiselle FAUSTINE.

**J'**Entends quelquefois parler sur le point d'honneur pour les hommes, est-ce qu'il n'y en a point pour les femmes ?

Mlle CLARICE.

Pourquoi n'y en auroit-il pas ?  
Nous regarde-t-on comme insensibles à l'honneur ?

Mlle SOPHIE.

On fait si peu de cas de nous qu'il n'y a rien de marqué là-dessus, & quand des femmes se sont dit des injures, il me semble que personne ne s'en met en peine.

Mlle CLARICE.

Je ne puis souffrir ce mépris  
qu'on a pour nous : d'où vient-  
il ?

Mlle CECILE.

De notre faute , c'est qu'il y a  
peu de femmes raisonnables.

Mlle CLARICE.

Mais si ces femmes raisonnables  
en petit nombre se querelloient ,  
que devroit-on faire pour les  
raccommoder ?

Mlle SOPHIE.

Si elles étoient bien raisonna-  
bles , elles ne se querelleroient  
pas.

Mlle FAUSTINE.

Quoi ! Mademoiselle , vous  
croyez donc que cela n'est pas  
possible ? Et que voudriez-vous  
faire , si une personne vous offen-  
soit ?



*de Madame de Maintenon. 349*

Mlle CECILE.

Pour moi je voudrois le souffrir.

Mlle CLARICE.

Après cela il faudra vous canoniser.

Mlle CECILE.

Non, je ne le mériterois pas ;  
& la seule raison me le feroit faire.

Mlle FAUSTINE.

La seule raison vous feroit souffrir des injures !

Mlle CECILE.

Que gagne-t-on à les rendre ?  
Les a-t-on moins reçues , & faut-il , pour s'en consoler, ajouter son tort à celui de celle qui vous a offensée ?

Mlle FAUSTINE.

Je croirois qu'il iroit de mon honneur de souffrir une injure sans la repousser.

Mlle S O P H I E.

La trouverez-vous bien repouf-  
fée par une autre injure ?

Mlle C E C I L E.

Avant que le Roi , par fa piété  
& fa bonté pour fes fujets , eût  
aboli les duels , un homme fe  
vengeoit d'un affront en fe battant  
contre celui qui le lui avoit fait ; il  
le tuoit ou le défarmoit , ou enfin  
il combattoit en brave homme :  
mais pour des femmes elles ne  
peuvent mieux faire que de fe tai-  
re & d'éviter toutes fortes de  
querelles.

Mlle C L A R I C E.

On pourroit vous en faire fans  
que vous y contribuaffiez.

Mlle S O P H I E.

Elles finiffent bien - tôt , quand  
on n'y répond pas.

Mlle F A U S T I N E.

Je croirois manquer de coura-  
ge par cette patience.

*de Madame de Maintenon. 351*

Mlle CECILE.

Il y a plus de courage dans cette patience, qu'il n'y en a à répondre injure pour injure.

Mlle CORNELIE.

Il me semble que les personnes de condition ne sont gueres exposées à se quereller, & que cela n'arrive qu'aux petites gens.

Mlle CLARICE.

Quelque douceur qu'on ait, il dépend toujours des autres de se fâcher, & de nous fâcher ensuite.

Mlle CORNELIE.

Nous ne devons pas dépendre ainsi des autres dans notre conduite : il seroit aisé de n'avoir jamais de démêlé, si nous ne trouvions jamais de résistance ; mais il faut se taire & changer de discours, dès qu'on voit qu'on s'aigrit.



Mlle FAUSTINE.

Vous fuppoſez un grand pouvoir fur vous même.

Mlle SOPHIE.

Il eſt abſolument néceſſaire d'en avoir, ou l'on tombe d'inconvéniens en inconvéniens.

Mlle CLARICE.

Mais d'où vient que je cederai plutôt qu'une autre ?

Mlle CORNELIE.

Je crois que c'eſt à la plus raifonnable à ceder, & qu'elle en eſt bien récompensée pour n'avoir jamais de démêlé avec perſonne.

Mlle CLARICE.

Il y en a de tant de façons que je ne ſçais comment on peut ſ'en préſerver.

Mlle VICTOIRE.

Par exemple, comment Madeiſſelle de . . . . auroit - elle pû éviter ce qui lui eſt arrivé ?

Mlle SOPHIE.

Quoi ?

Mlle VICTOIRE.

Un homme l'avertit que son beau-frere a dit du mal d'elle, mais en lâchant de ces traits qui attaquent l'honneur. Mademoiselle de.... s'en plaint hautement ; le beau-frere proteste n'y avoir jamais pensé ; elle nomme l'accusateur qui se voyant pressé, aime mieux se dédire que de s'attirer toute une famille qu'il doit ménager : il désavoüe donc ce que Mademoiselle de.... a avancé ; elle demeure avec le soupçon & la honte d'avoir inventé ce qu'elle a dit , & la voilà mal avec toutes les personnes avec qui elle vivoit ; il faut se séparer ; quel éclat dans le monde , & quel tort ne lui donne-t-on pas par-tout !

Mlle FAUSTINE.

Comment auroit-elle pû l'évi-

ter ? C'est un malheur dans lequel tout le monde seroit tombé.

Mlle CECILE.

Il n'y avoit qu'à ne rien dire.

Mlle CLARICE.

Vous auriez souffert doucement la médifance de son beau-frere , & négligé l'avis qu'on lui donnoit.

Mlle SOPHIE.

Vous voyez le fruit de ces avis par tout ce qui lui est arrivé.

Mlle CORNELIE.

Ces donneurs d'avis en secret font faire de mauvais personnages à ceux à qui ils les donnent.

Mlle FAUSTINE.

Je croirois en devoir donner ; & en recevoir en pareille occasion.

Mlle CECILE.

Je crois qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre.



*de Madame de Maintenon. 355*

Mlle CLARICE.

Vous entendriez dire du mal  
de vos amies sans les en avertir ?

Mlle CECILE.

Je répondrois doucement à  
ceux qui en diroient qu'ils ne  
connoissent pas bien les person-  
nes dont ils parlent, & je n'en di-  
rois pas un mot.

Mlle FAUSTINE.

Mais qu'aurez - vous fait à la  
place de Mademoiselle de... ?

Mlle CECILE.

J'aurois remercié le donneur  
d'avis, je n'en aurois rien dit. Si  
l'avis eût été fondé, j'aurois tâché  
d'en profiter ; autrement j'au-  
rois attendu que le tems l'eût  
détruit, comme il détruit fure-  
ment ce qui s'est dit sans fonde-  
ment.

Mlle SOPHIE.

Si Mademoiselle de... avoit tenu  
cette conduite, elle se seroit

épargné bien du chagrin.

Mlle CLARICE.

J'aurois cru qu'il auroit fallu  
une réparation à mon honneur.

Mlle SOPHIE.

Je n'ai jamais vû que les gens  
du Peuple demander de telles ré-  
parations.

Mlle CORNELIE.

Il est vrai ; quand on leur dit  
des injures , ils prennent des té-  
moins & plaident pour demander  
qu'on leur fasse réparation.

Mlle CECILE.

On ne voit point de tels procès  
entre les gens de condition.

Mlle CLARICE.

Il faut donc tout souffrir pour  
foi & pour ses amies ?

Mlle SOPHIE.

Quand nous traiterons nos  
amies comme nous-mêmes, elles  
n'auront pas fujet de fe plaindre.

Mlle FAUSTINE.

J'aurois regardé comme une

*de Madame de Maintenon. 357*

grande marque de l'amitié de mes amies , qu'elles m'eussent avertie de tout ce qu'elles auroient vû contre moi , quand ce n'auroit été qu'un regard , ou la moindre grimace.

Mlle CECILE.

Elles feroient un vilain personnage & vous attireroient bien des affaires.

Mlle FAUSTINE.

Pourquoi un mauvais personnage ?

Mlle CECILE.

Je n'en connois pas un si mauvais que celui de porter la désunion par-tout.

Mlle SOPHIE.

Il faut dissimuler ce qui peut fâcher, ne rapporter que ce qui peut faire plaisir , & pouvoir se rendre le témoignage qu'on n'a jamais brouillé personne, & qu'on a souvent fait des réconciliations.



Mlle FAUSTINE.

Je fuis ravie de cette converfation, & vous avez renverfé des idées que je croyois très raifonnables : je ne comprenois point qu'il fallût rien fouffrir pour foi, & encore moins pour fes amies ; cependant vous nous faites voir que le plus grand fervice qu'on puiſſe leur rendre, eſt de ne les compromettre jamais dans aucun démêlé, & qu'il faut en ufer ainſi pour foi-même.

Mlle SOPHIE.

Que vous êtes heureuſe, Mademoiſelle, de vous rendre ainſi à la raifon dès que vous l'appercevez !

Mlle FAUSTINE.

Il ſeroit difficile de réſiſter à vos raifonnemens.

Mlle CECILE.

Les mauvais eſprits ſont plus capables de réſiſter que de ſe rendre.

*de Madame de Maintenon. 359*

Mlle CLARICE.

Je fais de grandes résolutions  
d'être paisible, & je suis touchée  
de ce que vous dites, qu'il ne  
faut défunir personne, & qu'il  
faut au contraire pacifier toutes  
choses autant qu'on peut.

Mlle SOPHIE.

On n'est pas loin de la raison,  
Mademoiselle, quand elle touche  
si facilement.

Mlle CECILE.

Et on a l'esprit, & le cœur  
bien faits, quand on sçait ainsi re-  
venir de ses préventions.

*F I N.*